
U d'/of OTTAWA
39003002162609





RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 28.

SENLIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANCAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES. — TOME I.



A PARIS,

CHEZ MME VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.

1822.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE,

PAR ROTROU,

Représentée pour la première fois en 1647.

NOTICE SUR ROTROU.

Jean Rotrou naquit à Dreux en 1609. Il n'avoit encore que dix-neuf ans lorsqu'il mit au théâtre, en 1628, sa première pièce, intitulée *l'Hypocondriaque, ou le Mort amoureux,* tragi-comédie. Il fit paroître dans la même année *la Bague de l'oubli,* comédie en cinq actes, en vers, sur laquelle Legrand a fait son *Roi de Cocagne.*

Rotrou a composé trente et une autres pièces de théâtre. Six de ses tragédies ont été recueillies dans le théâtre françois, en douze volumes, savoir :

Hercule mourant, représenté en 1636; *Laure persécutée,* 1637; *le véritable Saint-Genest,* 1646; *Dom Bernard de Cabrère,* 1647; *Venceslas,* 1647; *Cosroës,* 1648.

Ses autres ouvrages dramatiques sont:

Cleagénor et Doristhée, tragédie, 1630.

Les deux Pucelles, tragi-comédie, 1630.

Les Occasions perdues, tragédie, 1631.

La belle Alphrède, comédie en cinq actes, 1631.

Les Ménechmes, comédie en cinq actes, en vers, 1632.

Célimène, ou *Amaryllis*, comédie pastorale en cinq actes, en vers, 1633.

L'heureux Naufrage, tragi-comédie, 1633.

Céliane, tragédie, 1634.

La Pélerine amoureuse, tragédie, 1634.

Le Philandre, comédie en cinq actes, en vers, 1635.

Agésilan de Colchos, tragi-comédie, 1635.

L'innocente Infidélité, tragédie, 1635.

L'heureuse Constance, tragédie, 1636.

Amélie, tragédie, 1636.

Les Sosies, comédie en cinq actes, en vers, 1636. Cette pièce, imitée de Plaute, eut un grand succès. Molière a profité de l'original et de la copie pour produire un chef-d'œuvre dans Amphitryon.

Antigone, tragédie, 1638.

Les Captifs, comédie en cinq actes, 1638.

Chrisante, tragédie, 1639.

Iphigénie en Aulide, tragédie, 1640.

Clarice, ou l'Amour constant, comédie en cinq actes, en vers, 1641.

Bélisaire, tragédie, 1643.

Célie, ou le vice-roi de Naples, comédie, 1645.

La Sœur, comédie en cinq actes, en vers, 1645.

Florimonde, tragi-comédie, 1649.

Dom Lope de Cardonne, tragédie, 1650.

Rotrou avoit la passion du jeu, et y cédoit trop souvent. Craignant qu'elle n'entraînât la ruine totale de sa fortune, il prit le parti, chaque fois qu'il recevoit de l'argent, de l'éparpiller dans un tas de fagots qu'il avoit placé dans une pièce de son logement, afin de s'ôter, par ce moyen, la possibilité de risquer beaucoup à la fois.

Cet auteur, contemporain de Pierre Corneille, et qui plus que tout autre pouvoit se croire son rival, non seulement fut assez généreux pour refuser d'entrer dans la ligue qui se forma contre ce grand poëte à l'occasion du Cid, mais il se plut à rendre hommage à ses talents : dans le *véritable Saint-Genest,* l'empereur demande à ce comédien quelles sont les meilleures pièces de théâtre ; il répond : ces ouvrages

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste.

Rotrou mourut le 27 juin 1650, dans sa quarante-unième année. Il étoit alors lieutenant particulier et civil, assesseur criminel au bailliage de Dreux. Une fièvre pourprée s'étant répandue dans cette ville, y faisoit périr jusqu'à vingt personnes par jour; malgré les sollicitations de sa famille, il ne voulut pas abandonner ses concitoyens sur lesquels sa charge l'obligeoit de veiller, et il succomba victime de son zèle.

OBSERVATION DE L'ÉDITEUR.

Nous donnons à cet ouvrage la dénomination de tragédie; c'est celle sous laquelle il a été imprimé plusieurs fois, et particulièrement dans la dernière édition. Cependant Rotrou ne l'a jamais qualifié que de tragi-comédie, comme le prouve l'édition faite en 1648, chez Antoine Sommaville. C'est cette édition que nous nous sommes attachés à suivre fidèlement pour le texte, attendu que c'est la seule qui ait paru du vivant de l'auteur.

PERSONNAGES.

VENCESLAS, roi de Pologne.

LADISLAS, son fils, prince.

ALEXANDRE, infant.

FÉDÉRIC, duc de Curlande, et favori du roi.

OCTAVE, gouverneur de Varsovie.

CASSANDRE, duchesse de Cunisberg.

THÉODORE, infante.

LÉONOR, suivante.

Gardes.

La scène est a Varsovie

VENCESLAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, GARDES.

VENCESLAS.

PRENEZ un siège, prince ; et vous, infant, sortez.

ALEXANDRE.

J'aurai le tort, seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-je ; et vous, gardes, qu'on se retire.

(Alexandre sort, et les gardes se retirent.)

LADISLAS.

Que me désirez-vous ?

VENCESLAS.

J'ai beaucoup à vous dire.
Ciel, prépare son sein, et le touche aujourd'hui !

(il s'assied.)

LADISLAS, *bas.*

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui !
Oyons les beaux discours qu'un flatteur lui conseille.

(il s'assied.)

VENCESLAS.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille.

J'attends toujours du temps qu'il mûrisse le fruit,
Que pour me succéder ma couche m'a produit;
Et je croyois, mon fils, votre mère immortelle,
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.
Mais hélas! ce portrait, qu'elle s'étoit tracé,
Perd beaucoup de son lustre, et s'est bien effacé;
Et vous considérant, moins je la vois paroître,
Plus l'ennui de sa mort commence à me renaître;
Toutes vos actions démentent votre rang,
Je n'y vois rien d'auguste, et digne de mon sang;
J'y cherche Ladislas, et ne le puis connoître:
Vous n'avez rien d'un roi, que le désir de l'être;
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage;
Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.
Je suis vieil, mais un fruit de ma vieille saison
Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition;
Il dispose à son gré des fortunes humaines:
Mais, comme les douceurs, en savez-vous les peines?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets:
Il passe pour cruel, s'il garde la justice;
S'il est doux, pour timide, et partisan du vice;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux;
S'il pardonne, il est mol; s'il se venge, barbare;
S'il donne, il est prodigue, et s'il épargne, avare;

Ses desseins les plus purs et les plus innocents
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens ;
Et jamais sa vertu, tant soit-elle connue,
En l'estime des siens ne passe toute nue.
Si donc pour mériter de régir des états,
La plus pure vertu même ne suffit pas,
Par quel heur voulez-vous que le règne succède
A des esprits oisifs, que le vice possède,
Hors de leurs voluptés incapables d'agir,
Et qui serfs de leurs sens ne se sauroient régir ?

(Le prince tourne la tête, et témoigne s'emporter.)

Ici mon seul respect contient votre caprice ;
Mais examinez-vous, et rendez-vous justice :
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix
Pour soutenir mon trône et dispenser mes lois,
Sans blesser les respects dus à mon diadème,
Et sans en même temps attenter sur moi-même ?
Le duc, par sa faveur, vous a blessé les yeux,
Et parce qu'il m'est cher, il vous est odieux ;
Mais voyant d'un côté sa splendeur non commune,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune ;
Songez combien son bras a mon trône affermi ;
Et mon affection vous fait son ennemi !
Encore est-ce trop peu : votre aveugle colère
Le hait en autrui même, et passe à votre frère ;
Votre jalouse humeur ne lui sauroit souffrir
La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir ;
Son amour pour le duc lui produit votre haine.
Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine ;
Employez, employez ces bouillants mouvements
A combattre l'orgueil des peuples ottomans ;
Renouvelez contre eux nos haines immortelles,

Et soyez généreux en de justes querelles :
Mais contre votre frère, et contre un favori
Nécessaire à son roi, plus qu'il n'en est chéri,
Et qui, de tant de bras qu'armoit la Moscovie,
Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie :
C'est un emploi célèbre, et digne d'un grand cœur!
Votre caprice enfin veut régler ma faveur!
Je sais mal appliquer mon amour et ma haine,
Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne!
J'aurois mal profité de l'usage et du temps!

LE PRINCE.

Souffrez....

LE ROI.

Encore un mot, et puis je vous entends.
S'il faut qu'à cent rapports ma créance réponde,
Rarement le soleil rend la lumière au monde,
Que le premier rayon qu'il répand ici bas
N'y découvre quelqu'un de vos assassinats;
Ou du moins on vous tient en si mauvaise estime,
Qu'innocent ou coupable, on vous charge du crime,
Et que vous offensant d'un soupçon éternel,
Aux bras du sommeil même on vous fait criminel.
Sous ce fatal soupçon qui défend qu'on me craigne,
On se venge, on s'égorge, et l'impunité règne ;
Et ce juste mépris de mon autorité,
Est la punition de cette impunité.
Votre valeur enfin, naguère si vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchantée,
Et par cette langueur, dedans tous les esprits
Efface son estime, et s'acquiert des mépris :
Et je vois toutefois qu'un heur inconcevable,
Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable;

Et que votre bon astre, en ces mêmes esprits,
Souffre ensemble pour vous l'amour et le mépris :
Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime, on vous chérit encore;
Vicieux on vous craint, mais vous plaisez heureux;
Et pour vous l'on confond le murmure et les vœux.
Ah! méritez, mon fils, que cet amour vous dure;
Pour conserver les vœux, étouffez le murmure,
Et régnez dans les cœurs, par un sort dépendant,
Plus de votre vertu que de votre ascendant;
Par elle rendez-vous digne d'un diadème;
Né pour donner des lois, commencez par vous-même;
Et que vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur soient les premiers objets.
Par ce genre de règne il faut mériter l'autre :
Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre;
Mes états, mes sujets, tout fléchira sous vous,
Et sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.
Mais si toujours vous-même, et toujours serf du vice,
Vous ne prenez des lois que de votre caprice,
Et si, pour encourir votre indignation,
Il ne faut qu'avoir part en mon affection;
Si votre humeur hautaine enfin ne considère
Ni les profonds respects dont le duc vous révère,
Ni l'étroite amitié dont l'infant vous chérit,
Ni la soumission d'un peuple qui vous rit,
Ni d'un père et d'un roi le conseil salutaire,
Lors pour être tout roi je ne serai plus père;
Et, vous abandonnant à la rigueur des lois,
Au mépris de mon sang, je maintiendrai mes droits.

LADISLAS.

Encor que de ma part tout vous choque et vous blesse,

En quelque étonnement que ce discours me laisse
Je tire au moins ce fruit de mon attention,
D'avoir su vous complaire en cette occasion;
Et sur chacun des points qui semblent me confondre,
J'ai de quoi me défendre, et de quoi vous répondre,
Si j'obtiens à mon tour et l'oreille et le cœur.

LE ROI.

Parlez, je gagnerai plus vaincu que vainqueur;
Je garde encor pour vous les sentiments d'un père.
Convainquez-moi d'erreur, elle me sera chère.

LADISLAS.

Au retour de la chasse, hier, assisté des miens,
Le carnage du cerf se préparant aux chiens,
Tombés sur le discours des intérêts des princes,
Nous en vînmes sur l'art de régir les provinces,
Où chacun à son gré forgeant des potentats,
Chacun selon son sens gouvernant vos états,
Et presque aucun avis ne se trouvant conforme,
L'un prise votre règne, un autre le réforme :
Il trouve ses censeurs comme ses partisans;
Mais généralement chacun plaint vos vieux ans.
Moi, sans m'imaginer vous faire aucune injure,
Je coulai mes avis dans ce libre murmure;
Et mon sein à ma voix s'osant trop confier,
Ce discours m'échappa, je ne le puis nier :
Comment, dis-je, mon père, accablé de tant d'âge,
Et sa force à présent servant mal son courage,
Ne se décharge-t-il avant qu'y succomber,
D'un pénible fardeau qui le fera tomber?
Devroit-il, me pouvant assurer sa couronne,
Hasarder que l'état me l'ôte ou me la donne?

Et s'il veut conserver la qualité de roi,
La retiendroit-il pas, s'en dépouillant pour moi?
Comme il fait murmurer de l'âge qui l'accable!
Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable?
Et n'ai-je pas appris, sous son gouvernement,
Assez de politique et de raisonnement,
Pour savoir à quels soins oblige un diadème;
Ce qu'un roi doit aux siens, à l'état, à soi-même,
A ses confédérés, à la foi des traités;
Dedans quels intérêts ses droits sont limités;
Quelle guerre est nuisible, et quelle d'importance;
A qui, quand et comment il doit son assistance;
Et pour garder enfin ses états d'accidents,
Quel ordre il doit tenir, et dehors et dedans?
Ne sais-je pas qu'un roi qui veut qu'on le révère,
Doit mêler à propos l'affable et le sévère,
Et selon l'exigence et des temps et des lieux,
Savoir faire parler et son front et ses yeux;
Mettre bien la franchise et la feinte en usage;
Porter tantôt un masque, et tantôt un visage;
Quelque avis qu'on lui donne, être toujours pareil,
Et se croire souvent plus que tout son conseil;
Mais surtout, et de là dépend l'heur des couronnes,
Savoir bien appliquer les emplois aux personnes,
Et faire, par des choix judicieux et sains,
Tomber le ministère en de fidèles mains;
Élever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire,
Être lent à former aussi bien qu'à détruire,
Des bonnes actions garder le souvenir,
Être prompt à payer, et tardif à punir?
N'est-ce pas sur cet art, leur dis-je, et ces maximes
Que se maintient le cours des règnes légitimes?

Voilà la vérité touchant le premier point;
J'apprends qu'on vous l'a dite, et ne m'en défends point.

LE ROI.

Poursuivez.

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colère
Où vous met le parti du duc et de mon frère,
Dont l'un est votre cœur, si l'autre est votre bras;
Dont l'un règne en votre ame, et l'autre en vos états,
J'en hais l'un, il est vrai, cet insolent ministre,
Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre;
Vaillant, j'en suis d'accord, mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir secret usurpateur;
Ce duc, à qui votre ame, à tous autres obscure,
Sans crainte s'abandonne et produit toute pure,
Et qui, sous votre nom beaucoup plus roi que vous,
Met à me desservir ses plaisirs les plus doux;
Vous fait mes actions pleines de tant de vices,
Et me rend près de vous tant de mauvais offices,
Que vos yeux prévenus ne trouvent plus en moi
Rien qui vous représente, et qui promette un roi:
Je feindrois d'être aveugle, et d'ignorer l'envie
Dont en toute rencontre il vous noircit ma vie,
S'il ne s'en usurpoit et m'ôtoit les emplois
Qui si jeune m'ont fait l'effroi de tant de rois,
Et dont ces derniers jours il a des Moscovites
Arrêté les progrès et restreint les limites.
Partant pour cette grande et fameuse action,
Vous en mîtes le prix à sa discrétion;
Mais s'il est trop puissant pour craindre ma colère,
Qu'il pense mûrement au choix de son salaire,
Et que ce grand crédit qu'il possède à la cour,

S'il méconnoît mon rang, respecte mon amour,
Ou tout brillant qu'il est il lui sera frivole.
Je n'ai point sans sujet lâché cette parole ;
Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses desseins,
Et c'est un des sujets, seigneur, dont je me plains.

LE ROI.

Achevez.

LE PRINCE.

Pour mon frère, après son insolence,
Je ne puis m'emporter à trop de violence,
Et de tous vos tourments la plus affreuse horreur
Ne le sauroit soustraire à ma juste fureur.
Quoi ! quand le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au duc le sujet de mes plaintes,
Et de ses procédés justement irrité,
Veux mettre quelque frein à sa témérité,
Étourdi, furieux, et poussé d'un faux zèle,
Mon frère contre moi vient prendre sa querelle ;
Et bien plus, sur l'épée ose porter la main.
Ah ! j'atteste du ciel le pouvoir souverain,
Qu'avant que le soleil sorti du sein de l'onde,
Ote et rende le jour aux deux moitiés du monde,
Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,
Ou me fera raison de cette indignité.
Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime,
Il la faut mériter du moins par un grand crime ;
Et de vos châtiments menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des lois.

LE ROI, *à part.*

Que puis-je plus tenter sur cette ame hautaine ?
Essayons l'artifice où la rigueur est vaine,

Puisque plainte, froideur, menace, ni prison,
Ne l'ont pu jusqu'ici réduire à la raison.
(au prince.)
Ma créance, mon fils, sans doute un peu légère,
N'est pas sans quelque erreur, et cette erreur m'est chère;
Étouffons nos discords dans nos embrassements;
(il l'embrasse.)
Je ne puis de mon sang forcer les mouvements;
Je lui veux bien céder, et, malgré ma colère,
Me confesser vaincu, parce que je suis père.
Prince, il est temps qu'enfin sur un trône commun,
Nous ne fassions qu'un règne, et ne soyons plus qu'un :
Si proche du cercueil où je me vois descendre,
Je me veux voir en vous renaître de ma cendre,
Et par vous à couvert des outrages du temps,
Commencer à mon âge un règne de cent ans.

LE PRINCE.

De votre seul repos dépend toute ma joie;
Et si votre faveur jusque-là se déploie,
Je ne l'accepterai que comme un noble emploi,
Qui parmi vos sujets fera compter un roi.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, LE ROI, LE PRINCE.

ALEXANDRE.

Seigneur.

LE ROI.

Que voulez-vous? sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire

Mais si vous...

LE ROI.

Qu'est-ce encor, que me voulez-vous dire?
(à part.)
A quel étrange office, amour, me réduis-tu,
De faire accueil au vice, et chasser la vertu?

ALEXANDRE.

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,
Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense.
Le prince est mon aîné, je respecte son rang;
Mais nous ne différons ni de cœur, ni de sang;
Et pour un démenti, j'ai trop....

LE ROI.

Vous, téméraire!
Vous, la main sur l'épée, et contre votre frère!
Contre mon successeur, et mon autorité!
Implorez, insolent, implorez sa bonté;
Et, par un repentir digne de notre grâce,
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse:
(à Ladislas.)
Allez, demandez-lui. Vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE.

Considérez, seigneur....

LE ROI.

Ne me répliquez pas.

ALEXANDRE, *à part.*

Fléchirons-nous mon cœur sous cette humeur hautaine!
Oui, du degré de l'âge il faut porter la peine;
Que j'ai de répugnance à cette lâcheté!
(à Ladislas.)
O ciel! pardonnez donc à ma témérité,
Mon frère, un père enjoint que je vous satisfasse;

J'obéis à son ordre, et vous demande grâce;
Mais par cet ordre il faut me tendre aussi les bras.

LE ROI.

Dieux! le cruel encor ne le regarde pas!

LE PRINCE.

Sans eux, suffit-il pas que le roi vous pardonne?

LE ROI.

Prince, encore une fois, donnez-les, je l'ordonne.
Laissez à mon respect vaincre votre courroux.

LE PRINCE, *à Venceslas.*

A quelle lâcheté, seigneur, m'obligez-vous?
(à Alexandre.)
Allez, et n'imputez cet excès d'indulgence
Qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE, *à part.*

O nature! ô respect! que vous m'êtes cruels!

LE ROI.

Changez ces différents en des vœux mutuels;
Et quand je suis en paix avec toute la terre,
Dans ma maison, mes fils, ne mettez point la guerre.
Faites venir le duc, infant.

SCÈNE III.

LE ROI, LE PRINCE.

LE ROI.

Prince, arrêtez.

LE PRINCE.

Vous voulez m'ordonner encor des lâchetés,
Et pour ce traître encor solliciter ma grâce!
Mais pour des ennemis ce cœur n'a plus de place;

Votre sang qui l'anime y répugne à vos lois :
Aimez cet insolent, conservez votre choix,
Et du bandeau royal qui vous couvre la tête,
Payez, si vous voulez, sa dernière conquête ;
Mais souffrez-m'en, seigneur, un mépris généreux ;
Laissez ma haine libre aussi-bien que vos vœux.
Souffrez ma dureté, gardant votre tendresse,
Et ne m'ordonnez point un acte de foiblesse.

LE ROI.

Mon fils, si près du trône où vous allez monter,
Près d'y remplir ma place, et m'y représenter,
Aussi-bien souverain sur vous que sur les autres,
Prenez mes sentiments, et dépouillez les vôtres.
Donnez à mes souhaits, de vous-même vainqueur,
Cette noble foiblesse, et digne d'un grand cœur,
Qui vous fera priser de toute la province,
Et monarque, oubliez les différents du prince.

LE PRINCE.

Je préfère ma haine à cette qualité.
Dispensez-moi, seigneur, de cette indignité.

SCÈNE IV.

LE DUC DE CURLANDE, LE ROI, ALEXANDRE, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

Étouffez cette haine, ou je prends sa querelle ;
Duc, saluez le prince.

LE PRINCE, *en l'embrassant avec peine.*

O contrainte cruelle !

(ils s'embrassent.)

LE ROI.

Et d'une étroite ardeur unis à l'avenir,
De vos discours passés perdez le souvenir.

LE DUC.

Pour lui prouver à quoi mon zèle me convie,
Je voudrois perdre encore et le sang et la vie.

LE ROI.

Assez d'occasions, de sang et de combats
Ont signalé pour nous et ce cœur et ce bras,
Et vous ont trop acquis par cet illustre zèle,
Tout ce qui d'un mortel rend la gloire immortelle;
Mais vos derniers progrès, qui certes m'ont surpris,
Passent toute créance, et demandent leur prix.
Avec si peu de gens avoir fait nos frontières,
D'un si puissant parti, les sanglants cimetières,
Et dans si peu de jours, par d'incroyables faits,
Réduit le Moscovite à demander la paix!
Ce sont des actions dont la reconnoissance
Du plus riche monarque excède la puissance.
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois;
Demandez, j'en ai mis le prix à votre choix:
Envers votre valeur acquittez ma parole.

LE DUC.

Je vous dois tout, grand roi.

LE ROI.

Ce respect est frivole,
La parole des rois est un gage important,
Qu'ils doivent, le pouvant, retirer à l'instant;
Il est d'un prix trop cher pour en laisser la garde;
Par le dépôt, la perte ou l'oubli s'en hasarde.

LE DUC.

Puisque votre bonté me force à recevoir
Le loyer d'un tribut et le prix d'un devoir,
Un servage, seigneur, plus doux que votre empire,
Des flammes et des fers sont le prix où j'aspire.
Si d'un cœur consommé d'un amour violent,
La bouche ose exprimer....

LE PRINCE.

Arrêtez, insolent;
Au vol de vos désirs imposez des limites,
Et proportionnez vos vœux à vos mérites;
Autrement, au mépris et du trône et du jour,
Dans votre infâme sang j'éteindrai votre amour:
Où mon respect s'oppose, apprenez, téméraire,
A servir sans espoir, et souffrir, et vous taire;
Ou....

LE DUC, *sortant.*

Je me tais, seigneur; et puisque mon espoir
Blesse votre respect, il blesse mon devoir.
(il s'en va avec l'infant.)

SCÈNE V.

LE ROI, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

PRINCE, vous emportant à ce caprice extrême,
Vous ménagez fort mal l'espoir d'un diadème,
Et votre tête encor qui le prétend porter.

LE PRINCE.

Vous êtes roi, seigneur, vous pouvez me l'ôter;
Mais j'ai lieu de me plaindre, et ma juste colère
Ne peut prendre de lois ni d'un roi, ni d'un père.

LE ROI.

Je dois bien moins en prendre et d'un fol, et d'un fils;
Pensez à votre tête, et prenez-en avis.
(il s'en va en colère.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

O dieux! ne sauriez-vous cacher mieux votre haine?

LE PRINCE.

Veux-tu que la cachant, mon attente soit vaine,
Qu'il vole à mon espoir ce trésor amoureux,
Et qu'il fasse son prix de l'objet de mes vœux?
Quoi! Cassandre sera le prix d'une victoire,
Qu'usurpant mes emplois il dérobe a ma gloire?
Et l'état qu'il gouverne à ma confusion,
L'épargne qu'il manie avec profusion,
Les siens qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,
Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense,
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et si, m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour?
N'est-ce pas de tes soins et de ta diligence
Que je tiens le secret de leur intelligence?

OCTAVE.

Oui, seigneur; mais l'hymen qu'on lui va proposer,
Au succès de vos vœux la pourra disposer:
L'infante l'a mandée, et, par son entremise,
J'espère à vos souhaits la voir bientôt soumise.
Cependant feignez mieux, et d'un père irrité,
Et d'un roi méprisé, craignez l'autorité.
Reposez sur vos soins l'ardeur qui vous transporte.

LE PRINCE.

C'est mon roi, c'est mon père, il est vrai, je m'emporte :
Mais je trouve en deux yeux, deux rois plus absolus,
Et n'étant plus à moi, ne me possède plus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

THÉODORE, INFANTE, CASSANDRE.

THÉODORE.

Enfin si son respect ni le mien ne vous touche,
Cassandre, tout l'état vous parle par ma bouche :
Le refus de l'hymen qui vous soumet sa foi,
Lui refuse une reine, et veut ôter un roi.
L'objet de vos mépris attend une couronne,
Que déja d'une voix tout le peuple lui donne,
Et de plus, ne l'attend qu'afin de vous l'offrir;
Et votre cruauté ne le sauroit souffrir?

CASSANDRE.

Non, je ne puis souffrir, en quelque rang qu'il monte,
L'ennemi de ma gloire, et l'amant de ma honte,
Et ne puis pour époux vouloir d'un suborneur,
Qui voit qu'il a sans fruit poursuivi mon honneur;
Qui, tant que sa poursuite a cru m'avoir infâme,
Ne m'a point souhaitée en qualité de femme;
Et qui n'ayant pour but que ses sales plaisirs,
En mon seul déshonneur bornoit tous ses désirs;
En quelque objet qu'il soit à toute la province,
Je ne regarde en lui ni monarque ni prince,
Et ne vois sous l'éclat dont il est revêtu,
Que de traîtres appâts qu'il tend à ma vertu.

Après ses sentiments à mon honneur sinistres,
L'essai de ses présents, l'effort de ses ministres,
Ses plaintes, ses écrits et la corruption
De ceux qu'il crut pouvoir servir sa passion,
Ces moyens vicieux aidant mal sa poursuite,
Aux vertueux enfin son amour est réduite;
Et pour venir à bout de mon honnêteté,
Il met tout en usage, et crime, et piété.
Mais en vain il consent que l'amour nous unisse,
C'est appeler l'honneur au secours de son vice,
Puis, s'étant satisfait, on sait qu'un souverain,
D'un hymen qui déplaît, a le remède en main.
Pour en rompre les nœuds, et colorer ses crimes,
L'état ne manque pas de plausibles maximes;
Son infidélité suivroit de près sa foi;
Seul il se considère, il s'aime, et non pas moi.

THÉODORE.

Ses vœux un peu bouillants vous font beaucoup d'ombrage.

CASSANDRE.

Il vaut mieux faillir moins, et craindre davantage.

THÉODORE.

La fortune vous rit, et ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je crains son inconstance, et ses courtes amours;
Et puis, qu'est un palais, qu'une maison pompeuse
Qu'à notre ambition bâtit cette trompeuse,
Où l'ame dans les fers gémit à tout propos,
Et ne rencontre pas le solide repos?

THÉODORE.

Je ne vous puis qu'offrir après un diadème.

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus me laissant à moi-même.

THÉODORE.

Seriez-vous moins à vous ayant moins de rigueur ?

CASSANDRE.

N'appelleriez-vous rien la perte de mon cœur ?

THÉODORE.

Vous feriez un échange, et non pas une perte.

CASSANDRE.

Et j'aurois cette injure impunément soufferte !
Et ce que vous nommez des vœux un peu bouillants,
Ces desseins criminels, ces efforts insolents,
Ces libres entretiens, ces messages infâmes,
L'espérance du rapt dont il flattoit ses flammes,
Et tant d'offres enfin dont il crut me toucher,
Au sang de Cunisberg se pourroient reprocher !

THÉODORE.

Ils ont votre vertu vainement combattue.

CASSANDRE.

On en pourroit douter si je m'en étois tue,
Et si sous cet hymen me laissant asservir,
Je lui donnois un bien qu'il m'a voulu ravir.
Excusez ma douleur ; je sais, sage princesse,
Quelles soumissions je dois à votre altesse ;
Mais au choix que mon cœur doit faire d'un époux,
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

SCÈNE II.

LE PRINCE, THÉODORE, CASSANDRE.

LE PRINCE, *entrant à grands pas.*
(à part.)

Cède, cruel tyran d'une amitié si forte,
Respect qui me retiens, à l'ardeur qui m'emporte.

Sachons si mon hymen ou mon cercueil est prêt :
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt.
(à Cassandre.)
Parlez, belle ennemie, il est temps de résoudre
Si vous devez lancer ou retenir la foudre :
Il s'agit de me perdre ou de me secourir.
Qu'en avez-vous conclu, faut-il vivre ou mourir ?
Quel des deux voulez-vous, ou mon cœur, ou ma cendre ?
Quelle des deux aurai-je, ou la mort, ou Cassandre ?
L'hymen à vos beaux jours joindra-t-il mon destin,
Ou si votre refus sera mon assassin ?

CASSANDRE.

Me parlez-vous d'hymen ? et voudriez-vous pour femme [1]
L'indigne et vil objet d'une impudique flamme ?
Moi, dieux ! moi, la moitié d'un roi, d'un potentat ?
Ah prince ! quel présent feriez-vous à l'état,
De lui donner pour reine une femme suspecte ?
Et quelle qualité voulez-vous qu'il respecte
En un objet infâme et si peu respecté,
Que vos sales désirs ont tant sollicité ?

LE PRINCE.

Il y respectera la vertu la plus digne
Dont l'épreuve ait jamais fait une femme insigne,
Et le plus adorable et plus divin objet,
Qui de son souverain fit jamais son sujet.
Je sais trop, et jamais ce cœur ne vous approche,
Que confus de ce crime il ne se le reproche,
A quel point d'insolence et d'indiscrétion
Ma jeunesse d'abord porta ma passion.

---

[1] Du temps de Rotrou, *voudriez* n'étoit compté que pour deux syllabes.

Il est vrai qu'ébloui de ces yeux adorables,
Qui font tant de captifs et tant de misérables,
Forcé par des attraits si dignes de mes vœux,
Je les contemplai seuls, et ne recherchai qu'eux;
Mon respect s'oublia dedans cette poursuite.
Mais un amour enfant put manquer de conduite;
Il portoit son excuse en son aveuglement,
Et c'est trop le punir que du bannissement.
Sitôt que le respect m'a dessillé la vue,
Et qu'outre les attraits dont vous êtes pourvue,
Votre soin, votre rang, vos illustres aïeux,
Et vos rares vertus m'ont arrêté les yeux;
De mes vœux aussitôt réprimant l'insolence,
J'ai réduit sous vos lois toute leur violence,
Et restreinte à l'espoir de notre hymen futur,
Ma flamme a consommé ce qu'elle avoit d'impur.
Le flambeau qui me guide, et l'ardeur qui me presse,
Cherche en vous une épouse, et non une maîtresse.
Accordez-la, madame, au repentir profond,
Qui détestant mon crime à vos pieds me confond:
Sous cette qualité souffrez que je vous aime,
Et privez-moi du jour plutôt que de vous-même.
Car enfin si l'on pèche adorant vos appas,
Et si l'on ne vous plaît qu'en ne vous aimant pas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE.

Et mon mérite, prince, et ma condition,
Sont d'indignes objets de votre passion.
Mais quand j'estimerois vos ardeurs véritables,
Et quand on nous verroit des qualités sortables,
On ne verra jamais l'hymen nous assortir,

Et je perdrai le jour avant qu'y consentir.
D'abord que votre amour fit voir dans sa poursuite,
Et si peu de respect et si peu de conduite,
Et que le seul objet d'un dessein vicieux,
Sur ma possession vous fit jeter les yeux,
Je ne vous regardai que par l'ardeur infâme
Qui ne m'appeloit point au rang de votre femme,
Et que par cet effort brutal et suborneur
Dont votre passion attaquoit mon honneur,
Et ne considérant en vous que votre vice,
Je pris en telle horreur vous et votre service,
Que si je vous offense en ne vous aimant pas,
Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

LE PRINCE.

Eh bien, contre un objet qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur;
Armez-vous contre moi de glaçons et de flammes;
Inventez des secrets de tourmenter les ames;
Suscitez terre et ciel contre ma passion;
Intéressez l'état dans votre aversion;
Du trône où je prétends détournez son suffrage,
Et pour me perdre enfin mettez tout en usage:
Avec tous vos efforts et tout votre courroux,
Vous ne m'ôterez pas l'amour que j'ai pour vous;
Dans vos plus grands mépris je vous serai fidèle;
Je vous adorerai furieuse et cruelle;
Et pour vous conserver ma flamme et mon amour,
Malgré mon désespoir conserverai le jour.

THÉODORE.

Quoi! nous n'obtiendrons rien de cette humeur altière!

CASSANDRE.

Il m'a dû, m'attaquant, connoître toute entière,
Et savoir que l'honneur m'étoit sensible au point
D'en conserver l'injure et ne pardonner point.

THÉODORE.

Mais vous venger ainsi, c'est vous punir vous-même.
Vous perdez avec lui l'espoir d'un diadème.

CASSANDRE.

Pour moi le diadème auroit de vains appas,
Sur un front que j'ai craint, et que je n'aime pas.

THÉODORE.

Régner ne peut déplaire aux ames généreuses.

CASSANDRE.

Les trônes bien souvent portent des malheureuses,
Qui, sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets, et peu de liberté.

THÉODORE.

Redoutez-vous un joug qui vous fait souveraine?

CASSANDRE.

Je ne veux point dépendre, et veux être ma reine:
Ou ma franchise, enfin, si jamais je la perds,
Veut choisir son vainqueur, et connoître ses fers.

THÉODORE.

Servir un sceptre en main, vaut bien votre franchise.

CASSANDRE.

Savez-vous si déja je ne l'ai point soumise?

LE PRINCE.

Oui, je le sais, cruelle, et connois mon rival;
Mais j'ai cru que son sort m'étoit trop inégal
Pour me persuader qu'on dût mettre en balance
Le choix de mon amour, ou de son insolence.

CASSANDRE.

Votre rang n'entre pas dedans ses qualités;
Mais son sang ne doit rien au sang dont vous sortez,
Ni lui n'a pas grand lieu de vous porter envie.

LE PRINCE.

Insolente, ce mot lui coûtera la vie;
Et ce fer, en son sang si noble et si vanté,
Me va faire raison de votre vanité.
Violons, violons des lois trop respectées,
O sagesse! ô raison! que j'ai tant consultées;
Ne nous obstinons point à des vœux superflus;
Laissons mourir l'amour, où l'espoir ne vit plus.
Allez, indigne objet de mon inquiétude:
J'ai trop long-temps souffert de votre ingratitude;
Je vous devois connoître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas;
Ou m'étant engagé n'implorer point votre aide,
Et sans vous demander, vous ravir mon remède.
Mais contre son pouvoir mon cœur a combattu,
Je ne me repens pas d'un acte de vertu;
De vos superbes lois ma raison dégagée,
A guéri mon amour, et croit l'avoir songée;
De l'indigne brasier qui consommoit mon cœur,
Il ne me reste plus que la seule rougeur,
Que la honte et l'horreur de vous avoir aimée
Laisseront à jamais sur ce front imprimée.
Oui, j'en rougis, ingrate, et mon propre courroux
Ne me peut pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Je veux que la mémoire efface de ma vie
Le souvenir du temps que je vous ai servie.
J'étois mort pour ma gloire, et je n'ai pas vécu,
Tant que ce lâche cœur s'est dit votre vaincu:

Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit et qu'il respire,
D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre empire;
Et qu'avec ma raison mes yeux et lui d'accord
Détestent votre vue à l'égal de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en guérir, prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose moi-même un exil volontaire,
Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
A ne vous plus montrer ce que vous détestez.
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE PRINCE, THÉODORE.

LE PRINCE, *interdit, et la regardant sortir.*

Que faites-vous, ô mes lâches pensées,
Suivez-vous cette ingrate, êtes-vous insensées?
Mais plutôt qu'as-tu fait, mon aveugle courroux?
Adorable inhumaine, hélas! où fuyez-vous?
Ma sœur, au nom d'amour, et par pitié des larmes
Que ce cœur enchanté donne encore à ses charmes,
Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas,
Suivez cette insensible, et retenez ses pas.

THÉODORE.

La retenir, mon frère, après l'avoir bannie!

LE PRINCE.

Ah! contre ma raison servez sa tyrannie;
Je veux désavouer ce cœur séditieux,
La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Privé de son amour, je chérirai sa haine,
J'aimerai ses mépris, je bénirai ma peine;

Se plaindre des ennuis que causent ses appas,
C'est se plaindre d'un mal qu'on ne mérite pas;
Que je la voie au moins si je ne la possède;
Mon mal chérit sa cause, et croît par son remède.
Quand mon cœur à ma voix a feint de consentir,
Il en étoit charmé; je l'en veux démentir;
Je mourois, je brûlois, je l'adorois dans l'ame,
Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme;
Allez. Mais que fais-tu, stupide et lâche amant?
Quel caprice t'aveugle? as-tu du sentiment?

(elle s'en va.)

Rentre, prince sans cœur, un moment en toi-même.

(à Théodore, prête à sortir.)

Me laissez-vous, ma sœur, en ce désordre extrême?

THÉODORE.

J'allois la retenir.

LE PRINCE.

Eh! ne voyez-vous pas
Quel arrogant mépris précipite ses pas,
Avec combien d'orgueil elle s'est retirée,
Quelle implacable haine elle m'a déclarée,
Et que m'exposer plus aux foudres de ses yeux,
C'est dans sa frénésie armer un furieux?
De mon esprit plutôt chassez cette cruelle,
Condamnez les pensers qui me parleront d'elle,
Peignez-moi sa conquête indigne de mon rang,
Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

THÉODORE.

Je ne vous puis céler que le trait qui vous blesse,
Dedans un sang royal trouve trop de foiblesse;
Je vois de quels efforts vos sens sont combattus,
Mais les difficultés sont le champ des vertus;

Avec un peu de peine on achète la gloire;
Qui veut vaincre est déja bien pres de la victoire:
Se faisant violence, on s'est bientôt domté,
Et rien n'est tant à nous que notre volonté.

LE PRINCE.

Hélas! il est aisé de juger de ma peine,
Par l'effort qui d'un temps m'emporte et me ramène,
Et par ces mouvements si prompts et si puissants,
Tantôt sur ma raison, et tantôt sur mes sens;
Mais, quelque trouble enfin qu'ils vous fassent paroître,
Je vous croirai, ma sœur, et je serai mon maître.
Je lui laisserai libre, et l'espoir et la foi,
Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi;
Lui souffrant le mépris du rang qu'elle rejette,
Je la perds pour maîtresse, et l'acquiers pour sujette:
Sur qui régnoit sur moi j'ai des droits absolus,
Et la punis assez par son propre refus.
Ne renaissez donc plus, mes flammes étouffées,
Et du duc de Curlande augmentez les trophées.
La victoire m'honore, et m'ôte seulement
Un caprice obstiné d'aimer trop bassement.

THÉODORE.

Quoi, mon frère, le duc auroit dessein pour elle?

LE PRINCE.

Ce mystère, ma sœur, n'est plus une nouvelle;
Et mille observateurs que j'ai commis exprès,
Ont si bien vu leurs feux qu'ils ne sont plus secrets.

THÉODORE.

Ah!

LE PRINCE.

C'est de cette amour que procède ma haine,
Et non de sa faveur, quoique si souveraine,

Que j'ai sujet de dire avec confusion,
Que presque auprès de lui le roi n'a plus de nom;
Mais puisque j'ai dessein d'oublier cette ingrate,
Il faut en le servant que mon mépris éclate;
Et pour avec éclat en retirer ma foi,
Je vais de leur hymen solliciter le roi :
Je mettrai de ma main mon rival en ma place,
Et je verrai leur flamme avec autant de glace,
Qu'en ma plus violente et plus sensible ardeur,
Cet insensible objet eut pour moi de froideur.

SCÈNE IV.

THEODORE, *seule.*

O raison égarée! ô raison suspendue!
Jamais trouble pareil t'avait-il confondue?
Sottes présomptions, grandeurs qui nous flattez,
Est-il rien de menteur comme vos vanités?
Le Duc aime Cassandre! et j'étois assez vaine,
Pour réputer mes yeux les auteurs de sa peine,
Et bien plus pour m'en plaindre, et les en accuser,
Estimant sa conquête un heur à mépriser!
Le duc aime Cassandre! eh quoi! tant d'apparences,
Tant de subjections, d'honneurs, de déférences,
D'ardeurs, d'attachements, de craintes, de tributs,
N'offroient-ils à mes lois qu'un cœur qu'il n'avoit plus?
Ces soupirs dont cent fois la douce violence,
Sortant désavouée a trahi son silence,
Ces regards par les miens tant de fois rencontrés,
Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montrés,
Provenoient-ils d'un cœur qu'un autre objet engage?
Sais-je si mal d'amour expliquer le langage?

Fais-je d'un simple hommage une inclination,
Et formé-je un fantôme à ma présomption?
Mais insensiblement renonçant à moi-même,
J'avouerai ma défaite, et je croirai que j'aime.
Quand j'en serois capable, aimerois-je où je veux?
Aux raisons de l'état ne dois-je pas mes vœux,
Et ne sommes-nous pas d'innocentes victimes,
Que le gouvernement immole à ses maximes?
Mes vœux en un vassal honteusement bornés,
Laisseront-ils pour lui des rivaux couronnés?
Mais ne me flatte point, orgueilleuse naissance,
L'amour sait bien sans sceptre établir sa puissance;
Et soumettant nos cœurs par de secrets appas,
Fait les égalités, et ne les cherche pas:
Si le duc n'a le front chargé d'une couronne,
C'est lui qui les protège, et c'est lui qui les donne.
Par quelles actions se peut-on signaler,
Que...

SCÈNE V.

LÉONOR, SUIVANTE, THÉODORE.

LÉONOR.

MADAME, le duc demande à vous parler.

THÉODORE.

Qu'il entre. Mais après ce que je viens d'apprendre
Souffrir un libre accès à l'amant de Cassandre,
Agréer ses devoirs, et le revoir encor,
Lâche, le dois-je faire? attendez, Léonor,
Une douleur légère à l'instant survenue,
Ne me peut aujourd'hui souffrir l'heur de sa vue.

Faites-lui mon excuse. O ciel! de quel poison
Sens-je inopinément attaquer ma raison!

(Léonor sort.)

Je voudrois à l'amour paroître inaccessible,
Et d'un indifférent la perte m'est sensible :
Je ne puis être sienne, et sans dessein pour lui,
Je ne puis consentir ses desseins pour autrui.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, THÉODORE, LÉONOR.

ALEXANDRE.

COMMENT? du duc, ma sœur, refuser la visite!
D'où vous vient ce chagrin, et quel mal vous l'excite?

THÉODORE.

Un léger mal de cœur qui ne durera pas.

ALEXANDRE.

Un avis de ma part portoit ici ses pas.

THÉODORE.

Quel?

ALEXANDRE.

Croyant que Cassandre étoit de la partie....

THÉODORE.

A peine deux moments ont suivi sa sortie.

ALEXANDRE.

Et sachant à quel point ses charmes lui sont doux,
Je l'avois averti de se rendre chez vous,
Pour vous solliciter vers l'objet qu'il adore,
D'un secours que je sais que Ladislas implore;
Vous connoissez le prince, et vous pouvez juger
Si sous d'honnêtes lois amour le peut ranger;

Ses mauvais procédés ont trop dit ses pensées :
On peut voir l'avenir dans les choses passées,
Et juger aisément qu'il tend à son honneur,
Sous ces offres d'hymen, un appât suborneur ;
Mais, parlant pour le duc, si je vous sollicite
De la protection de l'ardeur illicite,
N'en accusez que moi ; demandez-moi raison,
Ou de son insolence, ou de sa trahison.
C'est moi, ma chère sœur, qui réponds à Cassandre
D'un brasier dont jamais on ne verra la cendre,
Et du plus pur amour de qui jamais mortel,
Dans le temple d'hymen ait encensé l'autel.
Servez, contre une impure, une ardeur si parfaite.

THÉODORE, *se retirant appuyée sur Léonor.*

Mon mal s'accroît, mon frère, agréez ma retraite.

(elles s'en vont.)

ALEXANDRE, *seul.*

O sensible contrainte ! ô rigoureux ennui
D'être obligé d'aimer dessous le nom d'autrui !
Outre que je pratique une ame prévenue,
Quel fruit peut tirer d'elle une flamme inconnue,
Et que puis-je espérer sous cet aspect fatal,
Qui cache le malade en découvrant le mal ?
Mais, quoi que sur mes vœux mon frère ose entreprendre,
J'ai tort de craindre rien sous la foi de Cassandre,
Et certain du secours, et d'un cœur et d'un bras,
Qui pour la conserver ne l'épargneroient pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC DE CURLANDE.

Que m'avez-vous produit, indiscrètes pensées,
Téméraires désirs, passions insensées?
Efforts d'un cœur mortel pour d'immortels appas,
Qu'on a d'un vol si haut précipité si bas;
Espoirs qui jusqu'au ciel souleviez de la terre,
Deviez-vous pas savoir que jamais le tonnerre,
Qui dessus votre orgueil enfin vient d'éclater,
Ne pardonne aux desseins que vous osiez tenter?
Quelque profond respect qu'ait eu votre poursuite,
Vous voyez qu'un refus vous ordonne la fuite;
Évitez les combats que vous vous préparez;
Jugez-en le péril, et vous en retirez.
Qu'ai-je droit d'espérer, si l'ardeur qui me presse,
Irrite également le prince et la princesse,
Si voulant hasarder ou ma bouche, ou mes yeux,
Je fais l'une malade, et l'autre furieux?
Apprenons l'art, mon cœur, d'aimer sans espérance,
Et souffrir des mépris avecque révérence.
Résolvons-nous sans honte aux belles lâchetés
Que ne rebutent pas des devoirs rebutés.
Portons sans intérêt un joug si légitime;
N'en osant être amant, soyons-en la victime;
Exposons un esclave à toutes les rigueurs
Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.

4.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, LE DUC.

ALEXANDRE.

Duc, un trop long respect me tait votre pensée,
Notre amitié s'en plaint, et s'en trouve offensée.
Elle vous est suspecte, ou vous la violez,
Et vous me dérobez ce que vous me celez;
Qui donne toute une ame en veut aussi d'entières;
Et quand vos intérêts m'ont fourni des matières,
Pour les bien embrasser ce cœur vraiment ami
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi,
Et j'ai d'une chaleur généreuse et sincère,
Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire.
Cependant vous semblez, encor mal assuré,
Mettre en doute un serment si saintement juré;
Je lis sur votre front des passions secrètes,
Des sentiments cachés, des atteintes muettes,
Et d'un œil qui vous plaint, et toutefois jaloux,
Vois que vous réservez un secret tout à vous.

LE DUC.

Quand j'ai cru mes ennuis capables de remède,
Je vous en ai fait part, j'ai reclamé votre aide,
Et j'en ai vu l'effet si bouillant et si prompt.
Que le seul souvenir m'en charme et me confond.
Mais quand je crois mon mal de secours incapable,
Sans vous le partager il suffit qu'il m'accable;
Et c'est assez et trop qu'il fasse un malheureux,
Sans passer jusqu'à vous, et sans en faire deux.

ALEXANDRE.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre;
Ma part de votre ennui diminuera la vôtre.

Parlez, duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets,
Hors de votre parti je n'ai plus d'intérêts.
J'ai su que votre grande et dernière journée,
Par la main de l'amour veut être couronnée;
Et que voulant au roi, qui vous en doit le prix,
Déclarer la beauté qui charme vos esprits,
D'un frère impétueux l'ordinaire insolence,
Vous a fermé la bouche, et contraint au silence :
Souffrez, sans expliquer l'intérêt qu'il y prend,
Que j'en aille pour vous vider le différent,
Et ne m'en faites point craindre les conséquences;
Il faut qu'enfin quelqu'un réprime ses licences;
Et le roi ne pouvant vous en faire raison,
Je me trouve et le cœur et le bras assez bon.
Mais m'offrant à servir les ardeurs qui vous pressent,
Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

LE DUC.

J'ai vu de vos bontés des effets assez grands,
Sans vous faire avec lui de nouveaux différents,
Sans irriter sa haine, elle est assez aigrie;
Il est prince, seigneur, respectons sa furie :
A ma mauvaise étoile imputons mon ennui,
Et croyons-en le sort plus coupable que lui.
Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense,
Que des respects encor plus forts que sa défense,
Et qui plus qu'aucun autre ont droit de me lier,
Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier.
Laissez-moi retirer d'un champ d'où ma retraite
Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

ALEXANDRE.

Ce silence obstiné m'apprend votre secret,
Mais il tombe en un sein généreux et discret;

Ne me le celez plus, duc, vous aimez Cassandre,
C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre;
Et celui dont le prince adorant son pouvoir,
A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir;
Traitant l'amour pour moi, votre propre franchise
A donné dans ses rets, et s'y trouve surprise;
Et mes desseins pour elle aux vôtres préférés,
Sont ces puissants respects à qui vous déférez.
Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse
D'un crime dont Cassandre est la cause et l'excuse,
Quelque auguste ascendant qu'aient sur moi ses appas.

LE DUC.

Ne vous étonnez point si je ne réponds pas;
Ce discours me surprend, et cette indigne plainte
Me livre une si rude et si sensible atteinte,
Qu'égaré, je me cherche, et demeure en suspens
Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous entends.
Moi, vous trahir, seigneur; moi, sur cette Cassandre,
Près de qui je vous sers, pour moi-même entreprendre,
Sur un amour si stable et si bien affermi!
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

ALEXANDRE.

Croiriez-vous, l'adorant, m'altérer votre estime?

LE DUC.

Me pourriez-vous aimer, coupable de ce crime?

ALEXANDRE.

Confident, ou rival, je ne vous puis haïr.

LE DUC.

Sincère et généreux je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE.

L'amour surprend les cœurs, et s'en rend bientôt maître.

LE DUC.

La surprise ne peut justifier un traître,
Et tout homme de cœur pouvant perdre le jour,
A le remède en main des surprises d'amour.

ALEXANDRE.

Pardonnez un soupçon, non pas une créance,
Qui naissoit du défaut de votre confiance.

LE DUC.

Je veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce même défaut soit sa punition,
Et qu'il me soit permis une fois de me taire,
Sans que votre amitié s'en plaigne ou s'en altère.
Au reste, et cet avis, s'ils vous étoient suspects,
Vous peut justifier mes soins et mes respects,
Cassandre par le prince est si persécutée,
Et d'agents si puissants pour lui sollicitée,
Que si vous lui voulez sauver la liberté,
Il n'est plus temps d'aimer sous un nom emprunté.
Assez et trop long-temps sous ma feinte poursuite,
J'ai de votre dessein ménagé la conduite;
Et vos vœux, sous couleur de servir mon amour,
Ont assez ébloui tous les yeux de la cour;
De l'artifice enfin il faut bannir l'usage,
Il faut lever le masque, et montrer le visage:
Vous devez de Cassandre établir le repos,
Qu'un rival persécute et trouble à tout propos.
Son amour en sa foi vous a donné des gages,
Il est temps que l'hymen règle vos avantages,
Et faisant l'un heureux en laisse un mécontent;
L'avis vient de sa part, il vous est important.
Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait entendre,
Arrivant chez l'infante où je viens de la rendre,

Qui hautement du prince embrassant le parti,
La mande, s'il est vrai ce qu'elle a pressenti,
Pour d'un nouvel effort en faveur de sa peine,
Mettre encore une fois son esprit à la gêne.
Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux,
L'espérance d'un sceptre est brillante à ses yeux,
Et de ce soin enfin un hymen vous libère.

ALEXANDRE.

Mais me libère-t-il du pouvoir de mon père,
Qui peut.....

LE DUC.

Si votre amour défère à son pouvoir,
Et si vous vous réglez par la loi du devoir,
Ne précipitez rien qu'il ne vous soit funeste ;
Mais vous souffrez bien peu d'un transport si modeste,
Et l'ardent procédé d'un frère impétueux,
Marque bien plus d'amour qu'un si respectueux.

ALEXANDRE.

Non, non, je laisse à part les droits de la nature,
Et commets à l'amour toute mon aventure ;
Puisqu'il fait mon destin, qu'il règle mon devoir ;
Je prends loi de Cassandre, épousons dès ce soir :
Mais, duc, gardons encor d'éventer nos pratiques ;
Trompons pour quelques jours jusqu'à ses domestiques,
Et, hors de ses plus chers dont le zèle est pour nous,
Aveuglons leur créance, et passez pour l'époux ;
Puis l'hymen accompli sous un heureux auspice,
Que le temps parle après, et fasse son office ;
Il n'excitera plus qu'un impuissant courroux,
Ou d'un père surpris, ou d'un frère jaloux.

LE DUC.

Quoique visiblement mon crédit se hasarde,
Je veux bien l'exposer pour ce qui vous regarde :
Et plus vôtre que mien ne puis avec raison,
Avoir donné mon cœur, et refuser mon nom.
Le vôtre....

SCÈNE III.

CASSANDRE, ALEXANDRE, LE DUC.

CASSANDRE, *en colère, sortant de chez l'infante.*
Eh bien, madame, il faudra se résoudre
A voir sur notre sort tomber ce coup de foudre;
Un fruit de votre avis, s'il nous jette si bas,
Est que la chute au moins ne nous surprendra pas.
(avisant l'infant.)
Ah! seigneur, mettez fin à ma triste aventure :
Mettra-t-on tous les jours mon ame à la torture?
Souffrirai-je long-temps un si cruel tourment?
Et ne vous puis-je enfin aimer impunément?

ALEXANDRE.

Quel outrage, madame, émeut votre colère?

CASSANDRE.

La faveur d'une sœur pour l'intérêt d'un frère.
Son tyrannique effort veut éblouir mes vœux
Par le lustre d'un joug éclatant et pompeux;
On prétend m'aveugler avec un diadème,
Et l'on veut malgré moi que je règne et que j'aime;
C'est l'ordre qu'on m'impose, ou le prince irrité,
Abandonnant sa haine à son autorité,
Doit laisser aux neveux le plus tragique exemple,
Et d'un mépris vengé la marque la plus ample

Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé,
Et dont jusques ici les siècles aient parlé.
Voilà les compliments que l'amour leur suscite,
Et les tendres motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE.

Rendez, rendez le calme à ces charmants appas;
Laissez gronder le foudre, il ne tombera pas,
Ou l'artisan des maux que le sort vous destine
Tombera le premier dessous votre ruine :
Fondez votre repos en me faisant heureux;
Coupons dès cette nuit tout accès à ses vœux,
Et soyez sans frayeur, quoi qu'il ose entreprendre,
Quand vous m'aurez commis une femme à défendre,
Et quand ouvertement, en qualité d'époux,
Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous.

LE DUC.

Prévenez dès ce soir l'ardeur qui le transporte,
Aux desseins importants la diligence importe,
L'ordre seul de l'affaire est à considérer;
Mais tirons-nous d'ici pour en délibérer.

CASSANDRE.

Quel trouble, quelle alarme, et quels soins me possèdent!

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ALEXANDRE, CASSANDRE, LE DUC.

LE PRINCE.

Madame, il ne se peut que mes vœux ne succèdent,
J'aurois tort d'en douter, et de redouter rien,
Avec deux confidents qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'âme :
Ils vous parloient sans doute en faveur de ma flamme?

CASSANDRE.

Vous les désavoueriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie
La mémoire du temps que vous m'avez servie,
Et qu'avec lui vos yeux et votre cœur d'accord,
Détestent ma présence à l'égal de la mort.

LE PRINCE.

Vous en faites la vaine, et tenez ces paroles
Pour des propos en l'air, et des contes frivoles.
L'amour me les dictoit, et j'étois transporté,
S'il s'en faut rapporter à votre vanité.
Mais si j'en suis bon juge, et si je m'en dois croire,
Je vois peu de matière à tant de vaine gloire;
Je ne vois point en vous d'appas si surprenants,
Qu'ils vous doivent donner des titres éminents.
Rien ne relève tant l'éclat de ce visage,
Ou vous n'en mettez pas tous les traits en usage.
Vos yeux, ces beaux charmeurs, avec tous leurs appas,
Ne sont point accusés de tant d'assassinats.
Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes,
Ne porte point si loin le bruit de vos conquêtes;
Hors un seul, dont le cœur se donne à trop bon prix,
Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.
Pour moi, qui suis facile, et qui bientôt me blesse,
Votre beauté m'a plu, j'avouerai ma foiblesse,
Et m'a coûté des soins, des devoirs et des pas;
Mais du dessein, je crois que vous n'en doutez pas.
Vous avez eu raison de ne vous pas promettre
Un hymen que mon rang ne me pouvoit permettre;
L'intérêt de l'état qui doit régler mon sort,
Avecque mon amour n'en étoit pas d'accord.

Avec tous mes efforts, j'ai manqué de fortune;
Vous m'avez résisté, la gloire en est commune:
Si contre vos refus j'eusse cru mon pouvoir,
Un facile succès eût suivi mon espoir;
Dérobant ma conquête, elle m'étoit certaine:
Mais je n'ai pas trouvé qu'elle en valût la peine;
Et bien loin de vous mettre au rang où je prétends,
Et de vous partager le sceptre que j'attends,
Voilà toute l'amour que vous m'avez causée.
Si vous en croyez plus, soyez désabusée;
Votre mépris enfin m'en produit un commun:
Je n'ai plus résolu de vous être importun,
J'ai perdu le désir avecque l'espérance;
Et pour vous témoigner de quelle indifférence
J'abandonne un plaisir que j'ai tant poursuivi,
Je veux rendre un service à qui m'a desservi;
Je ne vous retiens plus, conduisez-la, mon frère,
Et vous, duc, demeurez.

CASSANDRE, *donnant la main à Alexandre.*

O la noble colère,
Conservez-moi long-temps ce généreux mépris,
Et que bientôt, seigneur, un trône en soit le prix!

SCÈNE V.

LE PRINCE, LE DUC.

LE PRINCE, *bas.*

Dieux! avec quel effort et quelle peine extrême
Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même!
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi!
Duc, j'allois pour vous voir, et de la part du roi.

LE DUC.

Quelque loi qu'il m'impose, elle me sera chère.

LE PRINCE.

Vous savez s'il vous aime et s'il vous considère :
Il vous fait droit aussi quand il vous agrandit,
Et sur votre vertu fonde votre crédit.
Cette même vertu condamnant mon caprice,
Veut qu'en votre faveur je souffre sa justice,
Et le laisse acquitter à vos derniers exploits,
Du prix que sa parole a mis à votre choix.
Usez donc pour ce choix du pouvoir qu'il vous donne;
Venez choisir des fers, qui sont votre couronne;
Déclarez-lui l'objet que vous considérez.
Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez,
Et de votre valeur verrai la récompense,
Comme sans intérêt, aussi sans répugnance.

LE DUC.

Mon espoir avoué par ma témérité,
Du succès de mes vœux autrefois m'a flatté;
Mais depuis mon malheur d'être en votre disgrâce,
Un visible mépris a détruit cette audace;
Et qui se voit des yeux le commerce interdit,
Est bien vain s'il espère et vante son crédit.

LE PRINCE.

Loin de vous desservir et vous être contraire,
Je vais de votre hymen solliciter mon père;
J'ai déja sa parole, et, s'il en est besoin,
Près de cette beauté vous offre encor mon soin.

LE DUC.

En vain je l'obtiendrai de son pouvoir suprême,
Si je ne puis encor l'obtenir d'elle-même.

LE PRINCE.

Je crois que les moyens vous en seront aisés.

LE DUC.

Vos soins en ma faveur les ont mal disposés.

LE PRINCE.

Avec votre vertu ma faveur étoit vaine.

LE DUC.

Mes efforts étoient vains avecque votre haine.

LE PRINCE.

Mes intérêts cessés relèvent votre espoir.

LE DUC.

Mes vœux humiliés révèrent mon devoir,
Et l'ame qu'une fois on a persuadée,
A trop d'attachement à sa première idée,
Pour reprendre sitôt l'estime ou le mepris,
Et guérir aisément d'un dégoût qu'elle a pris.

SCÈNE VI.

LE ROI, LE PRINCE, LE DUC, GARDES.

LE ROI, *au Duc.*

VENEZ, heureux appui que le ciel me suscite,
Dégager ma promesse envers votre mérite ;
D'un cœur si généreux ayant servi l'état,
Vous desservez son prince en le laissant ingrat ;
J'engageai mon honneur engageant ma parole ;
Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous vole ;
Ne me le laissez plus, puisque je vous le dois,
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix ;
En votre récompense éprouvez ma justice :
Du prince la raison a guéri le caprice ;

Il prend vos intérêts, votre heur lui sera doux;
Et qui vous desservoit, parle à présent pour vous.

LE PRINCE, *bas.*

Contre moi mon rival obtient mon assistance;
A quelle épreuve, ô ciel! réduis-tu ma constance?

LE DUC.

Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir:
Ne faites point, seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire une œuvre mercenaire;
Pouvoir dire, ce bras a servi Venceslas,
N'est-ce pas un loyer digne de cent combats?

LE ROI.

Non, non, quoi que je doive à ce bras indomptable,
C'est trop que votre roi soit votre redevable;
Ce grand cœur refusant, intéresse le mien,
Et me demande trop en ne demandant rien:
Faisons par vos travaux et ma reconnoissance,
Du maître et du sujet discerner la puissance;
Mon renom ne vous peut souffrir sans se souiller,
La générosité qui m'en veut dépouiller.

LE DUC.

N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre:
J'aime en un lieu, seigneur, où je ne puis atteindre;
Je m'en connois indigne, et l'objet que je sers,
Dédaignant son tribut, désavoueroit mes fers.

LE ROI.

Les plus puissants états n'ont point de souveraines,
Dont ce bras ne mérite, et n'honorât les chaînes,
Et mon pouvoir enfin ou sera sans effet,
Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

LE PRINCE, *bas.*

Quoi ! l'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse,
Au lit de mon rival va mettre ma maîtresse !

LE DUC.

Ma défense à vos lois n'ose plus repartir.

LE PRINCE.

Non, non, lâche rival, je n'y puis consentir.

LE DUC.

Et forcé par votre ordre à rompre mon silence,
Je vous obéirai, mais avec violence,
Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus que n'observant point un ordre si pressant ;
J'avouerai donc, grand roi, que l'objet qui me touche....

LE PRINCE.

Duc, encore une fois je vous ferme la bouche,
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

LE ROI.

Insolent !

LE PRINCE.

J'ai sans fruit vaincu ma passion,
Pour souffrir son orgueil, seigneur, et vous complaire ;
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire :
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir.
Je suis ma passion, suivez votre colère ;
Pour un fils sans respect perdez l'amour d'un père,
Tranchez le cours du temps à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné ;
Ou si votre justice épargne encor ma tête,
De ce présomptueux rejetez la requête,
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

(il s'en va furieux.)

SCÈNE VII.

LE ROI, LE DUC, GARDES.

LE ROI.

GARDES, qu'on le saisisse.

LE DUC, *les arrêtant.*

Ah ! seigneur, quel asile
A conserver mes jours ne seroit inutile,
Et me garantiroit contre un soulèvement ?
Accordez-moi sa grâce, ou mon éloignement.

LE ROI.

Qu'aucun soin ne vous trouble et ne vous importune,
Duc, je ferai si haut monter votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais d'aucun trait de haine ni d'envie,
Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie ;
Que l'instinct enragé qui meut ses passions,
Ne mettra plus de borne à vos prétentions ;
Qu'il ne pourra heurter votre pouvoir suprême,
Et que tous vos souhaits dépendront de vous-même.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

Ah dieu! que cet effroi me trouble et me confond!
Tu vois que ton rapport à mon songe répond;
Et sur cette frayeur tu condamnes mes larmes!
Je me mets trop en peine, et je prends trop d'alarmes!

LÉONOR.

Vous en prenez sans doute un peu légèrement;
Pour n'avoir pas couché dans son appartement,
Est-ce un si grand sujet d'en prendre l'épouvante,
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente?
Croyez-vous que le prince en cet âge de feu,
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu,
Où l'ame sur les sens n'a point encor d'empire,
Où toujours le plus froid pour quelque objet soupire,
Vive avecque tout l'ordre et toute la pudeur
D'où dépend notre gloire et notre bonne odeur?
Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme,
Que le repos tourmente et que l'amour consomme?
C'est les examiner d'un soin trop curieux;
Sur leurs déportements il faut fermer les yeux;
Pour n'en point être en peine, il n'en faut rien apprendre,
Et ne connoître point ce qu'il faudroit reprendre.

THÉODORE.

Un songe interrompu, sans suite, obscur, confus,
Qui passe en un instant, et puis ne revient plus,
Fait dessus notre esprit une légère atteinte,
Et nous laisse imprimée, ou point, ou peu de crainte;
Mais les songes suivis, et dont tout à propos
L'horreur se remontrant, interrompt le repos,
Et qui distinctement marquent les aventures,
Sont les avis du ciel pour les choses futures.
Hélas! j'ai vu la main qui lui perçoit le flanc;
J'ai vu porter le coup, j'ai vu couler son sang;
Du coup d'une autre main j'ai vu voler sa tête;
Pour recevoir son corps, j'ai vu la tombe prête;
Et m'écriant d'un ton qui t'auroit fait horreur,
J'ai dissipé mon songe, et non pas ma terreur.
Cet effroi, de mon lit aussitôt m'a tirée,
Et, comme tu m'as vue, interdite, égarée,
Sans toi, je me rendois en son appartement,
D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fondement,
Puisque ses gens t'ont dit.... Mais que vois-je?

SCÈNE II.

OCTAVE, LE PRINCE, THÉODORE, LÉONOR.

OCTAVE.

Ah, madame!

THÉODORE, *à Léonor.*

Eh bien!

OCTAVE.

Sans mon secours, le prince rendoit l'ame.

THÉODORE.

Prenois-je, Léonor, l'alarme sans propos?

LE PRINCE.

Souffrez-moi sur ce siège un moment de repos ;
Débile, et mal remis encor de la foiblesse
Où ma perte de sang et ma chute me laisse,
Je me traîne avec peine, et j'ignore où je suis.

THÉODORE.

Ah, mon frère !

LE PRINCE.

Ah, ma sœur ! savez-vous mes ennuis ?

THÉODORE.

O songe ! avant-coureur d'aventure tragique !
Combien sensiblement cet accident t'explique !
Par quel malheur, mon frère, ou par quel attentat,
Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état ?

LE PRINCE.

Vous voyez ce qu'amour et Cassandre me coûte,
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

THÉODORE, *faisant signe à Léonor, qui va voir si personne n'écoute.*

Soignez-y, Léonor.

LE PRINCE.

Vous avez vu, ma sœur,
Mes plus secrets pensers jusqu'au fond de mon cœur ;
Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même,
Pour secouer le joug de cet amour extrême,
Et retirer d'un cœur indignement blessé
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé.
Mais, quoi que j'entreprenne, à moi-même infidèle,
Contre mon jugement mon esprit se rebelle ;
Mon cœur de son service à peine est diverti,
Qu'au premier souvenir il reprend son parti ;

Tant a de droit sur nous, malheureux que nous sommes,
Cet amour, non amour, mais ennemi des hommes!
J'ai, pour secrètement couvrir ma lâcheté,
Quand je souffrois le plus, feint le plus de santé;
Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,
J'ai fait du souverain, et j'ai tranché du brave.
Bien plus, j'ai, furieux, inégal, interdit,
Voulu pour mon rival employer mon crédit :
Mais, au moindre penser, mon ame transportée,
Contre mon propre effort s'est toujours révoltée;
Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris,
Peut plus que ma colère, et plus que ses mépris :
Sur ce qu'Octave enfin, hier, me fit entendre,
L'hymen qui se traitoit, du duc et de Cassandre,
Et que ce couple heureux consommoit cette nuit...

OCTAVE.

Pernicieux avis, hélas! qu'as-tu produit?

LE PRINCE.

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
De tout raisonnement je deviens incapable,
Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
Et ne prends plus avis que de mon désespoir.
Par une fausse porte, enfin, la nuit venue,
Je me dérobe aux miens, et je gagne la rue,
D'où, tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
Au palais de Cassandre en même temps rendu,
J'escalade les murs, gagne une galerie,
Et cherchant un endroit commode à ma furie;
Descends sur l'escalier, et dans l'obscurité,
Prépare à tout succès mon courage irrité.
Au nom du duc, enfin, j'entends ouvrir la porte,
Et suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,

Cours, éteins la lumière, et d'un aveugle effort,
De trois coups de poignard blesse le duc à mort.

THÉODORE, *effrayée, s'appuyant sur Léonor.*

Le duc : qu'entends-je? hélas!

LE PRINCE.

À cette rude atteinte,
Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
Lui, m'entendant tomber le poignard sous ses pas,
S'en saisit, me poursuit, et m'en atteint au bras;
Son ame à cet effort de son corps se sépare;
Il tombe mort.

THÉODORE.

O rage inhumaine et barbare!

LE PRINCE.

Et moi, par cent détours, que je ne connois pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace,
Je tombe, et, hors de moi, demeure sur la place;
Tant qu'Octave passant s'est donné le souci
De bander ma blessure, et de me rendre ici,
Où, non sans peine encor, je reviens en moi-même.

THÉODORE, *appuyée sur Léonor.*

Je succombe, mon frère, à ma douleur extrême;
Ma foiblesse me chasse, et peut rendre évident
L'intérêt que je prends dedans votre accident.

(bas.)

Soutiens-moi, Léonor. Mon cœur, es-tu si tendre,

(s'en allant.)

Que de donner des pleurs à l'époux de Cassandre,
Et vouloir mal au bras qui t'en a dégagé?
Cet hymen t'offensoit, et sa mort t'a vengé.

SCÈNE III.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

Déja du jour, seigneur, la lumière naissante
Fait voir, par son retour, la lune pâlissante.

LE PRINCE.

Et va produire aux yeux les crimes de la nuit.

OCTAVE.

Même au quartier du roi j'entends déja du bruit.
Allez vous rendre au lit, que quelqu'un ne survienne.

LE PRINCE.

Qui souhaite la mort, craint peu, quoi qu'il avienne;
Mais, allons, conduis-moi.

SCÈNE IV.

LE ROI, GARDES, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

Mon fils?

LE PRINCE.

Seigneur?

LE ROI.

Hélas!

OCTAVE.

O fatale rencontre!

LE ROI.

Est-ce vous, Ladislas,
Dont la couleur éteinte et la vue égarée
Ne marquent plus qu'un corps dont l'ame est séparée?

En quel lieu, si saisi, si froid et si sanglant,
Adressez-vous ce pas, incertain et tremblant?
Qui vous a si matin tiré de votre couche?
Quel trouble vous possède et vous ferme la bouche?

LE PRINCE, *se remettant sur sa chaise.*

Que lui dirai-je, hélas?

LE ROI.

Répondez-moi, mon fils;
Quel fatal accident.....

LE PRINCE.

Seigneur, je vous le dis:
J'allois... j'étois.... l'amour a sur moi tant d'empire,
Je me confonds, seigneur, et ne vous puis rien dire.

LE ROI.

D'un trouble si confus un esprit assailli
Se confesse coupable, et qui craint a failli.
N'avez-vous point eu prise avecque votre frère?
Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire;
Et si pour l'en garder mes soins n'avoient pourvu...

LE PRINCE.

M'a-t-il pas satisfait? Non, je ne l'ai point vu.

LE ROI.

Qui vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière?

LE PRINCE.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil?

LE ROI.

Oui; mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie;
Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort;

Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instants dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.
Sur mon couchant enfin, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin?

LE PRINCE.

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche son précipice;
Ce bras, puisqu'il est vain de vous déguiser rien,
A de votre couronne abattu le soutien :
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide;
Mais j'ai dû l'être.

LE ROI.

O Dieu! le duc est mort, perfide!
Le duc est mort, barbare! et pour excuse enfin
Vous avez eu raison d'être son assassin!
A cette épreuve, ô ciel! mets-tu ma patience?

SCÈNE V.

LE DUC, LE ROI, LE PRINCE, OCTAVE, GARDES.

LE DUC.

La duchesse, seigneur, vous demande audience.

LE PRINCE.

Que vois-je? quel fantôme? et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion?

LE ROI.

Que m'avez-vous dit, prince, et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille?

LE PRINCE.

Ne vous ai-je pas dit, qu'interdit et confus,
Je ne pouvois rien dire, et ne raisonnois plus?

LE ROI.

Ah, duc! il étoit temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée;
Différant d'un instant le soin de l'en guérir,
Le bruit de votre mort m'alloit faire mourir;
Jamais cœur ne conçut une douleur si forte.
Mais que me dites-vous?

LE DUC.

Que Cassandre à la porte
Demandoit à vous voir.

LE ROI.

Qu'elle entre.
(le duc sort.)

LE PRINCE, *bas.*

O justes cieux!
M'as-tu trompé, ma main? Me trompez-vous, mes yeux?
Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte?

SCÈNE VI.

CASSANDRE, LE ROI, LE PRINCE, LE DUC, OCTAVE, GARDES.

CASSANDRE, *aux pieds du roi pleurant.*

Grand roi, de l'innocence auguste protecteur,
Des peines et des prix juste dispensateur,
Exemple de justice inviolable et pure,
Admirable à la race et présente et future,

Prince et père à la fois vengez-moi, vengez-vous;
Avec votre pitié mêlez votre courroux,
Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable
Une marque aux neveux à jamais mémorable.

LE ROI, *la faisant lever.*

Faites trève, madame, avecque les douleurs
Qui vous coupent la voix, et font parler vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre majesté, sire, a connu ma famille.

LE ROI.

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes fille,
Est descendu d'aïeux issus de sang royal,
Et me fut un voisin généreux et loyal.

CASSANDRE.

Vous savez si prétendre un de vos fils pour gendre,
Eût, au rang qu'il tenoit, été trop entreprendre.

LE ROI.

L'amour n'offense point dedans l'égalité.

CASSANDRE.

Tous deux ont eu dessein dessus ma liberté:
Mais avec différence, et d'objet, et d'estime;
L'un, qui me crut honnête, eut un but légitime;
Et l'autre, dont l'amour fol et capricieux
Douta de ma sagesse, en eut un vicieux.
J'eus bientôt d'eux aussi des sentiments contraires,
Et, quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point frères.
Je ne les pus aimer ni haïr à demi;
Je tins l'un pour amant, l'autre pour ennemi:
L'infant, par sa vertu, s'est soumis ma franchise;
Le prince, par son vice, en a manqué la prise;
Et par deux différents, mais louables effets,
J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais.

Alexandre, qui vit son rival en son frère,
Et qui craignit, d'ailleurs, l'autorité d'un père,
Fit, quoiqu'autant ardent que prudent et discret,
De notre passion un commerce secret;
Et sous le nom du duc déguisant sa poursuite,
Ménagea notre vue avec tant de conduite,
Que toute votre cour a cru jusqu'aujourd'hui,
Qu'il parloit pour le duc, quand il parloit pour lui.
Cette adresse a trompé jusqu'à nos domestiques.
Mais craignant que le prince, à bout de ses pratiques,
Comme il croit tout pouvoir avec impunité,
Ne suivît la fureur d'un amour irrité,
Et dessus mon honneur osât tout entreprendre,
Nous crûmes que l'hymen pouvoit seul m'en défendre,
Et l'heure prise enfin pour nous donner les mains,
Et bornant son espoir, détruire ses desseins,
Hier, déja le sommeil, semant partout ses charmes,
(En cet endroit, seigneur, laissez couler mes larmes,

(pleurant.)

Leur cours vient d'une source à ne tarir jamais,)
L'infant, de son hymen espérant le succès,
Et de peur de soupçon, arrivant sans escorte,
À peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,
Qu'il sent, pour tout accueil, une barbare main
De trois coups de poignard lui traverser le sein.

LE ROI.

O Dieu! l'infant est mort!

LE PRINCE, *bas.*

O mon aveugle rage,
Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage!
(Le roi se sied, et met son mouchoir sur son visage.)

CASSANDRE.

Oui, seigneur, il est mort, et je suivrai ses pas,
A l'instant que j'aurai vu venger son trépas.
J'en connois le meurtrier, [1] et j'attends son supplice
De vos ressentiments et de votre justice;
C'est votre propre sang, seigneur, qu'on a versé,
Votre vivant portrait qui se trouve effacé.
J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre;
Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre.
Vengez-moi, vengez-vous, et vengez un époux,
Que veuve avant l'hymen, je pleure à vos genoux.
Mais apprenant, grand roi, cet accident sinistre,
Hélas! en pourriez-vous soupçonner le ministre?
Oui, votre sang suffit pour vous en faire foi.

(montrant le prince.)

Il s'émeut, il vous parle, et pour et contre soi;
Et par un sentiment, ensemble horrible et tendre,
Vous dit que Ladislas est meurtrier d'Alexandre.
Ce geste encor, seigneur, ce maintien interdit,
Ce visage effrayé, ce silence le dit;
Et plus que tout enfin, cette main encor teinte
De ce sang précieux qui fait naître ma plainte.
Quel des deux sur vos sens fera le plus d'effort,
De votre fils meurtrier, ou de votre fils mort?
Si vous étiez si foible, et votre sang si tendre,
Qu'on l'eût impunément commencé de répandre,
Peut-être verriez-vous la main qui l'a versé
Attenter sur celui qu'elle vous a laissé:

---

[1] *Meurtrier* n'étoit, du temps de Rotrou, que de deux syllabes.

D'assassin de son frère, il peut être le vôtre;
Un crime pourroit bien être un essai de l'autre :
Ainsi que les vertus, les crimes enchaînés,
Sont toujours, ou souvent, l'un par l'autre traînés.
Craignez de hasarder, pour être trop auguste,
Et le trône, et la vie, et le titre de juste.
Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher,
Ni la perte d'un fils qui vous étoit si cher,
Ni l'horrible penser du coup qui vous la coûte,
Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoutte;

(elle tire un poignard de sa manche.)

Et s'il ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris;
Votre fils l'a tiré du sein de votre fils.
Oui, de ce coup, seigneur, un frère fut capable;
Ce fer porte le chiffre et le nom du coupable,
Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,
Et complice du meurtre, en déclare l'auteur.
Ce fer qui, chaud encor, par un énorme crime,
A traversé d'amour la plus noble victime,
L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé,
Et le plus digne cœur dont vous fussiez aimé;
Ce cœur enfin, ce sang, ce fils, cette victime,
Demandent par ma bouche un arrêt légitime.
Roi, vous vous feriez tort par cette impunité,
Et père à votre fils vous devez l'équité.
J'attends de voir pousser votre main vengeresse
Ou par votre justice, ou par votre tendresse,
Ou si je n'obtiens rien de la part des humains,
La justice du ciel me prêtera les mains :
Ce forfait contre lui cherche en vain du refuge,
Il en fut le témoin, il en sera le juge,

Et pour punir un bras d'un tel crime noirci,
Le sien saura s'étendre, et n'est pas raccourci,
Si vous lui remettez à venger nos offenses.

LE ROI.

Contre ces charges, prince, avez-vous des défenses?

LE PRINCE.

Non, je suis criminel : abandonnez, grand roi,
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi;
Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère;
Supprimons les doux noms et de fils, et de père,
Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter.
Cassandre veut ma mort, il faut la contenter;
Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taise;
Et j'estimerai plus une mort qui lui plaise,
Qu'un destin qui pourroit m'affranchir du trépas,
Et qu'une éternité qui ne lui plairoit pas.
J'ai beau dissimuler ma passion extrême,
Jusqu'après le trépas mon sort veut que je l'aime;
Et pour dire à quel point mon cœur est embrasé,
Jusqu'après le trépas qu'elle m'aura causé,
Le coup qui me tuera pour venger son injure,
Ne sera qu'une heureuse et légère blessure,
Au prix du coup fatal qui me perça le cœur,
Quand de ma liberté son bel œil fut vainqueur.
J'en fus désespéré jusqu'à tout entreprendre;
Il m'ôta le repos que l'autre me doit rendre :
Puisqu'être sa victime est un décret des cieux,
Qu'importe qui me tue, ou sa bouche ou ses yeux?
Souscrivez à l'arrêt dont elle me menace;
Privé de sa faveur, je ne veux point de grâce.
Mettez à bout l'effet qu'amour a commencé,
Achevez un trépas déja bien avancé;

Et si d'autre intérêt n'émeut votre colère,
Craignez tout d'une main qui peut tuer un frère.

LE ROI.

Madame, modérez vos sensibles regrets,
Et laissez à mes soins nos communs intérêts;
Mes ordres aujourd'hui feront voir une marque,
Et d'un juge équitable, et d'un digne monarque;
Je me dépouillerai de toute passion,
Et je lui ferai droit par sa confession.

CASSANDRE.

Mon attente, grand roi, n'a point été trompée,
Et....

LE ROI.

Prince, levez-vous, donnez-moi votre épée.

LE PRINCE, *se levant.*

Mon épée! ah! mon crime est-il énorme au point
De me....

LE ROI.

Donnez, vous dis-je, et ne répliquez point.

LE PRINCE, *bas.*

La voilà!

LE ROI, *la baillant au duc.*

Tenez, duc.

OCTAVE.

O disgrâce inhumaine!

LE ROI.

Et faites-le garder en la chambre prochaine.
Allez.

LE PRINCE, *ayant fait la révérence au roi et à Cassandre.*

Presse la fin où tu m'as destiné,
Sort! voilà de tes jeux, et ta roue a tourné.

(il entre.)

LE ROI.

Duc !

LE DUC.

Seigneur !

LE ROI.

De ma part donnez avis au prince,
Que sa tête autrefois si chère à la province,
Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux,
Qui fera détester son crime à nos neveux.

SCÈNE VII.

LE ROI, CASSANDRE, OCTAVE, GARDES.

LE ROI, *à Octave.*

Vous, conduisez madame, et la rendez chez elle.

CASSANDRE, *à genoux.*

Grand roi, des plus grands rois le plus parfait modèle,
Conservez invaincu cet invincible sein,
Poussez jusques au bout ce généreux dessein.
Et constant écoutez contre votre indulgence,
Le sang d'un fils qui crie et demande vengeance.

LE ROI

Ce coup n'est pas, madame, un crime à protéger;
J'aurai soin de punir, et non pas de venger.

(elle s'en va avec Octave.)

(Il dit étant seul.)

O ciel ! ta providence, apparemment prospère,
Au gré de mes soupirs, de deux fils m'a fait père;
Et l'un d'eux, qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

De quel air, Léonor, a-t-il reçu ma lettre ?

LÉONOR.

D'un air et d'un visage à vous en tout promettre :
En vain sa modestie a voulu déguiser,
Venant à votre nom il l'a fallu baiser ;
Comme à force imprimant sur ce cher caractère
Une marque d'un feu qu'il sent, mais qu'il veut taire.

THÉODORE.

Que tu prends mal ton temps pour éprouver un cœur
Que la douleur éprouve avec tant de rigueur !
J'ai plaint la mort du duc comme d'une personne
Nécessaire à mon père, et qui sert sa couronne,
Et quand on me guérit de ce fâcheux rapport,
Et que je sais qu'il vit, j'apprends qu'un frère est mort.
Encor, quoique nos cœurs fussent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort souhaiter la vengeance.
J'aimois également le mort et l'assassin,
Je plains également l'un et l'autre destin ;
Pour un frère meurtri ma douleur a des larmes,
Pour un frère meurtrier ma fureur n'a point d'armes ;
Et si le sang de l'un excite mon courroux,
Celui.... Mais le duc vient, Léonor, laissez-nous.

(Léonor s'en va.)

SCÈNE II.

LE DUC, THÉODORE.

LE DUC.

Brûlant de vous servir, adorable princesse,
Je me rends par votre ordre aux pieds de votre altesse.

THÉODORE.

Ne me flattez-vous point, et m'en puis-je vanter?

LE DUC.

Cette épreuve, madame, est facile à tenter :
J'ai du sang à répandre, et je porte une épée,
Et ma main pour vos lois brûle d'être occupée.

THÉODORE.

Je n'exige pas tant de votre affection,
Et je ne veux de vous qu'une confession.

LE DUC.

Quelle? ordonnez-la moi.

THÉODORE.

Savoir de votre bouche
De quel heureux objet le mérite vous touche,
Et doit être le prix de ces fameux exploits,
Qui jusqu'en Moscovie ont étendu nos lois.
J'imputois votre prise aux charmes de Cassandre;
Mais l'infant l'adorant, vous n'y pouviez prétendre.

LE DUC.

Mes vœux ont pris, madame, un vol plus élevé;
Aussi par ma raison n'est-il pas approuvé.

THÉODORE.

Ne cherchez point d'excuse en votre modestie;
Nommez-la, je le veux.

LE DUC.

Je suis sans repartie;
Mais ma voix cédera cet office à vos yeux.
Vous-même nommez-vous cet objet glorieux,
Vos doigts ont mis son nom au bas de cette lettre.
(lui présentant sa lettre ouverte.)

THÉODORE, *ayant lu son nom.*

Votre mérite, duc, vous peut beaucoup permettre;
Mais....

LE DUC.

Osant vous aimer j'ai condamné mes vœux
Je me suis voulu mal du bien que je vous veux;
Mais, madame, accusez une étoile fatale,
D'élever un espoir que la raison ravale;
De faire à vos sujets encenser vos autels,
Et de vous procurer des hommages mortels.

THÉODORE.

Si j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zèle
Me promettre à l'instant une preuve fidèle?

LE DUC.

Ce beau feu dont pour vous ce cœur est embrasé
Trouvera tout possible, et l'impossible aisé.

THÉODORE.

L'effort vous en sera pénible, mais illustre.

LE DUC.

D'une si noble ardeur il accroîtra le lustre.

THÉODORE.

Tant s'en faut, cette épreuve est de tenir caché
Un espoir dont l'orgueil vous seroit reproché,
De vous taire et n'admettre en votre confidence
Que votre seul respect avec votre prudence;

Et pour le prix enfin du service important
Qui rend sur tant de noms votre nom éclatant,
Aller en ma faveur demander à mon père,
Au lieu de notre hymen, la grâce de mon frère;
Prévenir son arrêt, et par votre secours
Faire tomber l'acier prêt à trancher ses jours.
De cette épreuve, duc, vos vœux sont-ils capables?

LE DUC.

Oui, madame; et de plus, puisqu'ils sont si coupables,
Ils vous sauront encor venger de leur orgueil,
Et tomber avec moi dans la nuit du cercueil.

THÉODORE.

Non, je vous le défends; laissez-moi mes vengeances,
Et si j'ai droit sur vous, observez mes défenses.
Adieu, duc.

(elle s'en va.)

LE DUC, *seul.*

Quel orage agite mon espoir?
Et quelle loi, mon cœur, viens-tu de recevoir?
Si j'ose l'adorer, je prends trop de licence;
Si je m'en veux punir, j'en reçois la défense.
Me défendre la mort sans me vouloir guérir,
N'est-ce pas m'ordonner de vivre et de mourir?
Mais.....

SCÈNE III.

LE ROI, LE DUC, GARDES.

LE ROI.

O jour à jamais funèbre à la province!
Fédéric?

LE DUC.

Quoi, seigneur?

LE ROI.

Faites venir le prince.

LE DUC, *sortant avec les gardes.*

Il sera superflu de tenter mon crédit;
Le sang fait son office, et le roi s'attendrit.

LE ROI, *seul, rêvant et se promenant.*

Trève, trève, nature, aux sanglantes batailles,
Qui si cruellement déchirent mes entrailles,
Et me perçant le cœur le veulent partager
Entre mon fils à perdre et mon fils à venger;
A ma justice en vain ta tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'un roi cherche celui d'un père:
Je me suis dépouillé de cette qualité,
Et n'entends plus d'avis que ceux de l'équité.

(Ladislas paroît.)

Mais, ô vaine constance! ô force imaginaire!
A cette vue encor je sens que je suis père,
Et n'ai pas dépouillé tout humain sentiment!
Sortez, gardes. Vous, duc, laissez-nous un moment.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LE ROI, LE PRINCE.

LE PRINCE.

VENEZ-VOUS conserver ou venger votre race?
M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort, ou ma grâce!

LE ROI, *pleurant.*

Embrassez-moi, mon fils.

LE PRINCE.

Seigneur, quelle bonté!
Quel effet de tendresse, et quelle nouveauté!
Voulez-vous, ou marquer, ou remettre mes peines?
Et vos bras me sont-ils des faveurs ou des chaînes?

LE ROI, *pleurant.*

Avecque le dernier de leurs embrassements,
Recevez de mon cœur les derniers sentiments;
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LE PRINCE.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

LE ROI.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvements?

LE PRINCE.

Si je ne les produis, j'en ai les sentiments.

LE ROI.

Enfin d'un grand effort vous trouvez-vous capable?

LE PRINCE.

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

LE ROI.

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LE PRINCE.

S'il est temps de partir, mon ame est toute prête.

LE ROI.

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête;
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra.
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera;
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample;
Mais à l'état enfin je dois ce grand exemple,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort.

J'ai craint de prononcer, autant que vous d'entendre,
L'arrêt qu'ils demandoient, et que j'ai dû leur rendre.
Pour ne vous perdre pas, j'ai long-temps combattu;
Mais ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice,
Ou, régnant, à l'état je dois ce sacrifice.

LE PRINCE.

Eh bien, achevez-le : voilà ce col tout prêt;
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt:
Je ne m'en défends pas, et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui s'est mépris et crut trop ma fureur;
Ma haine et mon amour, qu'il vouloit satisfaire,
Portoient le coup au duc, et non pas à mon frère;
J'alléguerois encor que ce coup part d'un bras
Dont les premiers efforts ont servi vos états,
Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place
Pour vous devoir parler en faveur de ma grâce:
Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort,
J'ai mon objet à part à qui je dois ma mort;
Vous la devez au peuple, à mon frère, à vous-même.
Moi, je la dois, seigneur, à l'ingrate que j'aime;
Je la dois à sa haine, et m'en veux acquitter.
C'est un léger tribut qu'une vie à quitter;
C'est peu pour satisfaire et pour plaire à Cassandre,
Qu'une tête à donner, et du sang à répandre;
Et forcé de l'aimer jusqu'au dernier soupir,
Sans avoir pu vivant répondre à son désir,
Suis ravi de savoir que ma mort y réponde,
Et que mourant je plaise aux plus beaux yeux du monde.

LE ROI.

A quoi que votre cœur destine votre mort,
Allez vous préparer à cet illustre effort;
Et pour les intérêts d'une mortelle flamme,
Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'ame.
Toute obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
Et n'a pas pu cacher votre forfait aux cieux.

(l'embrassant.)

Adieu. Sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
Et faites-y douter à toute la province,
Si né pour commander, et destiné si haut,

(Le roi frappe du pied pour faire venir le duc.)

Vous mourrez sur un trône ou sur un échafaud.
Duc, remenez le prince.

(le duc entre avec les gardes.)

LE PRINCE, *s'en allant.*

O vertu trop sévère!
Venceslas vit encore, et je n'ai plus de père.

SCÈNE V.

LE ROI, GARDES.

LE ROI.

O justice inhumaine, et devoirs ennemis,
Pour conserver mon sceptre, il faut perdre mon fils!
Mais laisse-les agir, importune tendresse,
Et vous, cachez, mes yeux, vos pleurs et ma foiblesse:
Je ne puis rien pour lui, le sang cède à la loi,
Et je ne lui puis être et bon père, et bon roi.
Vois, Pologne, en l'horreur que le vice m'imprime,
Si mon élection fut un choix légitime,
Et si je puis donner aux devoirs de mon rang
Plus que mon propre fils, et que mon propre sang.

SCÈNE VI.

THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, LE ROI, GARDES.

THÉODORE.

Par quelle loi, seigneur, si barbare et si dure,
Pouvez-vous renverser celle de la nature?
J'apprends qu'au prince, hélas! l'arrêt est prononcé,
Que de son châtiment l'appareil est dressé.
Quoi! nous demeurerons, par des lois si sévères,
L'état sans héritiers, vous sans fils, moi sans frères?
Consultez-vous un peu contre votre fureur;
C'est trop en votre fils condamner une erreur:
Du carnage d'un frère, un frère est incapable;
De cet assassinat la nuit seule est coupable;
Il plaint autant que nous le sort qu'il a fini,
Et par son propre crime il est assez puni.
La pitié qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un roi que la justice;
Avec moins de fureur vous lui serez plus doux.
La justice est souvent le masque du courroux;
Et l'on imputera cet arrêt si sévère,
Moins au devoir d'un roi qu'à la fureur d'un père.
Un murmure public condamne cet arrêt,
La nature vous parle, et Cassandre se tait:
La rencontre du prince en ce lieu non prévue,
L'intérêt de l'état, et mes pleurs l'ont vaincue;
Son ennui si profond n'a su nous résister;
Un fils enfin n'a plus qu'un père à surmonter.

CASSANDRE.

Je revenois, seigneur, demander son supplice,
Et de ce noble effort presser votre justice.

Mon cœur, impatient d'attendre son trépas,
Accusoit chaque instant qui ne me vengeois pas;
Mais je ne puis juger par quel effet contraire,
Sa rencontre en ce cœur a fait taire son frère :
Ses fers ont combattu le vif ressentiment
Que je dois, malheureuse, au sang de mon amant;
Et quoique tout meurtri mon ame encor l'adore,
Les plaintes, les raisons, les pleurs de Théodore,
Le murmure du peuple et de l'état entier,
Qui contre mon parti soutient son héritier,
Et condamne l'arrêt dont la douleur vous presse,
Suspendent en mon sein cette ardeur vengeresse,
Et me la font enfin passer pour attentat
Contre le bien public et le chef de l'état.
Je me tais donc, seigneur, disposez de la vie
Que vous m'avez promise, et que j'ai poursuivie.
Au défaut de celui qu'on te refusera,
J'ai du sang, cher amant, qui te satisfera.

LE ROI.

Vous ne pouvez douter, duchesse, et vous, infante,
Que père je voudrois répondre à votre attente;
Je suis par son arrêt plus condamné que lui,
Et je préférerois la mort à mon ennui :
Mais d'autre part je règne, et si je lui pardonne,
D'un opprobre éternel je souille ma couronne,
Au lieu que résistant, à cette dureté
Ma vie et votre honneur devront leur sûreté.
Ce lion est domté; mais peut-être, madame,
Celui qui, si soumis, vous déguise sa flamme,
Plus fier et violent qu'il n'a jamais été,
Demain attenteroit sur votre honnêteté;
Peut-être qu'à mon sang sa main accoutumée,

Contre mon propre sein demain seroit armée.
La pitié qu'il vous cause est digne d'un grand cœur;
Mais si je veux régner, il l'est de ma rigueur;
Je vous dois, malgré vous, raison de votre offense,
Et quand vous vous rendez, prendre votre défense :
Mon courroux résistant, et le vôtre abattu,
Sont d'illustres effets d'une même vertu.

SCÈNE VII.

LE DUC, LE ROI, THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

LE ROI.

Que fait le prince, duc?

LE DUC.

C'est en ce moment, sire,
Qu'il est prince en effet, et qu'il peut se le dire;
Il semble aux yeux de tous, d'un héroïque effort,
Se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort.
Et puisque si remis de tant de violence,
Il n'est plus en état de m'imposer silence,
Et m'envier un bien que ce bras m'a produit,
De mes travaux, grand roi, je demande le fruit.

LE ROI.

Il est juste, et fût-il de toute ma province.

LE DUC.

Je le restreins, seigneur, à la grâce du prince.

LE ROI.

Quoi!

LE DUC.

J'ai votre parole, et ce dépôt sacré
Contre votre refus m'est un gage assuré;
J'ai payé de mon sang l'heur que j'ose prétendre.

LE ROI.

Quoi! Fédéric aussi conspire à me surprendre!
Quel charme contre un père en faveur de son fils,
Suscite et fait parler ses propres ennemis?

LE DUC.

C'est peu que pour un prince une faute s'efface;
L'état qu'il doit régir lui doit bien une grâce :
Le seul sang de l'infant par son crime est versé;
Mais par son châtiment tout l'état est blessé.
Sa cause, quoiqu'injuste, est la cause publique :
Il n'est pas toujours bon d'être trop politique;
Ce que veut tout l'état se peut-il dénier?
Et père devez-vous vous rendre le dernier?

SCÈNE VIII.

OCTAVE, LE ROI, LE DUC, THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

OCTAVE, *hors d'haleine.*

SEIGNEUR, d'un cri commun toute la populace
Parle en faveur du prince, et demande sa grâce;
Et surtout un grand nombre en la place amassé,
A d'un zèle indiscret l'échafaud renversé,
Et les larmes aux yeux d'une commune envie,
Proteste de périr, ou lui sauver la vie;
D'un même mouvement, et d'une même voix,
Tous le disent exempt de la rigueur des lois;
Et si cette chaleur n'est bientôt apaisée,
Jamais sédition ne fut plus disposée.
En vain, pour y mettre ordre, et pour le contenir,
J'ai voulu....

LE ROI, *à Octave.*

C'est assez, faites-le moi venir.

(Octave va quérir le prince.)

LÉONOR.

Ciel, seconde nos vœux!

THÉODORE.

Voyons cette aventure.

LE ROI, *rêvant, et se promenant à grands pas.*

Oui, ma fille, oui, Cassandre, oui, parole, oui, nature;
Oui, peuple, il faut vouloir ce que vous souhaitez,
Et par vos sentiments régler mes volontés.

SCÈNE IX.

(Le prince et Octave entrent.)

LE PRINCE, LE ROI, LE DUC, THÉODORE
CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

LE PRINCE, *aux pieds du roi.*

Par quel heur....

LE ROI, *le relevant.*

Levez-vous; une couronne, prince,
Sous qui j'ai quarante ans régi cette province,
Qui passera sans tache en un règne futur,
Et dont tous les brillants ont un éclat si pur,
En qui la voix des grands, et le commun suffrage,
M'ont d'un nombre d'aïeux conservé l'héritage,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir,
Pour en votre faveur désarmer mon pouvoir;
Je ne vous puis sauver tant qu'elle sera mienne;
Il faut que votre tête, ou tombe, ou la soutienne;
Il vous en faut pourvoir, s'il faut vous pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner.

L'état vous la souhaite, et le peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne.
La justice est aux rois la reine des vertus,
Et me vouloir injuste, est ne me vouloir plus :
Régnez ; après l'état, j'ai droit de vous élire,
Et donner en mon fils un père à mon empire.

LE PRINCE.

Que faites-vous, grand roi ?

LE ROI.

M'appeler de ce nom,
C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon ;
Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire :
Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père ;
Roi, je n'ai pu des lois souffrir les ennemis ;
Père, je ne pourrai faire périr mon fils.
Une perte est aisée où l'amour nous convie ;
Je ne perdrai qu'un nom pour sauver une vie,
Pour contenter Cassandre, et le duc, et l'état,
Qui les premiers font grâce à votre assassinat.
Le duc, pour récompense, a requis cette grâce,
Le peuple mutiné veut que je vous la fasse,
Cassandre la consent, je ne m'en défends plus ;
Ma seule dignité m'enjoignoit ce refus.
Sans peine je descends de ce degré suprême ;
J'aime mieux conserver un fils qu'un diadème.

LE PRINCE.

Si vous ne pouvez être et mon père, et mon roi,
Puis-je être votre fils, et vous donner la loi ?
Sans peine je renonce à ce degré suprême ;
Abandonnez plutôt un fils qu'un diadème.

LE ROI.

Je n'y prétends plus rien, ne me le rendez pas.

Qui pardonne à son roi puniroit Ladislas,
Et sans cet ornement feroit tomber sa tête.

LE PRINCE.

A vos ordres, seigneur, la voilà toute prête;
Je la conserverai, puisque je vous la dois;
Mais elle régnera pour dispenser vos lois,
Et toujours, quoi qu'elle ose, ou quoi qu'elle projette,
Le diadème au front sera votre sujette.

(*Il dit au duc, l'embrassant.*)

Par quel heureux destin, duc, ai-je mérité,
Et de votre courage, et de votre bonté,
Le soin si généreux qu'ils ont eu pour ma vie?

LE DUC.

Ils ont servi l'état alors qu'ils l'ont servie.
Mais, et vers la couronne, et vers vous acquitté,
J'implore une faveur de votre majesté.

LE PRINCE.

Quelle?

LE DUC.

Votre congé, seigneur, et ma retraite,
Pour ne vous plus nourrir cette haine secrète,
Qui m'expliquant si mal vous rend toujours suspects
Mes plus ardents devoirs, et mes plus grands respects.

LE PRINCE.

Non, non, vous devez, duc, vos soins à ma province:
Roi, je n'hérite point des différents du prince;
Et j'augurerois mal de mon gouvernement,
S'il m'en falloit d'abord ôter le fondement.
Qui trouve où dignement reposer sa couronne,
Qui rencontre à son trône une ferme colonne,
Qui possède un sujet digne de cet emploi,
Peut vanter son bonheur, et peut dire être roi.

Le ciel nous l'a donné, cet état le possède;
Par ses soins tout nous rit, tout fleurit, tout succède;
Par son art, nos voisins, nos propres ennemis,
N'aspirent qu'à nous être alliés ou soumis :
Il fait briller partout notre pouvoir suprême:
Par lui toute l'Europe, ou nous craint, ou nous aime;
Il est de tout l'état la force et l'ornement,
Et vous me l'ôteriez par votre éloignement;
L'heur le plus précieux que régnant je respire,
Est que vous demeuriez l'ame de cet empire.
(*montrant Théodore.*)
Et si vous répondez à mon élection,
Ma sœur sera le nœud de votre affection.

LE DUC.

J'y prétendrois en vain, après que sa défense
M'a de sa servitude interdit la licence.

THÉODORE.

Je vous avois prescrit de cacher vos liens;
Mais les ordres du roi sont au-dessus des miens,
Et me donnant à vous, font cesser ma défense.

LE DUC.

O de tous mes travaux trop digne récompense!
(*au prince.*)
C'est à ce prix, seigneur, qu'aspiroit mon crédit,
Et vous me le rendez me l'ayant interdit.

LE PRINCE.

J'ai pour vous accepté la vie et la couronne,
Madame, ordonnez-en, je vous les abandonne :
Pour moi, sans vos faveurs elles n'ont rien de doux;
Je les rends, j'y renonce, et n'en veux point sans vous:
De vous seule dépend et mon sort, et ma vie.

CASSANDRE.

Après qu'à mon amant votre main l'a ravie?

LE ROI.

Le sceptre que j'y mets a son crime effacé,
Dessous un nouveau règne oublions le passé;
Qu'avec le nom de prince il perde votre haine;
Quand je vous donne un roi, donnez-nous une reine.

CASSANDRE.

Puis-je sans un trop lâche et trop sensible effort,
Épouser le meurtrier, étant veuve du mort?
Puis-je.....

LE ROI.

Le temps, ma fille...

CASSANDRE.

Ah! quel temps le peut faire?

LE PRINCE.

Si je n'obtiens au moins, permettez que j'espère;
Tant de soumissions lasseront vos mépris,
Qu'enfin de mon amour vos vœux seront le prix.

LE ROI, *au prince.*

Allons rendre à l'infant nos dernières tendresses,
Et dans sa sépulture enfermer nos tristesses;
Vous, faites-moi, vivant, louer mon successeur,
Et voir de ma couronne un digne possesseur.

FIN DE VENCESLAS.

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE,

PAR L'ABBÉ GÉNEST,

Représentée, pour la première fois, le 22 janvier 1684.

NOTICE
SUR L'ABBÉ GENEST.

Charles-Claude Genest, né à Paris en 1636, de parents obscurs, cherchoit à passer dans les colonies, lorsqu'il fut fait prisonnier par les Anglois. Conduit à Londres, il y vécut en donnant des leçons de françois jusqu'au moment où il eut la liberté de revenir en France. Il y obtint la place de précepteur de mademoiselle de Blois qui, devenue duchesse d'Orléans, le fit son aumônier. Genest fut depuis abbé de St. Wilmer et secrétaire des commandements du duc du Maine. Il profita de l'aisance que lui donnèrent ses places pour se livrer à son goût pour la littérature. Le premier ouvrage dramatique qu'il fit jouer fut *Zelonide,* princesse de Sparte, tragédie représentée pour la première fois le 4 février 1682. Cette pièce eut dix-sept représentations. Deux ans après parut *Pénélope,* tragédie. Elle ne fut d'abord donnée que huit fois, mais à sa première reprise, en août 1722, elle eut un grand succès qui s'est encore accru, vingt-cinq ans après, par le talent avec lequel mademoiselle Clairon remplit le rôle de *Pénélope.* Le jeu muet de cette actrice, à la scène de la reconnoissance, produisit le plus grand effet.

Polymnestor, tragédie jouée pour la première fois le 12 décembre 1696, ne le fut que cinq fois et n'a point été imprimée.

Le 19 décembre 1710, Genest fit jouer pour la première fois à Paris *Joseph,* tragédie, qui avoit été représentée cinq fois en 1706, au château de Cluny près Versailles, et dans laquelle madame la duchesse du Maine avoit rempli le rôle d'*Azaneth;* M. de Malezieu et ses deux fils ceux de *Juda, Ruben* et *Benjamin;* le marquis de Roquelaure y avoit fait le personnage de *Siméon;* le marquis de Gondrin celui de *Pharaon,* et Baron, alors retiré de la scène, y avoit joué *Joseph.*

Cette tragédie, la dernière de l'auteur, fut jouée onze fois.

Genest, reçu à l'académie françoise dès 1698, mourut le 19 décembre 1719, dans sa quatre-vingt-troisième année.

PERSONNAGES.

PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse.
ULYSSE, roi d'Ithaque.
TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse et de Pénélope.
EURIMAQUE, roi de Samos.
IPHISE, fille d'Eurimaque.
EUMÉE, ministre d'Ithaque.
ANTINOÜS, prince sujet d'Ithaque.
ÉRICLÉE, gouvernante de Télémaque.
EURINOME, autre femme de la reine.
ARGINE, confidente d'Iphise.
ARCAS, confident d'Antinoüs.
Gardes.

La scène est dans le palais d'Ithaque.

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PÉNÉLOPE *seule dans un vestibule qui regarde sur la mer.*

J'APPELLE en vain Ulysse : ô fatale journée,
Pénélope, à quel choix te vois-tu condamnée !
Non, mes persécuteurs, non, le sort en courroux
Ne sauroient me réduire au choix d'un autre époux.
J'expirerai plutôt : cette mer, moins barbare,
Rejoindra par ma mort deux cœurs qu'elle sépare.
Tu n'as donc point voulu, toi que j'ai tant prié,
Me rendre le dépôt que je t'ai confié,
Neptune ? Eh ! plût au sort que ta fureur avide
Eût étouffé sous l'onde un ravisseur perfide,
Quand il alloit chercher au bord de l'Eurotas
La coupable beauté funeste à tant d'états !
On ne m'auroit point vue au désespoir livrée,
Malgré mon tendre amour, d'Ulysse séparée,
Dans l'effroi, dans les pleurs, dans les gémissements,
De tant de tristes jours compter tous les moments.
La flamme a dévoré cette odieuse Troie ;
J'ai vu des Grecs vengés le triomphe et la joie,

Et le ciel pour moi seule a gardé sa rigueur;
Il refuse à mes vœux le retour du vainqueur.
Est-il mort ou vivant? quelles rives lointaines
Me laissent ignorer ses courses incertaines?
L'un promet son retour, l'autre l'a vu périr;
Et l'on m'a fait sans cesse, et revivre et mourir.
Hélas! il me sembloit dans ce dernier orage,
Voir Ulysse mourant, jeté sur ce rivage.
Je pleure ses malheurs; je me tourmente : hélas!
Je puis souffrir pour lui des maux qu'il ne sent pas.
Obstacles et périls, peut-être imaginaires!
Cruels retardements, peut-être volontaires!
Peut-être sans songer à mes tristes soupirs,
Un climat plus heureux arrête ses désirs.
En des liens nouveaux les charmes d'une amante...
Seroit-ce là le prix d'une foi si constante?
Mais puis-je me former ces injustes douleurs!
C'est sa mort trop certaine, à qui je dois mes pleurs.
Mon Ulysse...

SCÈNE II.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

EURINOME.

Pourquoi fuyez-vous notre vue?
A paroître en public vous étiez résolue;
Vous laissiez à nos soins adoucir vos regrets,
Et relever l'éclat de vos divins attraits;
Mais vous pleurez encore avec plus d'amertume :
Faut-il que votre vie en plaintes se consume?
Dans ce jour solennel, où vous...

PÉNÉLOPE.

Jour malheureux!
Que faire, que résoudre en ces moments affreux?
Voici mon dernier terme : il est temps que j'expire,
Pour éviter l'hymen qu'on ose me prescrire.

ÉRICLÉE.

Contraignez-vous encore, essuyez ces beaux yeux,
Montrez-vous, reprenez cet air victorieux,
Qui range sous vos lois les cœurs les plus rebelles;
Priez, parlez, cherchez des excuses nouvelles :
Vos célestes beautés pourront tout obtenir.
Songez que Télémaque est prêt à revenir,
Ce fils dont votre choix me confia l'enfance;
Cet aimable héros, notre unique espérance,
Il n'a que vous, vivez, conservez-vous pour lui.

PÉNÉLOPE.

Je suis de maux sans nombre accablée aujourd'hui.
L'intérêt de mon fils encor me désespère;
Échappé de nos bras, il cherche en vain son père;
Je ne sais si lui-même il voit encor le jour,
Je ne sais si je dois souhaiter son retour;
Pour lui, plus que pour moi, dans l'état où nous sommes,
Je crains Antinoüs le plus méchant des hommes.
On me trahit : Eumée est le seul en ces lieux,
Qui soit resté fidèle, et qui craigne les dieux;
A mes persécuteurs tout obéit, tout cède.
En des maux si pressants où trouver du remède?
Je vois Eumée; hélas! en cette extrémité
Que peut faire son zèle, et sa fidélité?

SCÈNE III.

PÉNÉLOPE, EUMÉE, ÉRICLÉE, EURINOME.

EUMÉE.

Ce zèle qui ressent vos funestes alarmes,
Madame, vient mêler mes regrets à vos larmes;
Je ne puis aujourd'hui que pleurer avec vous,
Et mon auguste maître et votre digne époux.
O mortelle douleur! verrai-je ainsi détruire
Cette île florissante, et cet heureux empire?
Verrai-je ainsi gémir, sous une injuste loi,
Ces gages adorés qu'il commit à ma foi?
On ne peut vous cacher, que les peuples d'Ithaque
Se déclarent, madame, en faveur d'Eurimaque:
Déja comme en triomphe il entre en ce palais,
Il croit que dans ce jour tout rit à ses souhaits.
On s'assemble, et déja la fête est ordonnée,
Où se doit publier ce célèbre hyménée.
Vos sujets et les siens, d'un mutuel accord...

PÉNÉLOPE.

Me demander ce choix, c'est demander ma mort.
J'abhorre cet hymen, qu'Eurimaque ose attendre;
Je ne veux point le voir, je ne veux point l'entendre.
Qu'il change cette pompe en funèbre appareil.

EUMÉE.

Dissimulez encor, croyez notre conseil.
Quoi que le ciel enfin ait ordonné d'Ulysse,
Grande reine, attendons que son sort s'éclaircisse,
Et ressouvenez-vous que vous avez un fils
Que votre perte expose à ses fiers ennemis.

Laërte son aïeul, accablé de vieillesse,
Est expirant. Le prince, en sa grande jeunesse,
En vain à nos tyrans osera s'opposer;
Notre seule espérance est de les diviser.
Craignez Antinoüs; on sait que le perfide
Médite, pour régner, un dessein parricide;
Et s'il est appuyé par le roi de Samos,
Rien n'arrêtera plus ses barbares complots.
Songez-y donc, madame. En ce péril extrême
Vous pouvez tout encore, Eurimaque vous aime;
Malgré tous les transports d'un dépit enflammé,
Vos charmes et vos pleurs souvent l'ont désarmé.
La jeune Iphise aussi vous aime, vous révère;
Elle peut vous aider pour adoucir son père.
Ne le rebutez point. Voyez avec terreur
Où peut d'Antinoüs l'entraîner la fureur;
De ce traître avec lui rompez l'intelligence,
Et flattez-le toujours d'une douce espérance.

PÉNÉLOPE.

L'espoir dont s'est flatté cet odieux amant,
Fait injure à ma foi, trahit mon sentiment.
Hélas! je me reproche, avec trop de justice,
D'avoir par ma foiblesse offensé mon Ulysse:
Mais j'espérois qu'enfin ma mort ou son retour
Préviendroit les horreurs de ce funeste jour.
Après avoir brûlé d'une si belle flamme,
Jamais un autre feu n'embrasera mon ame;
Et le roi de Samos en vain croit obtenir....

EUMÉE.

Madame, croyez moins.... Mais je le vois venir.
Antinoüs le suit. Songez à Télémaque,
Songez que ces tyrans sont maîtres dans Ithaque;

Qu'ils ont pour eux un peuple ingrat, lâche et sans foi,
Que le salut d'un fils.....

PÉNÉLOPE.

Grands Dieux! inspirez-moi.

SCÈNE IV.

PÉNÉLOPE, ANTINOÜS, EURIMAQUE, EUMÉE, ÉRICLÉE, EURINOME, ARCAS.

EURIMAQUE.

Divine reine, enfin je vois cette journée,
Que pour me rendre heureux le ciel a destinée.
Les voici ces moments si long-temps désirés,
Par vos cruels refus tant de fois différés.
Jamais mes yeux charmés ne vous virent si belle,
Et comme pour le prix de mon ardeur fidèle,
On diroit que l'amour, prêt à me couronner,
De plus brillants attraits ait voulu vous orner!

PÉNÉLOPE.

Moi, seigneur! quelle erreur a séduit votre vue?
Parmi tant de douleurs que suis-je devenue?
De si foibles attraits, par les pleurs effacés,
Peuvent-ils mériter tous ces soins empressés?
Ah! plutôt c'est du sort la fatale injustice,
Qui veut que votre amour devienne mon supplice.

EURIMAQUE.

Me verrez-vous toujours comme auteur de vos maux?
Avez-vous oublié combien j'ai de rivaux?
Pour charmer tous les cœurs, vous n'avez qu'à paroître.
Si tous les autres rois avoient pu vous connoître,
Madame, en seroit-il un seul dans l'univers,
Qui ne vînt avec moi soupirer dans vos fers?

PÉNÉLOPE.

Ces amans odieux, qui m'ont persécutée,
Vous cèdent; devant vous leur foule est écartée :
Mais achevez, seigneur; et que votre bonté,
Pour pleurer mes malheurs, me laisse en liberté.

EURIMAQUE.

Non, madame, il est temps que vos larmes tarissent,
Que votre douleur cesse, et que mes maux finissent.
Venez en honorant le trône de Samos,
Après vos longs ennuis, y trouver du repos :
Tout conspire à nous faire un bonheur plein de charmes.
Votre père....

PÉNÉLOPE.

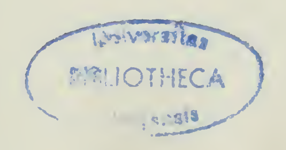
Laissez, laissez couler mes larmes.
Ce cœur toujours en butte aux destins irrités,
Est bien loin du repos que vous lui promettez.

EURIMAQUE.

N'avez-vous pas assez éprouvé ma constance ?
Ah ! voulez-vous encor tromper mon espérance ?
Après tant de délais, de feintes, de détours,
Quel artifice encor sera votre secours ?
Après l'engagement....

PÉNÉLOPE.

Non, de cet hyménée,
Seigneur, ne formons point la chaîne infortunée;
Vous-même le premier, vous vous repentiriez
De l'état déplorable où vous me réduiriez.
L'amour est-il jamais né de la violence ?
Et le don de mon cœur est-il en ma puissance ?
Vous êtes généreux, je dois vous confesser
Qu'Ulysse de ce cœur ne sauroit s'effacer :



Le seul bien que j'éprouve en mes tristes alarmes,
C'est de le regretter, de répandre des larmes.
Quel déplaisir pour vous d'entendre à tous moments
Mêler le nom d'Ulysse à mes gémissements !
Ah ! fuyez-moi plutôt ; et loin de me contraindre,
Voyez avec pitié combién je suis à plaindre.

EURIMAQUE.

Vous, inhumaine, vous, pouvez-vous concevoir
Mes violents transports, mon cruel désespoir ?
J'aimois, quand d'un rival la flatteuse éloquence
Sur moi dans votre cœur obtint la préférence ;
Il devint votre époux : de dépit transporté,
Je fus en d'autres nœuds par l'hymen arrêté :
Mais jaloux en secret, je voyois avec joie
Mon rival, loin de vous, occupé devant Troie.
Celle à qui je devois mes vœux et mon amour,
En me donnant Iphise, avoit perdu le jour ;
J'apprends que de Neptune Ulysse est la victime :
Mon premier feu renaît, mon espoir se ranime ;
J'accours auprès de vous, je viens vous adorer.
Vous avez consenti que j'osasse espérer.
Toujours dans vos délais vos feintes incertaines,
Par des discours flatteurs, ont prolongé mes peines.
On ne m'abuse plus, et j'ai trop attendu
Un bien qui m'est promis, un bonheur qui m'est dû ;
Et si mes vœux encor vous trouvent insensible,
J'aurai contre vos pleurs un courage inflexible.

PÉNÉLOPE.

Moi ? je n'ai rien promis Jamais....

ÉRICLÉE.

Que faites-vous ?

PÉNÉLOPE.

Prenez, seigneur, prenez des sentiments plus doux.
Donnez-moi quelques jours. Un reste d'espérance
Peut-être contre vous soutient ma résistance.
De mon fils qui revient, écoutons le rapport :
Nous saurons si d'Ulysse on confirme la mort.

EURIMAQUE.

On vous a mille fois raconté son naufrage ;
Sa mort, le temps, un père, enfin tout vous dégage.

PÉNÉLOPE.

Ah ! je ne saurois vivre en l'état où je suis,
Si mon fils de retour n'adoucit mes ennuis.
Ayez au moins pitié des douleurs d'une mère.
C'est trop que de pleurer et le fils et le père :
Seigneur, si Télémaque à mes pleurs est rendu,
Je regretterai moins l'époux que j'ai perdu.

EURIMAQUE.

Faut-il que Télémaque à mon bonheur s'oppose ?
Quoi ! garant des périls où son erreur l'expose,
Puis-je régler les vents, et les flots mutinés,
Par qui ses jours peut-être ont été terminés ?
Des pirates peut-être ont attaqué sa vie.

PÉNÉLOPE.

Je vous entends, je sais votre cruelle envie :
Vous craignez son courage, et vos complots secrets,
De sa mort, dès long-temps ont formé les apprêts.
Quelle marque d'amour que ce dessein funeste,
De m'arracher un fils, le seul bien qui me reste !
Et vous m'aimez ? seigneur, à ne vous point flatter,
Pour son intérêt seul je puis vous écouter ;
Prête pour le sauver à m'immoler moi-même,
Je vaincrai de mon cœur la répugnance extrême.

Allez donc, et jamais ne vous montrez à moi,
Si mon fils ne revient, si je ne le revoi.

EURIMAQUE.

Ah ! qu'il revienne ou non, il faut... Mais je vous laisse,
Pour ne me pas livrer au transport qui me presse.
J'attendrai votre choix : prononcez dans ce jour,
Ou la fureur pourroit succéder à l'amour.

PÉNÉLOPE.

Fais périr, fais périr une innocente reine ;
J'abhorre ton amour, et demande ta haine.

SCÈNE V.

ANTINOÜS, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

ANTINOÜS.

Madame....

PÉNÉLOPE.

Antinoüs, rien ne peut me fléchir ;
De vos indignes lois je saurai m'affranchir.

SCÈNE VI.

ANTINOÜS, ARCAS.

ANTINOÜS.

Pressons de cet hymen l'heure trop différée.
Par-là je m'ouvre au trône une route assurée,
Et satisfais enfin l'ambitieuse ardeur
Qui depuis si long-temps a dévoré mon cœur.
Tu l'as vu, quand d'Ulysse on eut appris la perte,
Qu'à tant de prétendants cette île fut ouverte ;
Appuyé de ce peuple asservi sous mes lois,
De la reine avec eux je disputai le choix.

Son hymen auroit pu flatter mon espérance,
Mais du roi de Samos je craignis la puissance:
Au lieu de le combattre, il fallut le gagner;
Il étoit amoureux, et je voulois régner.
S'il me laisse l'état, qu'il épouse la reine,
Voici le jour marqué; j'y consens, qu'il l'emmène.
Le sceptre, à leur départ, va tomber dans mes mains,
Et le retour du prince est tout ce que je crains.

ARCAS.

Un plein succès ainsi suivra votre entreprise.
L'Ithaque dès long-temps à vos lois est soumise;
Si Télémaque échappe à la fureur des eaux,
Il trouvera sa perte en trouvant nos vaisseaux:
Rien ne l'en peut sauver. Mais le dernier orage
D'armes et de débris a couvert ce rivage;
Il a péri sans doute.

ANTINOÜS.

Il faut s'en assurer.
A sa mort Eurimaque a paru conspirer:
Il craignoit comme moi ce jeune téméraire;
Mais enfin, attendri des larmes d'une mère,
Il pourroit aisément changer en sa faveur.
De la reine, à ce prix, il toucheroit le cœur:
Des peuples inconstants l'ame seroit émue,
Si leur prince aujourd'hui se montroit à leur vue.
Arcas, ce n'est pas tout; je ne t'ai point caché
Que sur Iphise aussi mon choix est attaché:
Soit que je l'aime, ou soit que je regarde en elle
Une alliance utile à ma grandeur nouvelle;
Le prince Télémaque est encor mon rival,
Lui seul de tous mes vœux est l'obstacle fatal.
Mais l'entreprise enfin pour sa mort concertée,

Lorsque nous en parlons, doit être exécutée.
Vois nos amis; et moi je vais, sans perdre temps,
D'Eurimaque irrité fixer les vœux flottants.
Qu'il contraigne l'orgueil d'une reine inflexible,
Qu'il parte, qu'il me laisse ici maître paisible.
Régnons. Oui, si des bords des plus lointaines mers,
De la nuit du cercueil, ou du fond des enfers,
Ulysse revenoit m'ôter ce diadème,
Mon bras, sans balancer, l'attaqueroit lui-même.
Point de retardement, je n'en puis plus souffrir;
Arcas, je veux régner, ou faire tout périr.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IPHISE, ARGINE.

IPHISE.

Ce désordre m'alarme, et j'ai trouvé mon père
Moins enflammé d'amour qu'il ne l'est de colère.
Voyons la reine, allons calmer ses déplaisirs.

ARGINE.

Sans cesse à ses regrets vous mêlez vos soupirs.
Quel excès de pitié, quel soin vous importune,
Et vous rend si sensible à sa triste fortune?
On peut plaindre ses maux, on peut les soulager;
Mais votre cœur trop tendre aime à les partager :
Vous sentez pour le fils les ennuis de la mère.

IPHISE.

Tout mon cœur s'ouvre à toi; je ne te puis rien taire.
Argine, il te souvient, quand je vins en ces lieux,
Quels troubles, quels chagrins s'offrirent à mes yeux :
Mon père gémissant aux pieds de cette reine,
Plaignoit ses vœux déçus et sa poursuite vaine;
Et pour Ulysse absent, la reine dans les pleurs
Se plaisoit à nourrir de mortelles douleurs.
C'étoit des deux côtés des plaintes éternelles.
Mon cœur fut effrayé de leurs peines cruelles;
Frappé de cet exemple, il juroit chaque jour
D'éviter ces tourments, qu'ils appeloient amour.

Mais je crains que ce mal ne soit inévitable.
Télémaque, il est vrai, m'a paru trop aimable;
Et charmant comme il est, un rival odieux
Semble encor relever tant d'appas glorieux.
Deux contraires objets occupoient ma pensée,
Des vœux d'Antinoüs je me vis menacée;
Et le désir de fuir un objet plein d'horreur,
A vers le prince encor précipité mon cœur.
Si je m'engage trop, si je dois m'en défendre,
Donne-moi des conseils.

ARGINE.

Les voudrez-vous entendre?
Je me taisois; je sais que des tourments pareils
Ne font que s'irriter par les meilleurs conseils.
Mais enfin dans ce choix n'êtes-vous point trompée?
Des mêmes soins ce prince a-t-il l'ame occupée?
S'il vous aimoit, madame, eût-il pu vous quitter?

IPHISE.

Ah! si c'est une erreur, laisse-moi me flatter.
Ses plaintes m'ont parlé de ses flammes naissantes;
J'en ai vu dans ses yeux mille marques touchantes.
Quand je rappelle encor ces secrets entretiens,
Où ses regards troublés, souvent troubloient les miens,
Je pense qu'il m'aimoit, je me plais à le croire.
Télémaque est toujours présent à ma mémoire;
En tous lieux je le suis, je l'entends, je le voi,
Et peut-être de même, Argine, il songe à moi:
Il viendra me jurer une ardeur immortelle.

ARGINE.

Madame, un jeune cœur est rarement fidèle.
Loin de vous désormais ses vœux sont emportés,
Dans les cours de la Grèce il voit d'autres beautés;
Son oubli, son silence...

IPHISE.

Épargne mes alarmes,
Et permets que pour moi son retour ait des charmes.
Dieux immortels ! songez à nous le ramener,
Regardez ses périls, daignez les détourner,
Et laissez moi fléchir la fierté de sa mère ;
Qu'elle se rende enfin à l'amour de mon père,
Et que celui du fils, répondant à ma foi,
Puisse...

ARGINE.

On vous entendra, madame, c'est le roi.

SCÈNE II.

EURIMAQUE, ANTINOÜS, IPHISE, ARGINE.

EURIMAQUE.

Non, je ne saurois vivre et mériter sa haine.
Je veux... C'est vous, Iphise ! Alliez-vous chez la reine ?
Allez la préparer à me voir, après vous,
Expier à ses pieds mon indigne courroux.

SCÈNE III.

EURIMAQUE, ANTINOÜS.

ANTINOÜS.

De quel frivole espoir votre ame est abusée !
A se laisser fléchir est-elle disposée ?
On sait jusqu'où ce sexe ingrat, impérieux,
Porte de son orgueil l'excès capricieux.
Ces éclatants dehors d'une austère tristesse,
Qui sont depuis long-temps l'entretien de la Grèce,

Vos fers, dans ses mépris, si constamment portés,
Votre amour qui résiste à tant de cruautés;
Tout cela flatte trop la fierté qui l'anime,
Seigneur, vous en serez l'éternelle victime;
Et toujours malheureux, et toujours maltraité,
On verra vos tourments nourrir sa vanité.
Une femme adorée a l'injuste manie
D'éprouver jusqu'où peut aller sa tyrannie;
A nous trop rebuter son cœur accoutumé,
Par nos soumissions n'est jamais désarmé.
Qu'un vif transport succède à la vaine tendresse,
Que l'ingrate à la fin connoisse sa foiblesse :
Menacez, surmontez avec un plein pouvoir,
Ses orgueilleux regards, son scrupuleux devoir :
Faites que Pénélope, ou vous craigne, ou vous aime.
Et d'ailleurs, que sait-on? Peut-être qu'elle-même
Cédera sans regret à l'effort amoureux,
Qui va la retirer d'un deuil si rigoureux;
Sur quelque fondement que sa fierté s'appuie,
D'un état si funeste à la fin on s'ennuie.
Pressez.

EURIMAQUE.

Pour la fléchir je n'ai que des soupirs,
Et je sens contre moi tourner ses déplaisirs.
Quittons-la. Mais, amour, ton injuste puissance
Fait croître mes désirs avec sa résistance!
Ses refus, ses dédains, ses mépris, ses fiertés
Rallument mes ardeurs, raniment ses beautés.
Par tant d'ennuis soufferts, tant de larmes versées,
Ces superbes beautés devroient être effacées,
Elle devroit moins plaire; et cependant mon cœur
Se sent plus vivement touché par sa langueur;

Son triste abattement lui prête encor des armes,
Et dans ses yeux mourants renaissent mille charmes.
Allons à ses vertus offrir un cœur soumis.
Il faut demander grâce, il faut sauver son fils.

ANTINOÜS.

Lui, que nous avons vu, même dans son enfance,
Allumer contre nous sa haine et sa vengeance;
Son superbe chagrin dédaignant les plaisirs,
S'entretenoit toujours d'ambitieux désirs.
Il s'est, vous le savez, montré le fils d'Ulysse;
Il mêle dans son cœur l'audace et l'artifice :
Quelquefois devant nous tâchant à se forcer,
On voyoit, malgré lui, ses yeux nous menacer.
Mais avec quelle ardeur, quel secret, quelle adresse,
A-t-il quitté ces bords pour courir dans la Grèce!
Depuis plus d'une année éloigné de ces lieux,
Chez tous les princes grecs il nous rend odieux.
Vous-même, vous avez conçu que ce voyage
Vous devoit, comme à moi, donner un juste ombrage.
Vos frayeurs à sa mort vous ont fait consentir,
Il est trop tard enfin pour vous en repentir;
Et mes vaisseaux armés, ou la mer irritée,
Répondent de sa mort dès long-temps méditée;
Il ne peut échapper.

SCÈNE IV.

ARCAS, EURIMAQUE, ANTINOÜS.

ARCAS.

Le prince est arrivé;
Et de tant de périls par miracle sauvé,
Entrant dans ce palais, il trouve avec Eumée,
Une foule de peuple à son aspect charmée.

ANTINOÜS.

Il est sauvé? qu'entends-je!

ARCAS.

Il eût été surpris
Dans l'embûche dressée aux rochers d'Astéris;
Mais par un coup du sort, la dernière tempête
De ce péril certain a garanti sa tête;
Et du port qu'il cherchoit par les vents écarté,
Sous le cap de Forcin les vagues l'ont jeté.
Ces vents dont la fureur est cause qu'il respire,
Seigneur, ont fait périr des vaisseaux de Corcyre;
Poussés sur les rochers, navires, matelots,
Ont été cette nuit abîmés dans les flots.

ANTINOÜS.

Quoi! Télémaque évite et l'embûche et l'orage!
Mais jusques dans le port il peut faire naufrage:
Et sauvé des périls qu'il couroit sur les eaux,
Il se livre en Ithaque à des dangers nouveaux.
J'ai donné tous mes soins à la cause commune,
Je poursuivrai.

EURIMAQUE.

Non, non, respectons la fortune
D'un prince qu'en ce jour on voit chéri des dieux.
Ne versons point un sang qui leur est précieux,
Qui vient des plus grands rois que la Grèce révère.

ANTINOÜS.

Voulez-vous épargner ce jeune téméraire?
Si nous ne prévenons sa fureur, que je crains,
Dans notre sang lui-même il trempera ses mains;
Il pourroit engager vingt rois dans sa querelle.
Ah! le voici. Perdons-le, avant qu'il les appelle.

SCÈNE V.

TÉLÉMAQUE, EUMÉE, EURIMAQUE, ANTINOÜS, ARCAS.

EURIMAQUE.

Quel plaisir pour la reine, et qu'il me sera doux
De voir finir les pleurs qu'elle versoit pour vous !
Nous avons craint souvent que Neptune en colère,
Prince, n'eût confondu le fils avec le père :
Nos vœux sont exaucés, et votre heureux retour
D'un bonheur accompli signale ce grand jour.

TÉLÉMAQUE.

Je vous dois trop, seigneur. Mais ne saurois-je apprendre
D'où naît un changement qui vient de me surprendre ?
Qui commande en ces lieux ? Quels nouveaux attentats
Fait-on contre ma mère, ou contre mes états ?
Je vois que mon absence et la perte d'Ulysse
Ont mis en liberté l'audace et l'injustice :
Mais on se fonde en vain sur la mort d'un grand roi ;
Ses droits sont en mes mains, son nom revit en moi.
Ma présence, fatale à de lâches rebelles,
Suffit pour arrêter leurs trames criminelles ;
Et ces perfides cœurs devoient se souvenir
Que j'étois né leur prince, et viendrois les punir.

ANTINOÜS.

Seigneur, je ne sais pas sur qui votre colère
Prétend faire tomber ce châtiment sévère,
Mais je crains qu'aujourd'hui votre ressentiment
N'éclate sans effet comme sans fondement.
De qui vous plaindrez-vous, si ce n'est de la reine ?
Ses vains retardements, sa parole incertaine

Irritant à la fin cent princes abusés,
Livrent à leur fureur vos états divisés;
Mais portez-la vous-même au choix qu'elle doit faire.
Il est temps.....

TÉLÉMAQUE.

Apprenez à respecter ma mère;
Sans blâmer ses refus, sans demander ce choix,
C'est à vous d'obéir, et d'attendre ses lois.
Enfin pour accepter, ou pour fuir l'hyménée,
Qu'elle seule à son gré régle sa destinée :
Je ne laisserai plus, avec impunité,
De son rang et du mien blesser la majesté;
Et pour en rétablir la puissance suprême,
Je saurai, s'il le faut, commencer par vous-même,
Vous montrer qu'un sujet.....

ANTINOÜS, *de loin, en se retirant.*

C'est trop vous emporter.
Un sujet tel que moi n'a rien à redouter;
Et d'une autorité qui semble encor douteuse,
Cette épreuve, seigneur, seroit trop dangereuse.

SCÈNE VI.

TÉLÉMAQUE, EURIMAQUE, EUMÉE.

TÉLÉMAQUE.

A ce comble d'orgueil seroit-il parvenu,
Si par votre puissance il n'étoit soutenu?
Je trouve en mon palais une garde étrangère:
Déja comme captive on y retient ma mère:
J'entends mes vrais sujets gémir et soupirer.
Quelle fête, quels jeux faites-vous préparer?

Quelle nouvelle pompe en ces lieux se déploie ?
Je ne viens point ici pour troubler votre joie ;
Mais enfin vous devez nous laisser en repos,
Et faire célébrer ces fêtes à Samos.

EURIMAQUE.

J'admire ce grand cœur, et je hais l'injustice ;
Il faut de mes desseins que je vous éclaircisse.
De ces lieux ma puissance a banni cent tyrans,
Qui sont vos ennemis comme mes concurrents,
Qui, par leurs factions, dont cette île étoit pleine,
Désoloient vos états en adorant la reine.
Mais c'est moi seul enfin que regarde son choix :
Je l'épouse, je pars, et vous rends tous vos droits.
Venez donc conspirer à ce bonheur extrême.
La reine, vous savez, prince, à quel point je l'aime,
La reine n'attendoit que votre heureux retour
Pour me donner enfin le prix de mon amour.
Que ce jour nous unisse et nous réconcilie :
Puisqu'Ulysse n'est plus, que ma haine s'oublie.
Il tint le premier rang entre mes ennemis,
Mais de la reine en vous je ne vois que le fils.
Parlez-lui, prince ; allez, ma fille est avec elle.
Pour comble de bonheur, cette union si belle
Peut s'affermir encor par un autre lien.
Consultez votre cœur et soyez sûr du mien.
Je vous laisse.

SCÈNE VII.

TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

TÉLÉMAQUE.

Quel sort en ces lieux me ramène,
Et dans quels sentiments trouverai-je la reine?
Parlez donc, c'est vous seul que je puis consulter.
Comment à ses regards dois-je me présenter?
Est-il vrai que le temps ait fléchi sa constance?
N'est-ce point d'un tyran l'injuste violence?
Je puis armer pour nous tous les Grecs indignés.

EUMÉE.

Ah! seigneur, que feront ces secours éloignés?
Évitez les malheurs qui menacent Ithaque,
Ne vous opposez point à l'espoir d'Eurimaque;
Et contre Antinoüs ménageant son appui,
Faites qu'Iphise encor vous unisse avec lui.
Seigneur, vous n'avez pu déguiser la tendresse
Qu'inspire à votre cœur cette jeune princesse:
J'ai connu, malgré vous, qu'elle a su vous charmer.

TÉLÉMAQUE.

Mon cher Eumée, hélas! j'avois honte d'aimer.
Pour le roi de Samos plein d'une juste haine,
Je voulus fuir Iphise, et crus rompre ma chaîne.
Vain projet! je reviens plus épris que jamais,
Et je ne sais encore où porter mes souhaits.
Que de troubles divers la fortune m'apprête!
Iphise... Je la vois! Je fuis, et je m'arrête.
Vous, courez vers ma mère, allez la préparer
Sur le triste rapport dont je viens l'assurer.
Je vous suis.

SCÈNE VIII.

TÉLÉMAQUE, IPHISE.

TÉLÉMAQUE.

Dans l'ennui qui m'accable,
Le ciel me montre encore un aspect favorable;
Les coups les plus cruels du sort injurieux
Cèdent, belle princesse, au pouvoir de vos yeux;
Mes chagrins dissipés à cette aimable vue...

IPHISE.

Votre secret départ, votre fuite imprévue,
Ce silence, ce temps employé loin de nous,
M'ont trop dit que mes yeux ne peuvent rien sur vous.
Vous m'avez oubliée, et votre ame n'est pleine
Que des rares beautés de Sparte et de Mycène.

TÉLÉMAQUE.

Ah! madame, il falloit pressé de mon devoir,
Ou mourir à vos pieds, ou partir sans vous voir.
Un indigne repos faisoit rougir ma gloire;
Mon père, ses travaux s'offroient à ma mémoire,
Je courus le chercher; mais fuyant tant d'appas,
Votre image sans cesse accompagnoit mes pas;
Mon ame loin de vous toujours plus enflammée,
Vous trouvoit tous les jours plus digne d'être aimée:
Mais cette belle ardeur ne sert qu'à me gêner;
Mon cœur à ses transports n'ose s'abandonner.
Je reviens, je vous cherche. O ciel! puis-je paroître,
Lorsque dans mes états je ne suis pas le maître?
De mille objets cruels mes regards sont frappés:
Mes peuples asservis, et mes droits usurpés,

Ma gloire qu'on offense, et celle de la reine,
Parlent plus que jamais de vengeance et de haine,
Contre Eurimaque même.....

IPHISE.

Ah! quels sont vos projets?
Pourquoi vous formez-vous de si tristes objets?
La reine a pris enfin un conseil salutaire,
Pour vous, pour votre état, pour elle nécessaire.
Je viens de la quitter, résolue à ce choix,
Attendu si long-temps, différé tant de fois.
Prince, allez donc la voir. Mais elle vous devance;
Sa tendresse paroît par son impatience.
Parlez; hâtez, seigneur, ces moments souhaités;
Nous serons tous heureux, si vous y consentez.

SCÈNE IX.

PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE, ÉRICLÉE, EUMÉE.

PÉNÉLOPE.

Mon fils, le ciel permet qu'enfin je vous revoie.
Quelle amertume, hélas! il mêle à cette joie!
D'un voyage si long quel est le triste fruit?
Du sort d'Ulysse enfin vous êtes trop instruit.

TÉLÉMAQUE.

J'ai trouvé l'univers plein de sa renommée;
Mais, madame, en tous lieux sa mort est confirmée.
Aux bords Siciliens, de ses vaisseaux péris
L'effroyable Carybde a vomi les débris;
Et moi-même j'ai vu ces marques déplorables,
De son dernier destin témoins trop véritables.
La profonde sagesse et la haute valeur
N'ont pu de ce héros empêcher le malheur.

On ne peut plus douter de sa perte funeste,
Et le seul nom d'Ulysse est ce qui nous en reste.

PÉNÉLOPE.

Mon fils, il est donc vrai, les dieux l'ont donc permis!
Voilà donc ce retour qu'ils avoient tant promis?
Ah rigueur! sur quels bords chercher sa cendre aimée?
Au cercueil avec lui ne puis-je être enfermée?

TÉLÉMAQUE.

A ce coup dès long-temps votre cœur préparé
D'une moindre douleur doit être pénétré;
Le temps doit de vos maux calmer la violence.
J'ai vu louer partout votre noble constance:
Mais après avoir plaint vos ennuis rigoureux,
Madame, on vous souhaite un destin plus heureux;
On sait depuis quel temps vous pleurez pour Ulysse,
La Grèce approuvera qu'un si long deuil finisse.

PÉNÉLOPE.

Puis-je jamais assez pleurer un tel époux?
Et que de pleurs encor je répandrai pour vous!
Pour comble des malheurs dont je suis poursuivie,
Lorsque je l'ai perdu, je crains pour votre vie;
Je ne puis aujourd'hui vous voir qu'avec effroi.

TÉLÉMAQUE.

Non, ne pensez qu'à vous, ne craignez rien pour moi.
Eurimaque prétend qu'un prochain hyménée,
Sans contrainte, à son sort joint votre destinée.
Se flatte-t-il en vain? parlez, ne consultez
Que vos seuls sentiments, vos seules volontés;
Reine libre en ces lieux, de vous-même maîtresse,
Vous pouvez rejeter le choix dont on vous presse.
Mon père jusqu'ici tant plaint, tant regretté,
Crie au fond de mon cœur, qu'il veut être imité;

Les louanges qu'on donne à ce roi magnanime,
Sont de vives leçons qu'en mon ame on imprime :
Je soutiendrai sa gloire en combattant pour vous,
Et les Grecs qu'il vengea, s'uniront avec nous.

PÉNÉLOPE.

Ah ! de trop près, mon fils, le péril vous menace :
Pour le roi de Samos retenez votre audace.
Voyez-le, dites-lui... qu'il a droit d'espérer,
Qu'il attende... pour lui je dois me déclarer.
Cependant prenez soin de ranimer le zèle
De tous ceux dont le cœur vous demeure fidèle.
Assemblez vos amis, songez à résister
Aux noirs projets qu'un traître ose encor méditer.
Trompez d'Antinoüs la rage envenimée ;
Défiez-vous de tout, et ne croyez qu'Eumée.
Faites-vous voir au peuple.

TÉLÉMAQUE.

Oui, je vais me montrer,
Et découvrir les cœurs dont je puis m'assurer.
Contre vos fiers tyrans, tout prêt à vous défendre
Je reviendrai...

PÉNÉLOPE.

Contr'eux n'allez rien entreprendre ;
Laissez-moi respirer dans le trouble où je suis,
Et ne m'accablez point par de nouveaux ennuis.
Allez, il faut céder au sort qui nous entraîne.

SCÈNE X.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

PÉNÉLOPE.

Qu'ai-je dit? que ferai-je? ô malheureuse reine!
Ah! mon fils, d'Eurimaque évitez le courroux.
Mes refus vont encor l'animer contre vous.

ÉRICLÉE.

Ciel! si ce roi déçu rallume sa vengeance,
Et si d'Antinoüs il suit la violence,
Madame, où n'ira point leur lâche cruauté,
Que va justifier votre injuste fierté?
Ah! les devoirs d'épouse, et de reine et de mère,
Vous ordonnent l'hymen qu'a prescrit votre père.

PÉNÉLOPE.

Hélas! pour cet hymen tout parle contre moi;
Mon père dès long-temps m'en impose la loi :
Les intérêts d'un fils, son salut le demandent;
J'ai semblé le promettre, et mes peuples l'attendent.
Mais c'est en vain; mon cœur n'y sauroit consentir.
Mers, soulevez votre onde, et venez m'engloutir.
Fiers aquilons, joignez sur une même rive
L'ombre errante d'Ulysse, et mon ombre plaintive.
Déployez...

ÉRICLÉE.

Télémaque a besoin de secours :
Au nom d'un fils si cher, conservez vos beaux jours.

PÉNÉLOPE.

Le puis-je? Ulysse seul régnera dans mon ame.
J'emporterai là-bas le beau nom de ta femme,

Cher Ulysse, à jamais nos noms seront unis;
Le mien partagera tes honneurs infinis.
Mes feux et ma constance égaleront ta gloire.
Si tes fameux travaux consacrent ta mémoire,
Pour toi ce cœur fidèle abandonnant le jour,
Se fera célébrer par un parfait amour.

ÉRICLÉE.

Eh! regardez son fils. Que ce fils vous fléchisse.
En ce jeune héros faites revivre Ulysse.
Dieux! que deviendra-t-il ce prince infortuné?
Par vous-même à périr sera-t-il condamné?

PÉNÉLOPE.

Grande divinité que l'Ithaque révère,
Vous, Minerve, à mon fils, daignez servir de mère.
Allons, allons finir au pied de ses autels
Une si triste vie, et des maux si cruels.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ULYSSE, *seul.*

Déesse, dont le soin et me guide et m'inspire,
Est-ce donc l'air d'Ithaque enfin que je respire ?
N'est-ce donc point un songe, et suis-je dans ces lieux
Où je vis, en naissant, la lumière des cieux ?
Est-ce ici ce palais, ce port et ce rivage,
Dont sans cesse à mes yeux se présentoit l'image ?
Par un soudain transport, par un secret pouvoir
Je sens à cet aspect tout mon sang s'émouvoir !
Lieux aimés, rendez-vous à l'ardeur qui me presse
Ces gages précieux que cherche ma tendresse,
Qui depuis si long-temps ont fait tous mes souhaits,
Que j'ai craint si souvent de ne revoir jamais ?
Une garde étrangère, une foule inconnue
Aux portes du palais ont étonné ma vue !
D'hyménée et de jeux, qu'entends-je publier ?
Ne m'attendoit-on plus? a-t-on pu m'oublier ?
Tout excite mon trouble et mon impatience ;
Je ne sais plus en qui je prendrai confiance.
Je laisse errer mes yeux et mes pas incertains,
Sans oser m'informer des malheurs que je crains.
En suspens... Quelqu'un vient. Je crois le reconnoître.
C'est Eumée. Éprouvons son zèle pour son maître.

SCÈNE II.

ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

CIEL, conserve la reine, et permets qu'aujourd'hui
Le prince puisse en elle avoir un sûr appui.

ULYSSE.

(à part.) *(à Eumée.)*
Nous sommes seuls, parlons. Si vous êtes Eumée,
Dont j'ai vu la vertu par Ulysse estimée,
Un malheureux, sauvé des vagues en courroux,
Connu de votre roi, peut s'adresser à vous.

EUMÉE.

Ah! pour votre secours vous devez vous promettre
Tout ce qu'un sort contraire à mes vœux peut permettre.

ULYSSE.

Tout me surprend ici; qu'est-ce donc que je vois?
Ces lieux ne sont point tels qu'ils étoient autrefois.

EUMÉE.

Ulysse y fit jadis régner par sa présence
La gloire, le bonheur, et la magnificence;
Mais d'un roi si fameux le triste éloignement
Y produisit bientôt un affreux changement.
Si vous l'avez connu, déplorez votre perte,
Regrettez ce grand roi.

ULYSSE.

Pénélope, Laërte,
Que sont-ils devenus? Qu'est devenu son fils?

EUMÉE.

Le cours de leurs malheurs voudroit de longs récits.
Ils vivent; mais hélas! leur triste destinée.....

ULYSSE.

On parle de la reine, on parle d'hyménée?

EUMÉE.

Eurimaque prétend devenir son époux.

ULYSSE.

Son époux, Eurimaque! Ah! que me dites-vous?
Donnez-vous ces conseils? la reine y consent-elle?
Laissez-vous pour Ulysse éteindre votre zèle?

EUMÉE.

Ah! ses mânes sacrés et les dieux sont témoins
Si j'ai manqué jamais de zèle ni de soins.
La reine, de son sexe et l'exemple et la gloire,
Dont la noble constance à peine peut se croire,
Abhorre cet hymen; mais il faut à ce prix
Racheter la couronne et la vie à son fils.

ULYSSE.

Les dieux de son tyran confondront l'injustice;
Attendez leur secours, ils vous rendront Ulysse.
Il est vivant.

EUMÉE.

Cent fois, pour calmer nos ennuis,
Par ce flatteur espoir d'autres nous ont séduits;
Mais le temps dissipant cette trompeuse joie,
De nouvelles douleurs nous devenions la proie.

ULYSSE.

J'en atteste les dieux, il revient; croyez-moi.

EUMÉE.

Je reverrois encor mon cher maître, mon roi!

ULYSSE.

Et que feroit pour lui votre ardeur si fidèle?
Sauriez-vous affronter la fortune cruelle,
Mourir pour le défendre?

EUMÉE.

Ah, bonheur glorieux!
Que pour lui tout mon sang.....

ULYSSE.

Eumée, ouvrez les yeux.
Quoi, mon fidèle Eumée a pu me méconnoître!

EUMÉE.

Ah! qu'entends-je? que vois-je? ô ciel! vous pourriez être...
Ces traits changés... Ma joie et mon étonnement...
Ah! seigneur, pardonnez à mon aveuglement.
Les Dieux vous ont sauvé!

ULYSSE.

Gardez qu'on ne vous voie.
Levez-vous.

EUMÉE.

Qui croiroit que le vainqueur de Troie
Revînt seul, inconnu, sans armes, sans vaisseaux?
Où sont tous ces guerriers partis sous vos drapeaux?

ULYSSE.

Parmi tant de combats, de courses vagabondes,
Tous ont été la proie ou du fer ou des ondes.
Le long siège de Troie, et ses mortels assauts,
Ne furent que l'essai de mes rudes travaux.
Pour aborder ces lieux, j'ai durant dix années
Lutté contre les flots, contre les destinées,
Et seul de tous les miens tu me vois échappé,
Mais en d'autres périls peut-être enveloppé.
Donne-moi de mon sort l'entière connoissance.
Parle; ne cèle rien.

EUMÉE.

Dans votre longue absence

On a vu cent rivaux, l'un par l'autre animés,
Du trône et de la reine également charmés;
Au bruit de votre mort l'Ithaque désolée,
Par leurs divers partis soudain fut accablée.
En vain je m'opposois à leur injuste orgueil :
Le prince enfant, Laërte au bord de son cercueil,
Et le peuple amolli par l'oisive licence,
Ne pouvoient des tyrans réprimer l'insolence.
Nous n'espérions qu'en vous. Nous demandions aux dieux,
Que vous vinssiez punir tous ces audacieux.
Mille funestes bruits troubloient cette espérance.
Mais la reine toujours soutenoit sa constance :
Aux vœux de tant d'amants répondant par des pleurs,
Elle élevoit son fils, nourrissoit ses douleurs.
Ni la force du temps, à qui tout est possible,
Qui soulage ou guérit l'ennui le plus sensible,
Ni les flatteurs devoirs, les hommages pompeux,
Ni l'appât engageant des fêtes et des jeux,
Ni les brûlants transports, l'impatiente audace,
Qui portoient leur ardeur jusques à la menace;
Enfin tout ce qu'amour a pour vaincre les cœurs,
N'a pu de Pénélope adoucir les rigueurs.
Réduite à faire un choix, cette constante reine
Entre tous ses amants paroissoit incertaine,
Malgré son père même, inventoit des délais,
Et désignoit un jour qui n'arrivoit jamais.
Mais le roi de Samos, las de sa résistance,
S'établit dans Ithaque, usurpe la puissance;
Aidé d'Antinoüs, ce lâche ambitieux,
Sans respect pour les lois, sans crainte pour les dieux,
De la reine captive ils méprisent les larmes.
L'hyménée, ou la mort.....

ULYSSE.

Vertu pleine de charmes!
Qu'elle a bien répondu par ce constant amour
Aux vœux impatients qui pressoient mon retour!
Sans cesse Pénélope étoit en ma pensée :
Rien n'a pu ralentir cette ardeur empressée;
Des plus heureux climats les beautés, les plaisirs,
N'ont pu de mon Ithaque éloigner mes désirs.
Mais de lâches sujets, ô dieux, le peut-on croire?
Ainsi de mes bienfaits ont perdu la mémoire!
On opprime leur reine, ils la laissent périr!
Les Grecs que j'ai sauvés n'ont pu la secourir!
Et mon fils?

EUMÉE.

Il suivra ses hautes destinées;
Sa naissance, seigneur, lui vaut beaucoup d'années.
Malgré son infortune il sentoit sa grandeur;
S'échappant à nos soins, d'une héroïque ardeur
Il courut vous chercher, au sortir de l'enfance.
Tantôt sur nos tyrans préparant sa vengeance,
Son cœur impatient demandoit votre appui;
Tantôt pour les punir il ne vouloit que lui.
En vain par les plaisirs, où la jeunesse engage,
Ses ennemis tâchoient d'amollir son courage;
Il en sut éviter les pièges dangereux.
Mais quels périls ici vous menacent tous deux!
Le sort, qui ce jour même en ces lieux le ramène,
De nos cruels tyrans vent assouvir la haine:
Vous allez être ensemble en proie à leurs fureurs;
Pour le prince et pour vous je n'aperçois qu'horreurs.
Vos perfides sujets, animés par un traître,
Comme un juge irrité regarderont leur maître,
Passant de la terreur à la rébellion.....

ULYSSE.

Quel est donc le destin des vainqueurs d'Ilion !
Des Grecs enorgueillis la flotte triomphante
Partout des dieux vengeurs sentit la main pesante ;
La mer n'a point de banc, de gouffre ni d'écueil,
Qui de quelqu'un de nous ne montre le cercueil.
Sur de brûlants rochers Ajax bravant la foudre,
Dans les flots irrités tombe réduit en poudre ;
Le grand Agamemnon, dans Argos retourné,
Par sa femme en fureur se voit assassiné.
Mais le courroux des dieux s'épuise sur ma tête :
Chassé de mers en mers, jouet de la tempête,
J'ai vu dans le long cours d'un destin rigoureux
Tout ce que l'univers a de monstres affreux.
Après avoir bravé tant de morts inhumaines,
Cyclopes, Lestrigons, et Carybde et Sirènes ;
Après m'être tiré des sauvages déserts,
Des abîmes des flots, de l'horreur des enfers,
Mes maux sembloient finir dans l'île de Corcyre :
On m'offre des vaisseaux, le vent propre m'attire ;
Je pars, je vois l'Ithaque ; et mon cœur transporté
Croyoit enfin toucher à sa félicité,
Quand, pressé de nouveau par un cruel orage,
Sur ces bords tant cherchés je fais encor naufrage.
Tout périt ; je suis seul, désarmé, sans secours :
Mais j'espère en l'appui que j'éprouvai toujours.
Cette nuit m'a fait voir, dans son horreur profonde,
Minerve dont la main me retiroit de l'onde :
Sa voix m'appelle ici, son esprit me conduit ;
A celer mon retour, c'est elle qui m'instruit.
Je veux me cacher même à mon père, à la reine :
Vers de si chers objets quelqu'amour qui m'entraîne,

En ce funeste état irois-je me montrer ?
Non, non, de leurs tyrans il faut les délivrer.
La reine trop touchée en me voyant paroître,
Par ses tendres transports me feroit reconnoître.
On ne me connoît plus; l'état où je me voi,
A tes fidèles yeux même a caché ton roi.
Mais vois si dans les cœurs mon nom pourra revivre,
Et si j'ai des sujets qui soient prêts à me suivre :
Promets-leur mon retour, tâche à les animer;
Je verrai quels projets je puis encor former,
Je prendrai mon parti. Les fortunes humaines
Ont toujours des plaisirs mêlés parmi les peines;
Les dieux versent sur nous, par un mélange égal,
Le mal avec le bien, le bien avec le mal.
Que l'amour de la reine et l'ardeur de ton zèle
Sont un charme puissant à ma douleur cruelle!
Sûr d'être aimé, j'éprouve en mon sort rigoureux
Des plaisirs que n'ont pas les rois les plus heureux.
Mais fais-moi voir mon fils; il parlera sans feinte,
Ni séduit par l'espoir, ni forcé par la crainte.
Dis-lui qu'un étranger cherche à l'entretenir.

EUMÉE.

Chez la reine, seigneur, le prince doit venir.
Il me suivoit. Il vient.

ULYSSE.

O vue aimable et chère !
Il faut contraindre ici les tendresses de père :
Mon fils, trop jeune encor pour d'importants secrets,
Pourroit mal ménager de si grands intérêts.

SCÈNE III.

TÉLÉMAQUE, ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

Cet illustre étranger, que le ciel vous envoie,
A suivi votre père à la guerre de Troie;
Seul du destin d'Ulysse il peut vous informer,
Et vous devez, seigneur, et le croire et l'aimer.

TÉLÉMAQUE.

Eh bien, noble étranger, par des récits fidèles
Tracez-moi d'un héros les vertus immortelles,
Son funeste trépas.....

ULYSSE.

Ulysse voit le jour :
Je croyois qu'en Ithaque il étoit de retour.

TÉLÉMAQUE.

Grands dieux! il ne vit plus que dans notre mémoire.
Ma mère tous les jours me parloit de sa gloire;
Elevé dès l'enfance au bruit de ses exploits,
J'admirois le plus grand, le plus parfait des rois.
En vain de l'imiter un beau désir me presse,
Cet exemple est trop haut pour ma foible jeunesse.
Hélas! si j'avois eu ses conseils, son appui,
L'âge et mes soins m'auroient rendu digne de lui;
Et peut-être qu'un jour il eût vu, plein de joie,
Renouveler par moi ses triomphes de Troie.
Mais le sort qui nous l'ôte, envie à nos douleurs
De baigner seulement sa cendre de nos pleurs.

ULYSSE.

Ah! mon juste transport ici ne se peut taire.
Quel plaisir, quel bonheur, prince, pour votre père,

D'entendre, de revoir un fils si généreux!
Les dieux, n'en doutez point, le rendront à vos vœux.
Qu'il va pour vous encor redoubler sa tendresse!
Il respire; il revient dégager ma promesse.
Vous l'allez voir bientôt.

TELÉMAQUE.

A cet air noble et grand,
Qui me touche en secret, m'engage, me surprend,
Vous obtenez d'abord toute ma confiance!
Je reprends un espoir qui n'a point d'apparence;
Il semble qu'attachés par des nœuds inconnus,
Mon cœur et mon esprit pour vous sont prévenus!
Je ne puis m'en défendre, il faut que je vous croie.
Si ce bonheur est vrai, si le ciel nous l'octroie,
Attendez-vous de voir, vous qui me l'annoncez,
Par-delà vos désirs, vos soins récompensés.
Mais venez de la reine apaiser les alarmes;
Par cet heureux espoir venez sécher ses larmes.

EUMÉE.

Non, seigneur, évitons tous les bruits éclatants

TÉLÉMAQUE.

Mais où donc est le roi? Dites, depuis quel temps?
Où l'avez-vous laissé?

ULYSSE.

Ce que je puis vous dire,
C'est qu'on vient de le voir dans l'île de Corcyre.
Là Neptune en courroux, à le perdre obstiné,
Alloit ensevelir ce prince infortuné,
Lorsque de ces beaux lieux la charmante princesse,
Pour lui dans ce moment secourable déesse,
Sur les bords de la mer conduite par le sort,
Le vint tirer des flots, et du sein de la mort.

Il pressoit son départ, d'une ardeur incroyable.
Il va paroître enfin.

TÉLÉMAQUE.

Mer, sois lui favorable.
Ramenez-le, grands dieux.

EUMÉE.

Seigneur, cet étranger,
Aperçu des tyrans, pourroit être en danger;
Tout blesse de leurs cœurs la lâche défiance,
Et nous devons pour lui craindre leur violence.
Dans mon appartement, sans soupçon et sans bruit,
Libre de surveillants, vous serez mieux instruit;
Nous délibérerons du parti qu'on doit prendre.

TÉLÉMAQUE.

Je vais vous suivre, Eumée. Allez tous deux m'attendre.
Que veut Iphise? hélas! quand je dois l'éviter,
Par quel charme fatal me laissé-je arrêter?

SCÈNE IV.

IPHISE, TÉLÉMAQUE.

IPHISE.

Que la reine, seigneur, se montre et se déclare.
Prévenez l'attentat qu'Antinoüs prépare.
Il obsède mon père : il veut lui faire voir
Qu'on l'amuse toujours par un trompeur espoir;
Et mon père en ce jour, rempli d'impatience,
Du bonheur qu'il attend veut avoir l'assurance.
Il m'envoie à la reine. Allons presser ce choix,
Que le peuple assemblé demande à haute voix.

TÉLÉMAQUE.

La reine avec raison est toujours inflexible;
Je ne puis la presser, l'obstacle est invincible.

IPHISE.

Puisqu'Ulysse n'est plus, quels devoirs ennemis
Traversent cet hymen que la reine a promis ?
Son ame à vos désirs enfin s'étoit rendue,
La joie à votre abord ici s'est répandue ;
L'obstacle est-il de vous ? Hélas ! aviez-vous peur
Que je ne prisse part à ce commun bonheur ?

TÉLÉMAQUE.

Croyez qu'on n'a jamais autant aimé que j'aime,
Mais que la reine enfin dispose d'elle-même ;
Laissez-la de mon père attendre le retour ;
Tout change, s'il est vrai qu'Ulysse voit le jour,
Si les dieux l'ont sauvé, s'ils veulent nous le rendre.

IPHISE.

A cet espoir encor vous laissez-vous surprendre ?
N'êtes-vous pas lassé d'ouïr les imposteurs,
Qui vous trompent toujours par leurs récits flatteurs ?
Après tous ces rapports qu'on a vus se détruire,
Est-il quelqu'un encor qui puisse vous séduire ?
Est-ce cet étranger au palais arrivé ?
Les soins d'Antinoüs déja l'ont observé ;
L'imposteur recevroit la peine de son crime :
Mais, hélas ! prendroit-on une seule victime ?
On rend de tous vos pas compte à vos ennemis ;
Vous voyez qu'à leurs lois ici tout est soumis :
Maîtres de ce palais, leur fureur déja prête,
Y tient partout le fer levé sur votre tête.
Au traître Antinoüs allez-vous vous livrer ?
Avec sa cruauté vous semblez conspirer.
A quel ardent courroux va-t-il porter mon père ?
Prince, pensez-y mieux. Moi, je saurai me taire.
Mais sur votre refus, que de maux je prévoi !
Que dirai-je à mon père ? où cacher mon effroi ?

SCÈNE V.

TÉLÉMAQUE, *seul.*

Ah ! ma princesse... arrêté, imprudent Télémaque.
Oublieras-tu qu'Iphise est le sang d'Eurimaque ?
Et que devient ton cœur soumis à ses appas,
Lorsque contre son père il faut armer ton bras ?
Que veux-tu ? cesse, amour, de partager mon ame ;
Aux ardeurs de ma gloire il faut joindre ta flamme.
Vois parmi nos tyrans, vois l'insolent rival
Qui de tous nos malheurs est l'artisan fatal.
Iphise... Je la perds ! Mon lâche cœur soupire,
Quand je vais recouvrer et mon père et l'empire !
Il approche, il revient ce roi victorieux ;
Vous allez, fiers tyrans, disparoître à ses yeux.
De ce noble étranger le rapport est sincère,
Mais, ô dieux ! quel accueil ferons-nous à mon père ?
Ce grand roi qui laissa ses états florissants,
Sous un joug odieux les verra gémissants ?
Fils indigne de lui ! Ne dois-je pas moi-même,
Heureux imitateur de sa valeur suprême,
Contre nos ennemis prévenir ses efforts,
Et de leur sang versé faire rougir ces bords ?
Allons rendre l'espoir à la reine alarmée,
Revoyons l'étranger, et consultons Eumée ;
Par quelque beau dessein tâchons que ce héros,
En arrivant ici, trouve un heureux repos :
Ou si je suis forcé d'attendre sa présence,
Qu'Ulysse en me voyant seconder sa vengeance,
Dans ce dernier triomphe à son bras réservé,
S'applaudisse du fils qu'il aura retrouvé.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

ÉRICLÉE.

Le prince assure encor ce qu'il vient de vous dire,
Que vos maux vont cesser, et qu'Ulysse respire;
Qu'il reviendra bientôt : mais vous ne pouvez voir
Cet illustre étranger qui nous rend cet espoir;
Il est avec le prince enfermé chez Eumée.

PÉNÉLOPE.

Je l'attends. et par lui je veux être informée.
Qu'il vienne.

ÉRICLÉE.

On ne veut point faire un bruit indiscret.
Il ne doit devant vous paroître qu'en secret;
A nos lâches tyrans tout donne de l'ombrage,
Ils sont à craindre.

PÉNÉLOPE.

Ah ciel! gardons qu'on ne l'outrage.
Sur des bords étrangers Ulysse sans appui,
Peut-être au même état se rencontre aujourd'hui.
Mais, par de tels rapports tant de fois abusée,
A croire un inconnu suis-je encor disposée?
Mon Ulysse revient! O puissants Immortels!
Que d'encens va pour lui brûler sur vos autels!

Oh, qu'en le revoyant, mes amoureuses plaintes,
S'en vont lui reprocher mes ennuis et mes craintes,
Et ces hardis projets où son cœur hasardoit
Des jours dont il sait trop que mon sort dépendoit!
Ulysse, tu verras Pénélope attentive
Au récit de tes faits, et charmée et craintive,
Après tant de périls à ses yeux retracés,
Se faire un doux plaisir de tes travaux passés.
Mais que me diras-tu sur cette longue absence,
Qui fait d'un tendre cœur la juste défiance?
Qui pouvoit loin de moi t'arrêter si long-temps?
Mais reviens, cher époux, tous mes vœux sont contents.
Oui, c'est assez qu'il vive et que je le revoie.
Je sens en ce moment une secrète joie,
Que depuis son départ je ne sentis jamais :
Je crois que tous les vents secondent mes souhaits,
Je crois le voir déja sur cette humide plaine.
Mais peut-être est-ce encore une espérance vaine,
Qui s'effaçant soudain comme un songe léger,
En de nouveaux ennuis viendra me replonger,
Si mes tyrans... Ah ciel! on vient.

SCÈNE II.

EURIMAQUE, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

EURIMAQUE.

Eh bien, madame,
N'allez-vous pas enfin déterminer votre ame?
Le prince est en ces lieux, vous ne craignez plus rien,
En faisant mon bonheur vous assurez le sien;
Toute la cour demande une union si chère.

PÉNÉLOPE.

Une loi plus puissante ordonne qu'on diffère.

EURIMAQUE.

Qui vous arrête encor sur ce choix tant promis ?
Quel inconnu, madame, est avec votre fils ?
Quel est donc ce secret ? Est-ce leur artifice
Qui répand sourdement qu'on doit revoir Ulysse ?

PÉNÉLOPE.

Seigneur, je ne sais point quel est cet étranger ;
Mais le bruit qu'on répand, n'est pas à négliger.

EURIMAQUE.

Vous attendez, madame, on vient de m'en instruire,
Cet étranger qu'on dit arrivé de Corcyre.
Vient-il d'Ulysse encor démentir le trépas ?
Ah ! je sais qu'en effet vous ne le croirez pas ;
Mais quoi ! chercheriez-vous encore à vous défendre
Du choix où mon amour a seul droit de prétendre ?

PÉNÉLOPE.

Mon choix de quelques jours peut être retardé.
Voyons sur quoi ce bruit pourroit être fondé.

EURIMAQUE.

Ah ! sans doute vous-même inventez cette fable,
Ce bruit si chimérique et si peu vraisemblable,
Pour avoir un prétexte à me manquer de foi.
C'est vainement ; votre art ne peut plus rien sur moi.
Toute ma patience enfin est épuisée ;
D'un trop juste courroux mon ame est embrasée.
Après tant de soupirs, de délais rigoureux,
Je méritois, ingrate, un destin plus heureux :
Mais je vous punirai de votre indigne feinte ;
Votre cruel refus me porte à la contrainte.

Ce nouvel artifice, au lieu de m'arrêter,
Avancera l'hymen qu'il tâche d'éviter.
Je suis maître, j'ordonne; il faut, dès ce jour même,
Venir au temple.

PÉNÉLOPE.

Ah dieux! quelle injustice extrême!
Barbare, que prétend votre aveugle pouvoir?
Puis-je trahir ainsi ma gloire et mon devoir?

EURIMAQUE.

Assez et trop long-temps votre gloire inhumaine
A rejeté mes vœux, a joui de ma peine;
Assez et trop long-temps tous les Grecs ont appris
Que mes soumissions irritent vos mépris.
Vous faites vanité de ma longue souffrance,
Mais enfin à son tour mon orgueil s'en offense;
Après tant de soupirs, il me seroit honteux
De n'avoir pu vers moi faire pencher vos vœux.

PÉNÉLOPE.

Un héros va paroître, il prendra ma défense,
Ou du moins de ma mort il prendra la vengeance.
Sais tu quel est Ulysse, et ne trembles-tu pas
A ce nom seul? Il vient punir tes attentats.
Lâche, qui t'endormois dans l'obscure mollesse,
Tandis qu'il combattoit pour l'honneur de la Grèce,
Peux-tu prétendre un cœur où règne ce héros?
Va, fuis, ne l'attends pas, sauve-toi dans Samos.

EURIMAQUE.

Que vous sert d'invoquer l'odieux nom d'Ulysse?
Des dieux qu'il irrita, la suprême justice
N'a pas même permis, que dans les champs Troyens
Il mourût noblement, entre les bras des siens:

Sur les bords ignorés de quelqu'île déserte,
Ou dans le fond des eaux il a trouvé sa perte.
Cessez de vous flatter d'un retour décevant;
Mais si vous le voulez, croyez qu'il est vivant :
Que pouvez-vous juger d'une si longue absence,
Qu'un trop perfide oubli, qu'une lâche inconstance ?
N'avez-vous pas appris, qu'en l'île de Circé
Des traits de cette reine il eut le cœur blessé ?
Depuis qu'il l'a quittée, une Circé nouvelle
Peut avoir engagé cet époux infidèle.
Si quelqu'indigne amour ne l'avoit attaché,
Où donc ce grand héros se tiendroit-il caché ?
On entendroit de lui parler la renommée.
Mais non, de tous côtés sa mort est confirmée.
Nous consumons ici le temps en vains discours,
Nous savons qu'un naufrage a terminé ses jours;
Et si votre imposteur, par des feintes nouvelles,
Ose encor démentir tant de récits fidèles,
Je le ferai dédire au milieu des tourments :
C'est lui qui répondra de vos retardements.
Oui, si vous résistez à l'hymen que j'espère,
Votre fils va lui-même éprouver ma colère :
Plus de pitié, vos pleurs couleront vainement,
Je ne demande plus votre consentement;
J'arracherai le prix qu'on doit à ma constance :
Si ce n'est par amour, ce sera par vengeance.

SCÈNE III.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

PÉNÉLOPE.

CHÈRE Ériclée, hélas ! j'avois su le prévoir,
Que je garderois peu ce favorable espoir.

De ce fatal hymen de nouveau menacée,
Par ce lâche tyran ma mort est prononcée !
Et le cruel soupçon qu'il jette dans mon cœur,
De mon sort déplorable achève la rigueur.
Ulysse....

ÉRICLÉE.

Est-ce le temps de ces alarmes vaines?

PÉNÉLOPE.

On a dit que Circé l'arrêta dans ses chaînes.
M'oublieroit-il, grands dieux! Puis-je m'imaginer
Qu'Ulysse à mes malheurs veuille m'abandonner?
Ne prend-il plus de part à ma peine cruelle,
Et ne vais-je mourir que pour un infidèle?
Quand il seroit poussé dans le fond des déserts
Que l'Océan renferme au bout de l'univers,
S'il m'aimoit comme il doit, son amour, son courage
Auroient forcé les mers, auroient vaincu l'orage.
Plût aux dieux que le sort qui veut me le cacher,
M'eût appris en quels lieux j'eusse pu le chercher!
On m'auroit vu voler sur la terre et sur l'onde,
Et franchir mille fois les limites du monde.

SCÈNE IV.

TÉLÉMAQUE, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

TÉLÉMAQUE.

Enfin par des récits qui sont dignes de foi,
Madame, nous savons quel est le sort du roi.
Ulysse est en Corcyre, où la jeune princesse,
Dont l'éclatant mérite est connu dans la Grèce,
D'un funeste naufrage a garanti ses jours,
A sa triste disgrâce a donné du secours,

Et dans ses intérêts a mis le roi son père;
La cour d'Alcinoüs l'estime, le révère.
Il attendoit le jour marqué pour son départ,
Et ses vaisseaux....

PÉNÉLOPE.

Mon fils, il reviendra trop tard;
On me presse, on m'annonce un funeste hyménée.
Par un lâche tyran à périr condamnée,
Je ne puis plus d'Ulysse attendre le retour,
Je meurs en lui marquant un immortel amour;
Et quand il reviendroit environné de gloire,
Fidèle, généreux, suivi de la victoire,
Par son retardement je perds des biens si doux;
Il ne me verra plus. Mon fils, songez à vous,
Trompez nos fiers tyrans; voyez avec Eumée
Les moyens d'éviter leur fureur enflammée.

TÉLÉMAQUE.

Bientôt sur ce rivage Ulysse revenu....

PÉNÉLOPE.

Faites-moi seulement parler à l'inconnu;
Je veux l'interroger, c'est mon unique envie.
Que je le voie avant que de quitter la vie.

TÉLÉMAQUE.

Madame....

PÉNÉLOPE.

Mon destin ne peut se prolonger.
Allez. Je vais attendre : amenez l'étranger.

SCÈNE V.

TÉLÉMAQUE, ÉRICLÉE.

TÉLÉMAQUE.

AH ! quel trouble, grands dieux !

ÉRICLÉE.

Seigneur, sauvons la reine ;
Cherchons un prompt remède à l'excès de sa peine.
Allez près d'Eurimaque employer vos efforts ;
Parlez-lui, retenez ses barbares transports :
Implorez le secours de la princesse Iphise ;
Du traître Antinoüs arrêtez l'entreprise.
Si vous voulez enfin l'empêcher d'expirer,
Amenez l'inconnu : qu'il la vienne assurer
Qu'Ulysse sur nos bords en ce jour va descendre ;
Que ce héros fidèle est prêt à la défendre.
Ne perdez point de temps.

SCÈNE VI.

TÉLÉMAQUE, *seul.*

Où sommes-nous réduits !
On replonge ma mère en ses mortels ennuis !
On presse cet hymen, lorsqu'elle attend Ulysse !
Il faut que je me perde, ou que je vous punisse,
Tyrans. C'est trop souffrir, et mon juste courroux...

SCÈNE VII.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

ULYSSE.

PRINCE, un bruit odieux m'appelle auprès de vous.
Antinoüs menace, et dès cette journée
On prescrit à la reine un indigne hyménée;
On en veut à vos jours. Songeons à prévenir...

TÉLÉMAQUE.

Oui, j'y suis résolu, je cours pour les punir:
La reine veut mourir : ses douloureuses plaintes
Font sentir à mon cœur de trop vives atteintes.
Je n'écouterai plus que mon seul désespoir:
Du moins en expirant je ferai mon devoir.
Perfide Antinoüs, si ma perte est certaine,
Sous ma chute funeste il faut que je t'entraîne.

ULYSSE.

Contre vos ennemis mon bras se vient offrir;
Je dois périr moi-même, ou les faire périr.
C'étoit trop endurer une telle insolence.
Les dieux semblent hâter le temps de ma vengeance;
Ils parlent à mon cœur, et j'entends leurs conseils.

TÉLÉMAQUE.

Ciel! d'un si grand dessein quels sont les appareils?
A vous perdre pour nous, quel motif vous engage?
Vous qu'un sort imprévu conduit sur ce rivage,
Vous, étranger? Allez chercher un sort plus doux.
Laissez-nous des malheurs qui ne sont que pour nous.
Partez; et si la mer vous remène en Corcyre,
Si vous voyez mon père, ayez soin de lui dire

Que malgré les malheurs qui m'ont environné,
Je me suis souvenu du nom qu'il m'a donné;
Et qu'enfin par ma mort j'ai cru faire connoître
De quel sang glorieux les dieux m'avoient fait naître.

ULYSSE.

Ah! c'est ici qu'il faut vous ouvrir mes desseins,
Et que nous unissions et nos cœurs et nos mains!
Je viens borner le cours de vos longues disgrâces.
Tandis que les tyrans s'amusent aux menaces,
Notre unique salut est de les attaquer.
Prince, à vos vrais amis allez vous expliquer,
Retracez à leurs yeux la gloire et la justice:
Dites qu'en ce moment on va connoître Ulysse
Reprenez votre place et vos droits usurpés.
Que ces fiers ennemis, du coup mortel frappés,
Enivrés, comme ils sont, d'une vaine espérance,
Sans prévoir nos desseins, sentent notre vengeance.

TÉLÉMAQUE.

O zèle incomparable! ô dessein glorieux!
Vous êtes envoyé par l'ordre exprès des dieux.
Vous-même, vous montrant comme un dieu tutélaire,
Vous serez aujourd'hui mon défenseur, mon père.
Cet air et ces regards, qui n'ont rien d'un mortel,
Me promettent la fin de mon destin cruel.

ULYSSE.

Contre un si doux transport je n'ai plus de défense;
Tout mon cœur pénétré s'ouvre avec violence!
Ah! mon fils, mon cher fils, dans ces embrassements
Finissons votre erreur et mes déguisements.
Connoissez votre père, ô mon cher Télémaque;
Vous étiez au berceau, quand je partis d'Ithaque.

EUMÉE.

Oui, c'est le roi, seigneur.

TÉLEMAQUE.

Mon père, je vous vois !
Je perds en cet instant l'usage de la voix.
Mais, mon père, est-ce ainsi qu'on eût dû vous attendre ?

ULYSSE.

L'état où je parois ne vous doit point surprendre.
Les dieux, comme il leur plaît, peuvent en un moment
Nous mettre dans la gloire, ou dans l'abaissement.
A peine resté seul d'un funeste naufrage,
Je devois, inconnu, venir sur ce rivage,
Et prendre ce dessein conforme à mes malheurs.
Que votre mère et vous m'avez coûté de pleurs !
Dans quels ennuis profonds mon ame ensevelie...
Enfin je vous revois, mon fils, je les oublie ;
Votre présence efface, en ce moment heureux,
Ce que mon infortune eut de plus rigoureux.

TÉLÉMAQUE.

Ah, seigneur ! ah, mon père ! ah, quelle joie extrême !
A peine en ce bonheur me connois-je moi-même !
Rare faveur des dieux ! vœux enfin exaucés !
Mais vos rudes travaux, hélas ! sont-ils passés ?
Je sais qu'une sagesse, et pleine et consommée,
Guide votre valeur en tous lieux renommée :
Je sais par quels succès votre esprit généreux
A franchi tant de fois des pas si dangereux ;
Mais, seigneur, celui-ci n'eut jamais de semblable ;
Votre perte en ces lieux devient inévitable.
Sitôt que les tyrans pourront vous découvrir,
Vous allez voir unis, pour vous faire périr,

Les soldats étrangers, et vos sujets rebelles.
Dérobez-vous, seigneur, à leurs mains criminelles.
Ce seroit un péril trop indigne de vous;
Et sans vous exposer à périr sous leurs coups,
Il faut que votre nom armant toute la Grèce,
Fasse éclater sur eux la foudre vengeresse.

ULYSSE.

Non, il faut en ce jour me perdre, ou me venger.
Mais les moments sont chers, allons les ménager.
Assemblez sans éclat cette noble jeunesse,
Dont je sais que pour vous le devoir s'intéresse.
Déja Philétius, Haliterse, Mentor,
Préparent leurs amis, qui nous joindront encor.
Ils sont de mon retour avertis par Eumée;
Pour moi d'un zèle ardent leur âme est enflammée.

TÉLÉMAQUE.

Que feront-ils? un peuple et lâche et désarmé,
Séduit par les tyrans, aussi bien qu'opprimé,
En ce péril soudain voudra-t-il reconnoître,
S'il faut périr pour vous, que vous êtes son maître?
Mais cependant la reine est prête d'expirer;
Vous seul de cet état pouvez la retirer.
Tandis que votre bras va combattre pour elle,
Elle succombera sous sa douleur mortelle.
Si vous ne la voyez....

ULYSSE.

Ah! sans cesse mon cœur
Vers un si cher objet se porte avec ardeur.
Peut-être en vous cherchant, que mon ame éperdue
De la reine en ce lieu cherchoit aussi la vue!
Trop cruelle contrainte! il la faut éviter;
Ses transports ne pourroient s'empêcher d'éclater:

Les larmes qu'à tous deux on nous verroit répandre,
Nous trahiroient. Mon fils, je cherche à la défendre.
Vous, calmez ses douleurs, allez la consoler.
Aux portes du palais il faut nous rassembler.
Nous choisirons le temps propre à notre entreprise :
Le tumulte des jeux, le jour nous favorise.
La prudence, mon fils, jointe avec la valeur,
Peut toujours surmonter le plus cruel malheur.
Allez, qu'un prompt retour tous trois nous réunisse.

SCÈNE VIII.

ULYSSE, EUMÉE.

ULYSSE.

Nous touchons au penchant d'un affreux précipice ;
Je ne te cèle point que j'en ai quelqu'effroi,
Et j'inspire un espoir que je n'ai pas en moi.
Exposé sans relâche aux destins en furie,
Entre les bras des miens, au sein de ma patrie,
Au sortir des travaux qui signalent mon nom,
J'aurai dans mon palais le sort d'Agamemnon !
Que dis-je ? ma fortune est encor plus cruelle ;
Je retrouve une femme adorable, fidèle ;
Quand je dois être heureux, je vois que je péris
Avec tout ce que j'aime, et père, et femme et fils !
Mais suivons mon destin, viens ; que tout se prépare...

EUMÉE.

Les tyrans sont armés, et leur rage barbare...

ULYSSE.

Je veux les reconnoître, et je vais remarquer
Le lieu, l'occasion propre à les attaquer.

Suis-moi. Mon cœur reprend une assiette tranquille.
N'ai-je donc entrepris rien de plus difficile ?
Et lorsque Polyphème exerçant sa fureur,
Dans son antre sanglant, noir séjour de l'horreur,
Entre mes compagnons dévorés à ma vue,
Tint si cruellement ma perte suspendue,
N'ai-je pas échappé de ses sanglantes mains,
Et n'ai-je pas puni ses meurtres inhumains?
Mais à quelque destin que le ciel me réserve,
O sage protectrice, ô puissante Minerve,
Viens ici soutenir et mon bras et mon cœur;
Redouble ces transports, ce courage vainqueur,
Qui m'ont fait triompher de la superbe Troie;
Ou si de mes malheurs je dois être la proie,
Fais au moins que mes jours, prêts à se terminer,
Par une belle mort se puissent couronner.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PÉNÉLOPE, EUMÉE, ÉRICLÉE.

EUMÉE.

Où courez-vous ? O ciel ! par quelle impatience
Vous-même voulez-vous trahir notre espérance !
Madame, arrêtez.

PÉNÉLOPE.

Non, cessez de vains discours :
Je veux voir l'étranger ; il est chez vous, j'y cours ;
Vous m'arrêtez en vain, je ne veux plus attendre.
Eh ! comment de me voir peut-il tant se défendre,
Et quel mystère ici peut être enveloppé ?

EUMÉE.

Pour vous en ce moment son zèle est occupé,
Il est prêt à s'armer ; et si sa noble envie...

PÉNÉLOPE.

Je ne demande pas qu'il expose sa vie.
Hélas ! loin de tenter d'inutiles efforts,
Qu'il me parle, et soudain qu'il parte de ces bords.

EUMÉE.

Madame, croyez-nous, un destin plus propice
Peut-être dès ce jour vous rendra votre Ulysse.

PÉNÉLOPE.

Mes yeux courent en vain le vaste sein des eaux ;
Je ne vois point d'Ulysse arriver les vaisseaux.

Il reviendra trop tard, ma mort est assurée;
Je sens qu'elle s'approche, et j'y suis préparée.
Ulysse m'abandonne, on le peut trop juger
Par les soins qu'à me fuir a pris cet étranger.
Il me vient assurer que mon époux respire :
Le reste, cher Eumée, il n'ose me le dire;
Il craint par ce récit d'accroître mes tourments.

EUMÉE.

Votre époux est fidèle, et dans peu de moments
L'étranger va calmer l'effroi qui vous agite.

PÉNÉLOPE.

Plus vous me retenez, plus mon désir s'irrite.
Ah! je veux lui parler, vos soins sont superflus;
S'il diffère un moment, il ne me verra plus.
Une reine mourante et l'implore et l'appelle.
C'est trop attendre, allons.

EUMÉE.

Extrémité cruelle!
De votre impatience il le faut avertir :
Je vais vous l'amener, il y doit consentir;
Mais évitez l'éclat; préparez-vous, madame,
A cacher les transports qui troubleront votre ame.
Modérez....

PÉNÉLOPE.

A mes vœux qu'il se laisse toucher.
Allez, courez; qu'il vienne, ou je vais le chercher.

EUMÉE.

Vous le voulez, j'y cours.

SCÈNE II.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

PÉNÉLOPE, *assise.*

Incroyable supplice !
Tu me regretteras, trop insensible Ulysse ;
Mon amour te prépare un juste repentir.
Il étoit à Corcyre, il n'en peut plus partir ;
Songe-t-il si je meurs ? A-t-il soin de m'apprendre
Qu'il vit, qu'il m'aime encor, que je le dois attendre ?
Hélas ! s'il peut encor se souvenir de moi,
C'est donc pour outrager ma constance et ma foi ?
Par l'indigne mépris d'une épouse fidèle,
Il flatte, le volage, une amante nouvelle.
Mes lettres, mes regrets, mes plaintes, mes soupirs,
De leurs doux entretiens augmentent les plaisirs ;
Lorsque je compte ici tant de tristes journées,
Comme de courts moments il passe les années ;
Mon esprit le cherchoit en des lieux ignorés,
Et d'un foible trajet nous étions séparés !

ÉRICLÉE.

Pourquoi l'accusez-vous, puisqu'il revient lui même
Justifier sa foi, vous montrer qu'il vous aime ?

PÉNÉLOPE.

On me trompe, Ériclée ; il seroit revenu,
Si des nœuds étrangers ne l'avoient retenu.
Ulysse, on voit ton père expirer de tristesse,
Bien plus que par le poids d'une longue vieillesse ;
Ta mère infortunée, au récit de ta mort,
Dans mes bras languissants a terminé son sort ;

Ton absence détruit le royaume d'Ithaque;
Mais ton fils, ton seul fils, l'aimable Télémaque,
Qui perd par cette absence et le trône et le jour,
Ce fils au moins devoit avancer ton retour.
Tu devrois prendre ici le soin de le conduire;
Dans le métier des rois tu le devrois instruire.
Père injuste, est-ce ainsi qu'il apprendra de toi
Les vertus d'un héros et les devoirs d'un roi?
Pour moi, si ton mépris me montre à ta pensée,
Loin de cet âge heureux où tu m'avois laissée,
Ah! songe à ces beaux jours dans la douleur passés,
Songe à mes vœux constants, aux pleurs que j'ai versés,
Et qu'un si tendre amour est d'un prix qui surpasse
Tous les brillants attraits qu'un peu de temps efface.
Mais l'étranger.....

ÉRICLÉE.

Il vient.

PÉNÉLOPE.

Laissez-moi lui parler,
Et gardez que quelqu'un ne nous vienne troubler.

SCÈNE III.

ULYSSE, PÉNÉLOPE.

ULYSSE.

Dieux! où me conduis-tu? Que mon ame est émue!
En l'état où je suis, m'offrirai-je à sa vue?

PÉNÉLOPE.

Ulysse est donc vivant? suis-je en son souvenir?
Vous parloit-il de moi? Quand doit-il revenir?
Me celant qu'il vivoit, étoit-ce son envie
Que mes longues douleurs terminassent ma vie?
Ne m'aime-t-il donc plus?

ULYSSE.

Ah ! jamais votre époux
Ne pouvoit rien aimer, n'aimera rien que vous.
Vivez, et d'un amour si parfait, si fidèle,
Voyez-le confirmer la durée immortelle.

PÉNÉLOPE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? quelle touchante voix !
Ulysse..... C'est ainsi qu'il parloit autrefois !
Quel doux charme s'oppose à ma douleur extrême !
Plus je regarde, plus. ... Ah ! seigneur, c'est vous même !

ULYSSE.

Oui, madame, c'est moi, c'est cet époux heureux,
De qui l'eloignement vous coûte tant de vœux.

PÉNÉLOPE.

Je doute d'un bonheur que je ne puis comprendre !
Est-il bien vrai ? mes yeux craignent de se méprendre.
Oui, c'est vous, et mon cœur vous avoit reconnu.
Mais, hélas ! mon esprit par l'erreur prévenu,
Et mes pleurs répandus, comme un épais nuage,
De mes regards troublés m'avoient ôté l'usage.
Ulysse !

ULYSSE.

Pénélope !

PÉNÉLOPE.

O favorable jour !

ULYSSE.

O moments fortunés !

PÉNÉLOPE.

Mais ce charmant retour,
Pourquoi me le celer, quand vous saviez mes craintes,
Et de mon désespoir les funestes atteintes ?
Quand j'expirois pour vous, pouviez-vous en ces lieux,

En ce même palais, vous cacher à mes yeux?
Ah! vos soupirs, seigneur, sont d'un triste présage.
Jeté seul sur les bords par les coups de l'orage,
Ce retour souhaité, les dieux ne l'ont permis
Que pour vous exposer entre vos ennemis!
Ah! fuyons ces tyrans, et leur fureur mortelle;
Les monstres sont plus doux, la mer est moins cruelle.
Pourquoi reveniez-vous? téméraires souhaits!
Ciel! il eût mieux valu ne le revoir jamais!

ULYSSE.

Ah! revenez à vous. Faut-il que ma présence
Puisse de vos ennuis aigrir la violence?
De tant de maux divers, qu'on me vit endurer,
Votre absence est le seul qui m'aït fait soupirer;
Et si j'ai supporté des travaux incroyables,
Si je n'ai point fléchi sous les coups redoutables
Du sort, des éléments, et des dieux opposés,
Si j'ai franchi les mers qui nous ont divisés,
C'est par la seule ardeur de vous revoir encore,
Et de vous rapporter ce cœur qui vous adore.
Ah! quand je vous revois, quand vous me revoyez,
Pénélope, vos pleurs devroient être essuyés

PÉNÉLOPE.

Eh! comment vous revois-je? hélas! je n'envisage
Que d'une prompte mort l'épouvantable image!
C'est en faisant sur vous tomber ces coups affreux,
Qu'elle s'arme pour moi de traits plus rigoureux!
Sous de si longs ennuis languissante, abattue,
Aurois-je pu prévoir le dernier qui me tue!

ULYSSE.

Je viens en ce grand jour terminer vos malheurs,
Perdre vos ennemis, et venger vos douleurs.

Les dieux vont décider de notre destinée ;
Et je crois qu'apaisant cette haine obstinée,
Dont j'ai, jusques ici, toujours senti les coups,
Fléchis par vos vertus, ils combattront pour vous :
Espérons. A vos pleurs je deviens trop sensible,
Lorsque je dois m'armer d'un courage invincible ;
Laissez-moi vous quitter.

PÉNÉLOPE.

Pour courir au trépas ?

ULYSSE.

Je vais vous délivrer.

PÉNÉLOPE.

Je veux suivre vos pas.

ULYSSE.

De paroître à vos yeux je devois me défendre :
Vos plaintes, vos transports se feront trop entendre ;
Et ces cruels tyrans que mon bras doit punir,
Avertis par vos cris, pourroient nous prévenir.
Adieu, je vais... Hélas ! que pourrai-je vous dire ?
Percé de vos douleurs, je frémis, je soupire ;
Je m'arrête, m'oublie, et me laisse attendrir !
Ce n'en est pas le temps, il faut vous secourir.

PÉNÉLOPE.

Que les dieux soient fléchis, qu'ils soient inexorables,
Nos destins désormais seront inséparables.
Je ne vous quitte plus.

ULYSSE.

Ne me retenez pas ;
Attendez, espérez.

PÉNÉLOPE.

Il se va perdre, hélas !
Suivons.

SCÈNE IV.

EURIMAQUE, PÉNÉLOPE, ERICLÉE.

ÉRICLÉE.

De vos ennuis cachez la violence :
Vous découvrirez tout, votre ennemi s'avance.

EURIMAQUE.

Il fuit. Il croit en vain éviter mon courroux,
L'imposteur, je voulois le surprendre avec vous.
Dieux! à ce dernier trait aurois-je pu m'attendre!
Ce n'est point un faux bruit qui vient de se répandre?
Vous le croyez?

PÉNÉLOPE.

Seigneur, je crois la vérité.
Mon Ulysse est vivant.

EURIMAQUE.

Ah! j'en serois flatté.
Je voudrois qu'il vécût, pour sentir mieux ma haine;
Que mon bonheur causât et sa honte et sa peine;
Qu'il me vît en ces lieux revêtu de ses droits,
Son fils chargé de fers, son peuple sous mes lois.
Faites-le revenir pour augmenter ma joie,
Qu'un si fameux triomphe à ses yeux se déploie :
Mais si l'on ne l'a pu tirer du fond des mers,
Il en devra rougir du moins dans les enfers.
Songez donc qu'à mes lois rien ne peut vous soustraire.
Votre fils forme en vain un projet téméraire;
J'ai déja prévenu ce qu'il pourroit tenter,
Mes ordres sont donnés pour le faire arrêter.
Et quant à l'imposteur qui fait revivre Ulysse,
En présence du peuple on le livre au supplice.

Je cours pour seconder les soins d'Antinoüs.
L'arrêt est prononcé; je ne pardonne plus.

SCÈNE V.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

PÉNÉLOPE.

Étoit-ce donc ainsi que vous deviez m'entendre?
Grands dieux! étoit-ce ainsi qu'il falloit me le rendre,
Cet époux demandé par des vœux si constants?
Après que j'ai pour lui soupiré si long-temps,
Ce héros qui du sort a bravé les outrages,
Sorti de cent combats, sauvé de cent naufrages,
Viendra dans son palais, dans le sein de ses dieux,
Sous une main indigne expirer à mes yeux!
Traître, de qui le bras s'arme pour son supplice,
Ne frémissez-vous point en regardant Ulysse?
C'est lui. Je veux, cruel, mourir des mêmes coups.

ÉRICLÉE.

Madame!

PÉNÉLOPE.

Hélas! mes cris trahiront mon époux.
Oui, peut-être qu'encor leur fureur en balance
N'exerce pas sur lui toute sa violence;
Peut-être que son sang leur semble à dédaigner,
Et pour quelques moments ils pourront l'épargner.
Mais s'ils vont découvrir que c'est le grand Ulysse,
Par leur lâche fureur il faudra qu'il périsse;
Excités par mes cris, ils vont précipiter
L'attentat inhumain que je veux arrêter!
A quoi me résoudrai-je? où courir? Quelle peine!
La crainte me retient, quand mon amour m'entraine.

Courons, cherchons Iphise; il la faut employer
Pour suspendre...

ÉRICLÉE.

Le ciel semble vous l'envoyer.

SCÈNE VI.

IPHISE, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE.

IPHISE.

Que faites-vous? hélas! je viens de voir mon père
Suivre, sans m'écouter, son ardente colère.
Arcas, Antinoüs, excitent leurs soldats:
Le sang de l'étranger ne leur suffira pas;
Ils vont perdre le prince. Êtes-vous sans alarmes?
Tout le peuple est troublé, partout brillent les armes.

PÉNÉLOPE.

Ah! vous ne savez pas quels coups me font souffrir;
Mes maux sont à leur comble, et je n'ai qu'à mourir.

IPHISE.

Quoi! quel vain désespoir de votre ame s'empare:
Non, arrachez le prince à leur fureur barbare.
Vous pouvez d'un seul mot calmer tous les esprits.
Que l'amour de mon père à la fin ait son prix;
Et lui-même aussitôt dissipant les rebelles,
Fera tomber le fer de leurs mains criminelles.
Paroissez. Hâtez-vous. Le prince va périr.
Ah! s'il est temps encor je vais le secourir.

SCÈNE VII.

PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

PÉNÉLOPE.

Ne ménageons plus rien : allons, chère Ériclée,
Montrer toute l'horreur dont mon ame est comblée ;
Apprenons à ce peuple à mourir pour son roi.
(à Eurinome qui entre.)
Mon exemple... Eurinome, ah ! quel est ton effroi ?
Jusqu'où va des tyrans la cruelle injustice ?
Sur l'étranger...

EURINOME.

On dit qu'on reconnoît Ulysse ;
Qu'on l'immole, qu'il meurt. Un combat furieux,
Un spectacle inouï vient d'effrayer mes yeux :
Je n'ai pu discerner qui périt, qui se venge ;
De cris, de sang, de morts, c'est un affreux mélange.
J'entendois : C'est Ulysse ! Et mille bruits confus
Méloient avec son nom celui d'Antinoüs.
Le roi, dit-on, cédant au nombre qui l'accable,
Arrache aussi la vie à ce monstre exécrable.
Télémaque entraîné par le sort inhumain,
Pressé dans ce palais, court le fer à la main ;
Pour venir jusqu'à vous, sa valeur étonnante
S'ouvre par cent combats une route sanglante,
Sous ses pas... Il paroît.

SCÈNE VIII.

TÉLÉMAQUE, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

PÉNÉLOPE.

Mon fils, où courez-vous?
Venez, mourons ensemble.

TÉLÉMAQUE.

Ah! le ciel est pour nous.
Mon père est triomphant; sa valeur invincible...
Non, plutôt quelque dieu sous sa forme est visible;
Et ce miracle est tel, que venant de le voir,
J'ai peine encor moi-même à le bien concevoir.

PÉNÉLOPE.

Dieux justes!

TÉLÉMAQUE.

Des tyrans l'implacable colère,
Le traitant d'imposteur, vouloit perdre mon père;
Et par un châtiment célèbre et signalé,
Qu'aux yeux de tout le peuple on le vît immolé.
Dès qu'il sort du palais, leurs soldats l'environnent;
Il marche, il se fait jour, ses regards les étonnent:
Sur les degrés du temple enfin il est monté,
D'un air tel que l'auroit Jupiter irrité:
Traîtres, s'écria-t-il, *dont la lâche insolence*
Désola mes états pendant ma longue absence,
Et qui persécutant et ma femme et mon fils,
Pensiez voir par ma mort vos crimes impunis;
Je vis, me voici prêt à me faire justice;
Aux coups qui vont tomber, reconnoissez Ulysse:
Allons, Eumée, à moi, Mentor, Philétius.
Là d'un bras foudroyant il perce Antinoüs.

Je crie à haute voix : C'est le roi, c'est mon père ;
Et fonds, en l'imitant, sur la garde étrangère.
Arcas, les plus mutins sont d'abord renversés.
Nos fidèles amis, d'un beau zèle poussés,
Animent tout le peuple ; il se déclare, il s'arme ;
Parmi les ennemis tout se trouble, s'alarme,
Tout s'ébranle, tout fuit, rien n'ose résister,
Et l'effroi dans les flots les fait précipiter.
Dérobant Eurimaque à sa perte certaine,
Je l'ai dans les vaisseaux fait conduire avec peine.
O ciel ! que ne peut point la présence des rois ?
Mon père, en se nommant, a repris tous ses droits ;
Et son aspect auguste, et ses coups redoutables
Ont désarmé soudain, ou puni les coupables ;
Les plus rebelles cœurs rentrent dans le devoir.
Tout reconnoît déja ses droits et son pouvoir.
Tandis que sa victoire exige sa présence,
Son ordre auprès de vous m'envoie en diligence.
J'ai chassé les soldats qui gardoient ce palais,
Et leur indigne sang a lavé leurs forfaits.
Venez donc voir Ulysse au milieu de sa gloire.
Son cœur attend de vous le prix de sa victoire.
Je vais trouver Iphise ; et dans son triste effroi,
Lui rendre en ce moment les soins que je lui doi.
Que veut Eumée ?

SCÈNE IX.

EUMÉE, TÉLÉMAQUE, PÉNÉLOPE, ÉRICLÉE, EURINOME.

EUMÉE.

Enfin tout se calme en Ithaque,
Mais votre soin n'a pu conserver Eurimaque :
Lorsqu'il croyoit, seigneur, aborder ses vaisseaux,
L'esquif qui le portoit, s'abîme sous les eaux.

TÉLÉMAQUE.

Et que devient Iphise ?

EUMÉE.

Elle ignore sa perte.
Ulysse vous attend, pour aller voir Laërte,
Madame.

TÉLÉMAQUE.

Pardonnez si mon empressement
Cherche Iphise....

PÉNÉLOPE.

Suivez ce tendre mouvement.
Enfin, dieux tout puissants qui m'avez exaucée,
De mes longues douleurs je suis récompensée !
Mais ce bonheur, mon fils, qu'ils rendent à mes vœux,
Ne seroit pas parfait, si vous n'étiez heureux.

FIN DE PÉNÉLOPE.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE,

PAR CAMPISTRON,

Représentée, pour la première fois, le 8 février 1685.

NOTICE
SUR CAMPISTRON.

Jean Galbert de Campistron naquit à Toulouse en 1656, d'une bonne famille de cette ville. Son père, procureur général des eaux et forêts, près le parlement de Toulouse, lui fit donner une éducation soignée dont il profita. Le jeune Campistron n'avoit encore montré aucun penchant pour la poésie, lorsqu'une affaire d'honneur l'éloigna de sa patrie. La passion qu'il avoit conçue pour une demoiselle de Toulouse lui suscita un duel dans lequel il fut blessé. Ses parents, craignant les suites de cette affaire et plus encore celles de son amour, l'envoyèrent à Paris. Il prit bientôt au sein de la capitale le goût du théâtre et des vers. Guidé par Racine dans la carrière dramatique, il essaya de marcher sur ses traces, et, s'il n'atteignit jamais les charmes de sa poésie, du moins est-il de tous nos auteurs celui qui a le plus approché de ce grand maître par la sage conduite et l'excellente contexture de ses ouvrages. Le premier qu'il donna fut *Virginie*. Cette tragédie, représentée, pour la première fois, le 12 février 1683, n'eut qu'un médiocre

succès. L'année suivante, Campistron fit jouer *Arminius* : cette pièce réunit tous les suffrages, et lui fit une sorte de réputation qui fut bientôt solidement établie par *Andronic* et *Alcibiade*. La première de ces tragédies, mise au théâtre le 8 février 1685, eut vingt-cinq représentations dont les vingt premières à prix double. *Alcibiade*, donnée le 28 octobre de la même année, fut jouée quarante fois.

Trois ans après parut *Phocion*, qui obtint onze représentations. Cette tragédie fut suivie de *Phraarte* dont un ordre supérieur fit interrompre les représentations, et qui n'a jamais été imprimée.

Adrien, tragédie mise au théâtre le 11 janvier 1690, n'eut que huit représentations.

Tiridate, donnée l'année suivante, eut un brillant succès et attira la foule pendant vingt-cinq représentations.

Aétius tragédie, représentée le 28 janvier 1693, fut jouée quinze fois, mais n'a point été reprise ni imprimée.

Dès 1684 Campistron avoit fait preuve de talent pour la comédie dans *l'Amante amant*, pièce en cinq actes qu'il avoit composee pour la femme de Raisin, laquelle désiroit jouer un rôle de travestissement. *Le Jaloux désabusé*, comédie, qu'il

donna le 13 décembre 1709, fut dès-lors regardée comme une fort bonne pièce, et tiendra toujours une place distinguée parmi les bons ouvrages de ce genre.

L'esprit et les talents de Campistron lui obtinrent plusieurs places lucratives. Sa valeur dans les armées lui mérita des décorations militaires. Il étoit de l'Académie françoise, lorsqu'il mourut le 11 mai, 1723, presque subitement, d'un abcès au poumon.

PERSONNAGES.

COLOJEAN PALÉOLOGUE, Empereur de Grèce.

IRÈNE, fille de l'Empereur de Trébisonde, et femme de l'Empereur.

ANDRONIC, fils de l'Empereur.

LÉON, } ministres d'État.
MARCÈNE, }

LÉONCE, envoyé des Bulgares auprès de l'Empereur.

EUDOXE, gouvernante d'Irène.

NARCÉE, confidente d'Irène.

MARTIAN, confident d'Andronic.

ASPAR, } officiers des gardes de l'Empereur.
GÉLAS, }

CRISPE, officier de l'Empereur.

Gardes.

La scène est à Constantinople, autrefois Byzance, dans le palais de l'Empereur.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARCÈNE, CRISPE.

MARCÈNE.

Quoi ! malgré nos chagrins et notre longue haine,
Léon, dis-tu, demande à parler à Marcène ?
A moi ! Me dis-tu vrai ? puis-je le croire ainsi ?

CRISPE.

Oui, seigneur, et bientôt il doit se rendre ici.

MARCÈNE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son âme
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflamme,
Après que si long-temps, soigneux de m'offenser,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
Et l'emploi glorieux que j'exerce à Byzance ?
Pour moi, je l'avouerai, dans ma haine affermi,
Je ne regarde en lui qu'un mortel ennemi ;
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire,
Me venge assez des maux qu'il a voulu me faire.

Je l'attendrai, pourtant, et pour être éclairci
Des sentiments secrets d'un homme...

CRISPE, *l'interrompant.*

Le voici.

SCÈNE II.

LEON, MARCÈNE, CRISPE.

LÉON, *a Crispe.*

Que l'on nous laisse seuls.

(Crispe sort.)

SCÈNE III.

MARCÈNE, LÉON.

LÉON.

Seigneur, puis-je prétendre
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre;
Et que, de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez, sans contrainte, écouter mes discours?

MARCÈNE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrette;
Mais, dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez. Ne craignez rien en vous ouvrant à moi.
Je le jure, seigneur, fiez-vous à ma foi.

LÉON.

Il suffit; ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour et sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le savez, seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur:
Il partage entre nous son cœur et sa puissance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.

Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré;
Et vous, que contre moi poussoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur et ma vie.
Je ne craignois que vous : vous ne craigniez que moi,
Et, puisqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que, jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre,
Puisque chacun de nous estimant son rival
Trembloit qu'à sa fortune il ne devînt fatal;
Persuadés tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'empire.
Souvent nos démêlés étant près de finir,
L'Empereur a pris soin de les entretenir.
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre zèle.
Chacun de nous étoit un ministre fidèle,
Dont les yeux attachés sur un seul ennemi,
Toujours dans son devoir le tenoient affermi.
Ainsi, tant qu'ont duré nos haines mutuelles,
L'Empereur a joui du fruit de nos querelles.
Il faut les terminer; le jour en est venu.
L'état de cette cour, seigneur, vous est connu :
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irène
L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la princesse à son fils malheureux
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds,
Andronic tout entier se livre à la colère;
Et si dans ses transports il épargne son père,
S'il le respecte encore, ah! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups.
Il impute à nos soins sa triste destinée.
Il croit que pour résoudre un second hyménée

Enfin, pour en former les injustes liens,
L'Empereur a suivi vos conseils et les miens.
Nos périls sont égaux, nos craintes sont communes,
Seigneur; associons nos cœurs et nos fortunes,
Et, pour nous maintenir, hâtons-nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

MARCÈNE.

Je ne sais si je puis, avec quelque assurance,
Seigneur, de vos discours bannir la défiance;
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter :
Nous sommes seuls, enfin, qu'aurois-je à redouter?
Quand vous m'accuseriez, votre seul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage.
Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur.
Je vais donc vous répondre et vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je vois trop l'importance.
Le prince est plus à craindre encore qu'on ne pense :
Il régnera; comment nous pourrons-nous sauver?
Pour moi, qui fus chargé du soin de l'élever,
Je me suis fait long-temps une pénible étude
De percer les raisons de son inquiétude.
Vous savez que toujours, solitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret;
Grâce à mes soins, j'ai lu jusqu'au fond de son ame;
J'ai vu son désespoir : l'ambition l'enflamme;
Au désir de régner sans cesse abandonné,
Tout lui déplaît ici n'étant point couronné.
Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage,
De domter son orgueil dans un long esclavage,
On l'a vu chaque jour, loin de s'humilier,
Se roidir contre nous et devenir plus fier.

Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance,
Il ne sauroit souffrir la moindre dépendance;
Mais surtout j'ai connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris.
Il voit notre pouvoir dans la cour de son père,
Seigneur, comme un larcin que nous osons lui faire;
Et si de l'Empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir que pour changer de sort.
Voilà quel est le prince; et je puis dire encore,
Qu'il est cher à la cour, que le peuple l'adore.
Dès l'enfance, affectant une fausse pitié,
Il s'est de tout l'empire attiré l'amitié.
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares:
Chaque jour l'envoyé de ces peuples barbares
L'entretient, le consulte, et près de l'Empereur
Andronic l'a flatté de toute sa faveur.
Ah! rendons pour la paix leur projet inutile:
Que serions-nous tous deux dans un état tranquille?
L'Empereur, libre alors de craintes et de soins,
Étant plus absolu, nous écouteroit moins.
En vain de sa tendresse il nous donne des marques:
Il est, n'en doutez point, comme tous les monarques
Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achètent leurs conseils,
Tandis que le désordre, ou le destin contraire,
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire;
Mais après le danger, à l'abri du malheur,
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur.
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles:
Nos services passés sont de foibles asiles;
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux:
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux,

Et l'exil, la prison... que dis-je? une mort prompte
Chez la postérité fait passer notre honte,
D'autant plus malheureux qu'accablés de douleurs
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
Nos maux font le sujet de la publique joie,
Que le peuple triomphe, et loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grâce en nous faisant mourir!

LÉON.

Oui, seigneur, prévenons le retour ordinaire
Qui du sort indigné nous montre la colère;
Occupons l'Empereur; ne le laissons jamais
Goûter le plein bonheur d'une profonde paix.
Ainsi, maîtres de tout, nous n'aurons plus de maître,
Et le fier Andronic... mais je le vois paroître.
L'envoyé l'accompagne, et Martian aussi.

SCÈNE IV.

LÉONCE, MARTIAN, ANDRONIC, MARCÈNE, LÉON.

ANDRONIC, *à Léonce.*

Je vais leur en parler; ils sont tous deux ici.
Léonce, vous verrez avec combien de zèle
Des peuples opprimés je défends la querelle...
(à Marcène et à Léon.)
Vous, dont les seuls avis et la pleine faveur,
Au gré de vos désirs, font agir l'Empereur,
Portez-le à la clémence, et faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la paix que Léonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un peuple malheureux et non pas criminel.

Pressez, n'épargnez rien, secondez mon envie;
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie:
Des peuples ébranlés j'assurerai la foi.
J'en réponds, si l'on veut s'en reposer sur moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misère;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon père,
En faveur de vos soins, je puis tout oublier,
Que je m'abaisse, enfin, jusqu'à vous en prier.

MARCÈNE.

Ah! seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

C'est assez. Il me reste à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'empire.
Laissez-moi.

(Marcène et Léon sortent.)

SCÈNE V.

ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

LÉONCE, *à Andronic.*

Sur l'espoir d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons!

ANDRONIC.

Eh! que puis-je aujourd'hui?
Hélas! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites!
Et vous pouvez un jour, par une douce paix,
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
L'Empereur doit ici vous voir et vous entendre.
Il l'a promis... Il vient... Je vais tout entreprendre;
Trop heureux si mes soins donnent à vos états
Ce repos souhaité, dont je ne jouis pas!

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, GARDES, ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

ANDRONIC, *à l'Empereur, en allant au-devant de lui.*

Seigneur, Léonce encor vous demande audience;
Et vous avez daigné m'assurer...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Qu'il s'avance.

LÉONCE, *se jetant aux pieds de l'Empereur.*

Permettez-vous, seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Levez-vous.

LÉONCE, *à part, en se relevant.*

Fais si bien, juste ciel, que ma plainte le touche !...
(à l'Empereur.)
Tout un peuple, seigneur, vous parle par ma bouche;
Un peuple qui toujours à vos ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur, justement renommée,
Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée,
Quand votre illustre père, achevant ses exploits,
Se vit et la terreur et l'arbitre des rois.
Vous le savez, seigneur, ce peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime,
Et ce digne héros pour ses fameux combats
Choisissoit parmi nous ses chefs et ses soldats.
Cet heureux temps n'est plus; ces guerriers intrépides
Sont en proie aux fureurs de gouverneurs avides.

Sous des fers odieux leur cœur est abattu :
La rigueur de leur sort accable leur vertu.
Tout se plaint, tout gémit dans nos tristes provinces,
Les chefs et les soldats et le peuple et les princes.
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la justice et les lois.
En vain vos ennemis à nos peuples soutiennent
Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent.
Non, vous n'approuvez point leurs sanglants attentats.
Je dirai plus, seigneur, vous ne les savez pas.
Ah! si, pour un moment, vous pouviez voir, vous-même,
Pour quels coups on se sert de votre nom suprême,
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer;
Alors de vos sujets, moins Empereur que père,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misère,
Et qu'à punir bientôt, avec sévérité,
Ces indignes abus de votre autorité!
Enfin, si l'on a vu nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la patrie,
Seigneur, nos gouverneurs sont les plus criminels;
Ils nous ont trop appris à devenir cruels!
Pour vous nous conservons la foi la plus constante:
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante?
Faut-il, pour soutenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verser tout notre sang?
Faut-il, nous exposant aux horreurs de la guerre,
Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre?
Vous nous verrez, contents au milieu des déserts,
Braver, pour vous servir, tous les périls offerts,
Et mériter de vous, en cherchant à vous plaire,
Les bontés dont jadis nous combla votre père.

Mais s'il faut chaque jour, par de nouveaux tyrans,
Voir piller nos maisons, massacrer nos parents,
Et les trésors tirés du sein de nos provinces,
Rendre ces inhumains plus puissants que nos princes;
Je l'avouerai, seigneur, nos peuples irrités
S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
C'est à vous de juger en prince légitime,
S'il faut ou nous absoudre, ou punir notre crime.
Si vous nous condamnez, pleins de respect pour vous,
Seigneur, sans murmurer, nous souffrirons vos coups;
Mais du moins rejetez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos misères.
Prononcez par vous-même, et ne consultez pas
Des cœurs intéressés à troubler vos états.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous espérez avec cet artifice
Dérober votre tête au plus juste supplice.
Que dis-je? vous voulez me prescrire des lois,
Que pour régner enfin j'emprunte votre voix.
C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre;
Et si je n'écoutois que mes ressentiments,
Je ne vous répondrois que par des châtiments.
Mais je veux bien encor suspendre ma colère.
Je verrai s'il faut être indulgent ou sévère.
Allez; je suis instruit de vos prétentions,
Et vous saurez bientôt mes résolutions.

(Léonce sort.)

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

Eh bien, parlerez-vous encor pour ces rebelles,
Prince ?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fidèles ;
Et, malgré vos bontés pour leurs persécuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs !
L'Empereur, mon aïeul, dont les vives lumières
Égaloient le grand cœur et les vertus guerrières,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh bien, puisque votre ame, encor trop irritée,
Refuse à leurs soupirs la grâce méritée,
Confiez-moi leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos ;
Il faut que j'aille.....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte ;
De ces lieux, pour un temps, souffrez que je m'écarte.
Tout m'en presse, seigneur ; un peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains,
Le désir de calmer les troubles de l'empire,
Et bien d'autres raisons, que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Byzance, et quitter cette cour?

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une première grâce?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt, par cet illustre emploi,
Ce que l'empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne sais que juger d'un discours qui m'étonne!
A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne!
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis,
Pour courir vous jeter parmi nos ennemis?
Vous êtes dans Byzance, où ma cour vous adore...,
Quel étrange projet! je le répète encore :
Pour des peuples ingrats faut-il vous empresser?
Prince, consultez-vous; je vous laisse y penser.

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE VIII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire.
Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire :
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir!

MARTIAN.

Eh quoi! vous flattez-vous que loin de cette ville,
Que sous un autre ciel vous serez plus tranquille?
Non, seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas :
Changerez-vous de cœur en changeant de climats?

Et croyez-vous sentir en sortant de Byzance
Des transports moins pressants et plus d'indifférence?

ANDRONIC.

Non, non; d'aucun repos je n'ose me flatter:
C'en est fait, mes tourments ne me sauroient quitter.
Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée,
Je n'en puis seulement concevoir la pensée.
Irène est trop charmante, et je sens mon amour,
Sans espoir, sans désirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance;
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance;
Ses yeux sont plus puissants qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts!
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-temps ne pourroit se contraindre.
Je ne puis voir mon père avec tranquillité
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité.
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irène!
Il s'élève en mon cœur des sentiments de haine
Que toute ma vertu ne sauroit étouffer.
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je sais tous les égards que je dois à mon père,
Et le ciel m'est témoin comme je le révère!
Je voudrois faire plus, mais il m'a tout ôté.
Son choix... n'en parlons plus... Je suis trop agité.
Je ne me connois plus, et je me crains moi-même.
Je suis jeune, jaloux; j'ai perdu ce que j'aime.
Fuyons; n'exposons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu!

MARTIAN.

Que je vous plains, seigneur! que votre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée!

Sans lui toujours content, révéré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos aïeux,
Votre cœur eût goûté, dans une paix profonde,
L'heureux sort que le ciel donne aux maîtres du monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu? Je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux!
Eh quoi! pour pénétrer l'excès de ma misère,
Ne te suffit-il pas de connoître mon père?
L'Empereur, soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang:
Les plus saints mouvements que la nature imprime
Dans son austère cœur passeroient pour un crime;
Et pour être né prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un père pour son fils.

MARTIAN.

Quoi! seigneur....

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang.
Surtout de mon aïeul et l'exemple et la gloire
M'enflamme à tous moments et remplit ma mémoire!
Sur ce fameux guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet, n'en peut être arraché:
Je regarde son sort avec un œil d'envie;
A ses jours éclatants je compare ma vie.
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans
Que de nobles travaux, des succès triomphants,
Que des murs embrasés, que des villes surprises,
Des peuples asservis, des provinces conquises,

Des rebelles punis, des rois humiliés,
Le repos maintenu chez tous ses alliés;
Ou si jamais le sort, démentant son courage,
A ses prospérités a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans son adversité.
Je le vois triompher du destin irrité;
Et tirant de sa chute une nouvelle gloire,
A force de vertu, rappeler la victoire.
Moi, toujours renfermé dans ces murs malheureux,
Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne sais ni l'emploi, ni l'ordre d'une armée
Que par des traits confus, ou par la renommée.
Ah! ce seul souvenir, plus que tous mes malheurs,
M'irrite, me dévore et m'arrache des pleurs!...
Allons, obéissons au transport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un essor si rapide
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus!...
Cependant, cherche Eudoxe; elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irène;
Du dessein que j'ai pris il la faut avertir.
Va la trouver; dis-lui qu'avant que de partir
Je demande surtout à voir l'Impératrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office,
Que j'ose m'en flatter... adieu : cours, hâte-toi.
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

Je ne le verrai point : non, j'y suis résolue.
M'osez-vous conseiller cette fatale vue ?
Eudoxe, ignorez-vous son destin et le mien ?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance
Il ne se presse plus de sortir de Byzance ?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son désespoir ;
Et, puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRÈNE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende ?
Vous qui, me dérobant à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisîtes mes pas ;
Vous de qui les conseils, le zèle et la prudence
Devroient à tous moments rassurer ma constance,
Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au péril que je fuis ?

EUDOXE.

Madame, le péril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce prince déplorable ?

Résolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous lieux,
Et voudra, pour le moins, devoir à la fortune
Le plaisir de vous faire une plainte importune...
Que dis-je? croyez-vous que plein de son amour
Il puisse se résoudre à partir de la cour?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime!
Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même;
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux,
Qu'on verroit, tôt ou tard, quelque éclat de ses feux,
Que l'Empereur, suivant son penchant ordinaire,
Oublieroit les saints noms et d'époux et de père,
Et vous perdroit tous deux, sur un simple regard
Où peut-être l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle;
Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle.
Surtout, commandez-lui de ne vous voir jamais:
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce palais;
Qu'il pense à tous moments que son sort et le vôtre
Vous doit, jusqu'au tombeau, séparer l'un de l'autre.
O ciel! que feriez-vous si, trompant votre espoir,
Andronic en ces lieux, revenu pour vous voir,
Renouveloit un jour par sa triste présence
Le souvenir qu'auroit affoibli son absence?
Que de nouveaux combats! que de secrets soupirs!
Hélas! épargnez-vous ces mortels déplaisirs!
Si le prince une fois vous a promis, madame,
De ne plus traverser le repos de votre ame,
D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
Étouffer ou nourrir un malheureux amour,
Quelque brûlant désir, quelque ardeur qui le presse,
Madame, j'en réponds, il tiendra sa promesse.

Voyez-le ; et, sans frémir de son destin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

IRÈNE.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste ?
Ah ! laissez-le moi fuir sans me charger du reste !
J'ai causé ses malheurs, en causant son amour ;
Le presserai-je encor de sortir de la cour,
Et d'aller essuyer chez un peuple barbare,
Du destin ennemi le caprice bizarre ?
Que dis-je? pensez-vous que dans mon triste cœur
Ma vertu devant lui résiste à ma douleur,
Au bruit de ses soupirs, à l'aspect de ses larmes : ...
Non, ce seul souvenir me donne trop d'alarmes !
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien !
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien !
C'est trop pour triompher de toute ma constance,
Hélas ! d'avoir quitté les lieux de ma naissance ;
Ces lieux où tout sembloit prévenir mes désirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs ! ...

(A part.)

O bienheureux séjour ! aimable Trébisonde !
O murs, où je vivois dans une paix profonde,
Que n'ai-je en vous perdant de mes funestes jours
Par une prompte mort vu terminer le cours !
Je m'éloignai de vous. En ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux hyménée,
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié
Pour jamais avec moi seroit associé.
Nos pères l'ordonnoient. Trébisonde et Byzance
Sur cet illustre hymen fondoient leur espérance.
Je venois, avec joie, en célébrer les nœuds.
Le prince étoit aimable, il étoit amoureux.

Vains projets! vains transports! espérance inutile!
J'arrive, enfin; à peine entrois-je en cette ville
Que je me vois livrée à des maux infinis.
Il me faut épouser le père au lieu du fils.
Nos destins sont changés : un ordre de mon père
Détruit dans un instant le bonheur que j'espère.
En victime d'état, contrainte d'obéir,
Pour conserver ma gloire il fallut me trahir!

EUDOXE.

Eh! pourquoi rappelant vos disgrâces passées,
Occuper votre esprit de ces tristes pensées?
Madame, faites-vous un généreux effort;
Avec moins de douleur remplissez votre sort,
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
Les déplaisirs secrets...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Ah! que m'osez-vous dire?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi?
Cependant, qui jamais eut le sort plus contraire?
Observée avec soin par une cour austère,
Où les yeux les plus chers me semblent ennemis,
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis,
Où, sans cesse livrée à ma douleur extrême,
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même,
Que vous dirai-je, enfin? où ce cœur malheureux
Est souvent, malgré moi, moins fort que je ne veux!

EUDOXE.

Redoublez vos efforts. Le temps, votre constance
De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez...

SCÈNE II.

NARCÉE, IRÈNE, EUDOXE.

NARCÉE, *à Irène.*

Andronic s'avance vers ces lieux ;
Il vous cherche, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

Ah ! je n'ose l'attendre.
Eudoxe, vous pouvez lui parler et l'entendre.
Voyez-le, dites-lui qu'en l'état où je suis,
Le fuir et le bannir est tout ce que je puis.

SCÈNE IV.

ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

ANDRONIC, *à Irène, qui veut s'éloigner.*

Vous me fuyez, madame ? Ah ! ciel ! quelle injustice !
Quoi ! de tous mes malheurs vous rendez-vous complice ?
Hélas ! pour accabler un cœur infortuné
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné ?

IRÈNE.

Que demandez-vous, prince, et que pourrez-vous dire ?
Méprisez-vous les lois que je vous fais prescrire ?
Quel est votre dessein de venir en ces lieux
Me faire, malgré moi, recevoir vos adieux ?

Puisque vous êtes prêt à sortir de Byzance,
N'en pouviez-vous partir avec votre innocence?
Avez-vous oublié qu'un serment solennel
Nous impose à tous deux un silence éternel;
Qu'il n'est plus entre nous d'entretien légitime,
Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est un crime;
Que, sans cesse, attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir,
Et, quels que soient les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre?

ANDRONIC.

Qu'entends-je? juste ciel! de quoi m'accusez-vous?
Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable?
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds?
Ah! de votre repos plus jaloux que vous-même,
J'ai soin de m'exiler, parce que je vous aime.....
Pardonnez-moi ce mot, pour la dernière fois,
Et songez que je pars sans attendre vos lois,
Qu'en vain à me bannir vous étiez résolue,
Puisque déja mon cœur vous avoit prévenue.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
Madame, vous vivez pour un autre que moi,
Quoique toujours brûlé jusques au fond de l'ame,
Vous savez si mes yeux ont parlé de ma flamme,
Si le moindre transport, un indiscret soupir
Vous ont fait soupçonner quelque injuste désir?
Tout a gardé, madame, un rigoureux silence...
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence.
Je sais tous les combats qu'il me faudroit livrer

Si sous un même ciel nous osions respirer.
Je sais, enfin, je sais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être tout l'Empire.
Ils ont su mon amour et doivent présumer
Que qui vous aime un jour doit toujours vous aimer.
Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un et l'autre...
Sauvons de leur soupçon et ma gloire et la vôtre.
Je cherche à m'éloigner; vous, pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur.
Heureux si par vos soins mon attente est remplie!
J'irai des révoltés apaiser la furie:
Ils me veulent pour chef, et je ne doute pas
Que je ne sois bientôt maître dans leurs États,
Qu'au gré de mes désirs leur valeur toujours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le ciel, qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flamme si belle,
Ne sauroit, pour le moins, s'offenser de mon zèle.
S'il défend à mon cœur des sentiments trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous,
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur votre père,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la présence a pu blesser vos yeux,
Appelez-moi, madame, et je pourrai tout faire.
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire.
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

IRÈNE.

En vain vous me flattez de ces fameux services:
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.

Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, prince, dans cette cour?
Hélas! j'y verrai tout avec indifférence!
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
Accoutumer mon cœur, trop souvent mutiné,
A chérir un époux que le ciel m'a donné,
Obéir à ses lois, ne songer qu'à lui plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir sévère,
Soulager les sujets qui vivent sous ma loi,
Voilà, jusqu'à la mort, quel sera mon emploi.
J'avoûrai, cependant, et je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime,
Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix,
Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine
C'est de voir les hauts faits où le ciel vous destine,
Et de votre grand nom cent monarques jaloux
Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela partez. A votre exil fidèle,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle.
Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climats,
Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il temps? ce bonheur, dont vous flattez mon ame,
Hélas! en vous perdant je l'ai perdu, madame;
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer.
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage,
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'apprendre à l'univers, par quelque illustre effort,
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort;

Et, payant de mon sang ma première victoire,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous, cependant, madame, oubliez mes malheurs;
Et tandis que, nourri de soupirs et de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Régnez, et...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Croyez-vous ma constance si ferme?
Ce reproche cruel, plus que tous vos regrets,
Étonne mon courage et confond mes projets!
Ah! prince, pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine,
Que, pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous soyez seul à plaindre, et le seul malheureux?..
Mais, que dis-je? où m'entraîne une force inconnue?...
Ah! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue?
Partez, prince; c'est trop prolonger vos adieux!

EUDOXE.

Ah, madame, je vois l'Empereur en ces lieux.

SCÈNE V.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

L'EMPEREUR, *à Irène, en lui montrant Andronic.*

MADAME, quel étoit son discours et le vôtre?
Mon abord imprévu vous trouble l'un et l'autre:
Je le vois; tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRÈNE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher.
Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espère.

Il vient de me presser de vous parler pour lui.
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui.
Laissez un libre cours à son ardeur guerrière,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma prière...
(A Andronic.)
Je fais ce que je puis, prince; vous l'entendez.
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez!
(Elle sort avec Eudoxe.)

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

Quoi! prince, vous cédez à votre impatience?
Vous êtes résolu d'abandonner Byzance?
Vous me faites encor presser d'y consentir?

ANDRONIC.

Oui, seigneur; et déja je brûle de partir:
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne!

L'EMPEREUR.

Je n'entends qu'à regret un discours qui me gêne:
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.
Je vous ai dit tantôt, moins en maître qu'en père,
Que je n'approuvois point ce départ téméraire.
C'en étoit trop, je crois, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander;
Mais, puisque, malgré moi, puisque, sans complaisance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah! seigneur, voulez-vous....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ne me répliquez plus.
Songez à m'obéir d'une âme plus soumise.
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux,
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

Eh! bien, seigneur, je sors; mais c'est trop me contraindre.
Dans l'état où je suis, je ne saurois plus feindre;
Et d'un si dur refus les perfides auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, LEON, MARCÈNE.

L'EMPEREUR, *à part.*

Quelle témérité, quel discours, quelle audace!
A mes yeux!

LÉON.

Vous voyez, seigneur, qu'il nous menace.
Ses chagrins, qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous....
Que dis-je? croyez-vous que ce prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête?
Que je prévois de maux pour nos fils malheureux!
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux!

MARCÈNE, *à l'Empereur.*

Je ne m'alarme point de tout ce qu'il peut faire;
Je prends peu garde au fils s'il faut servir le père,
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier.

Son ame d'un refus eût été moins surprise,
S'il n'eût point médité quelque grande entreprise.
Iroit il donc chercher des peuples révoltés,
S'il ne vouloit servir leurs infidélités?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie?
Et peut-être va-t-il, par Léonce engagé,
Désobéir encore, et partir sans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir sans congé?

MARCÈNE.

Seigneur, je l'appréhende.
C'est le seul Andronic que Léonce demande;
Et pour mieux attirer ce prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares, armés contre votre puissance,
Seront bientôt remis sous votre obéissance;
Mais qu'ils vous causeront et de peine et d'ennui,
S'ils marchent contre vous sous un chef tel que lui,
S'ils peuvent désormais braver votre colère,
En opposant le fils aux menaces du père,
Et publier partout que leurs soins, leur valeur
Conspirent au salut de votre successeur!

LÉON, *à l'Empereur.*

Hélas! en quels excès pourra-t-il se répandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre!
Mécontent, et suivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déja si fiers,
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Byzance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers forfaits
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets.

Et, ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le ciel les avoue.
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend;
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand.
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole.
Pour lui le sort se fixe et la victoire vole.
Il gagne des soldats et l'estime et le cœur :
Les peuples à son nom sont glacés de terreur.
Ainsi, gardant sur tout un empire suprême,
Tout l'honore, ou le suit; tout le redoute, ou l'aime,
Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux cieux,
Il voit ses attentats devenir glorieux!

L'EMPEREUR.

Ah! que vous m'étonnez!.. Mais prévenons sa fuite...
Sans cesse, de plus près, éclairons sa conduite.
Veillez sur tous ses pas et redoublez vos soins.
Placez autour de lui de fidèles témoins.
Enfin, dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

(Léon et Marcène sortent.)

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR, *seul.*

Ce n'est pas tout : dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement...
Ah! qu'Andronic encore et m'alarme et me gêne!
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irène?
Quel intérêt prend-elle au destin de mon fils?..
Que dis-je? ils se parloient quand je les ai surpris.

J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître...
O ciel! quelle terreur!.. Je me trompe peut-être.
Chassons cette pensée; épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux...
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure...
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils :
Quand l'amour est extrême il se croit tout permis.
Andronic, je le sais, aima l'Impératrice;
Et bien qu'à ses désirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint,
Et peut-être qu'Irène et l'écoute et le plaint...
Ah! si je le croyois... un châtiment sévère...
Allons, développons ce funeste mystère.
Ils se cachent en vain, et, pour tout deviner,
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
Ne différons donc plus, et si je vois le crime,
Punissons, sans songer si j'aime la victime!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Seigneur, que faites-vous?

ANDRONIC.

Ah! ne m'en parle plus;
Martian, tes discours sont ici superflus.
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre!

MARTIAN.

Mais, quoi! ne sauriez-vous un moment vous contraindre?
Modérez vos transports. Est-ce dans ce palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Léonce?
Est-il prêt? qu'a-t-il dit et quelle est sa réponse?

MARTIAN.

Il se fait de vos lois un souverain devoir....
Mais il vient.

SCÈNE II.

LÉONCE, ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC, *à Léonce.*

C'EST en vous que je mets mon espoir;
A des maux éternels la fortune me livre.
Ami, je suis perdu si je ne puis vous suivre.
L'Empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir;
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis, mon ame est satisfaite.
Parlez, sortirons-nous de ces lieux ennemis?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis?

LÉONCE.

Oui, seigneur; tout est prêt, vous n'avez qu'à me suivre.
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des périls qui menacent vos jours;
De nos peuples armés acceptez le secours.
Ils ne veulent que vous : à l'envi l'un de l'autre,
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre.
Brisez un joug fatal, et que vos premiers coups
Attirent tous les yeux et tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus. Par trop de violence,
On a poussé mon cœur et lassé ma constance.
Ouvrons des yeux, enfin, trop long-temps abusés,
Rendons, à notre tour, les maux qu'on m'a causés.

LÉONCE.

Vengez-vous, vengez-nous; nos peuples vous attendent:
Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent.

Vous avez en vos mains le projet arrêté,
Comme un gage certain de leur fidélité.
Vous trouverez, seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des soldats orgueilleux du bruit de leurs conquêtes,
Fidèles à leurs chefs, patients à souffrir,
Et toujours résolus de vaincre ou de mourir.
Courez les commander, et tentez la fortune:
Mais surtout bannissez une crainte importune;
En livrant votre bras à ces nobles efforts,
Prenez soin de fermer votre cœur aux remords.
Ne vous souvenez plus pendant votre entreprise
Si l'exacte équité la blâme, ou l'autorise;
Entrez dans la carrière, et, sans vous arrêter,
Au degré le plus haut hâtez-vous de monter.
Ces scrupuleux devoirs et ces égards sévères,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires;
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,
Sur les pas des héros ne doit jamais marcher.
Les hommes destinés à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur et la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

LÉONCE.

Martian est instruit, et je cours vous attendre.
D'abord que l'empereur, congédiant sa cour,
Se sera retiré pour attendre le jour,
Martian, sur mes pas soigneux de vous conduire,
Assurera la fuite où votre cœur aspire.
J'ai dans tous les chemins par où vous passerez
De fidèles amis et des cœurs assurés,

Qui, tous brûlants pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite.
Hâtez-vous donc, seigneur. Moi, sans plus différer,
A remplir vos désirs je vais tout préparer.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'EN est donc fait, seigneur, et, malgré ma prière,
Vous suivez les transports d'une aveugle colère ?
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter ?
Dans quels affreux périls vous courez vous jeter !
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mène ?
J'en frémis !... vous cherchez votre perte certaine.
Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils,
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris.
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrète ?

ANDRONIC.

Ah, cruel ! oses-tu condamner ma retraite ?
Laisse, laisse-moi fuir. Est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse cour ?
Je sais dans mon projet quel malheur je m'apprête,
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert je périrai demain,
Que mon sang, que l'état me défendront en vain.
Mais mon destin le veut : il faut que j'obéisse.
Eh ! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse ?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes moments
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourments ?

On me prive, à jamais, de tout ce que j'adore;
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuste pouvoir, à me nuire obstiné,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né!
Malgré tant de raisons, malgré tant de contrainte,
Laissé-je un seul moment échapper quelque plainte?
J'étouffe mes soupirs, j'étouffe mes regrets :
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits;
Et, nourrissant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie.
Enfin, lassé de voir des objets si cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins soigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande, par grâce, à partir de Byzance,
Et d'aller exercer mon courage et mon bras
A soumettre, à calmer de rebelles états;
On me refuse encor l'emploi que je demande :
On soupçonne ma foi! je vois qu'on m'appréhende.
On m'impute à forfait le soin de m'éloigner :
On me croit dévoré de l'ardeur de régner;
Et, tout près de tenter, par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai point fait en perdant ce que j'aime,
Sur ces fausses raisons on me retient ici!
Je vois contre mes pleurs qu'un père est endurci :
Je vois mes ennemis triompher de ma peine;
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne :
On veut me voir souffrir, et mes persécuteurs
Ne seroient pas contents si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je ne puis t'écouter davantage.
Je me livre aux transports de ma secrette rage!

Plus de conseils; il faut m'éloigner, ou périr.
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-temps une douleur timide;
Je veux que désormais la colère me guide,
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur !...
Mais déja dans ces lieux règne un profond silence...
Cours, hâte-toi, réponds à mon impatience.
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera temps reviens m'en avertir.

(Martian sort.)

SCÈNE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Enfin, dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le ciel favorable aux vœux que je lui fais
Approuve ma retraite, et soutient mes projets !
O vous, dont si long-temps j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux, sacrés murs de Byzance,
Palais de mes aïeux, où je reçus le jour,
Je me prive à jamais de votre heureux séjour,
Je fuis; mais, en partant, mon amour vous confie
Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie !
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer !
Je l'aime, je l'adore et ne l'ose nommer.
Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos charmes;
Voyez couler ses jours sans trouble, sans alarmes;
Et, le ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs !...

(Voyant paraître Martian.)

Enfin...

SCÈNE V.

MARTIAN, ANDRONIC.

MARTIAN.

Venez, seigneur; l'heure nous favorise :
Partez.

ANDRONIC.

(A part.)

Allons... O ciel! conduis notre entreprise.
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient... L'Empereur se présente à mes yeux...
Serois-je découvert?

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ASPAR, CRISPE, GÉLAS, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR, *aux gardes.*

Gardes, qu'on les saisisse?

ANDRONIC, *à part.*

Ah! du moins, par ma mort, prévenons sa justice.
(Il veut se tuer, on le désarme.)

L'EMPEREUR.

Mais, prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous savez tout, qu'est-il besoin de feindre?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir,
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir?
Oui, je suis criminel; vous connoissez mon crime,
Je voulois à vos coups dérober la victime,

Satisfaire, à la fois, mon cœur et vos soupçons;
Vous épargner le soin de chercher des raisons,
Pour condamner un fils, que vous croyez perfide;
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide!

L'EMPEREUR, *à part.*

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin?..
(Aux gardes.)
Qu'on l'ôte de mes yeux; qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer, au milieu des supplices,
Léonce et Martian, ses malheureux complices...

(Andronic sort avec Aspar et quelques gardes. Martian est emmené par Crispe, Gélas et d'autres gardes.)

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Léon.*

Vous, Léon, hâtez-vous; et sans perdre un moment
Suivez le prince. Allez; cherchez exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.

(Léon sort.)

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

MARCÈNE, *à l'Empereur.*

Vous l'avez vu, seigneur; sans nous, sans nos avis,
Le perfide Léonce emmenoit votre fils.
Ils s'éloignoient tous deux, et ce palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile.

Mais, seigneur, un des miens, les suivant de plus près,
A connu leur dessein et vu tous leurs apprêts.
Il m'a tout dit. Nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite.
Par là, n'en doutez point, des peuples révoltés
Les projets sont trahis, les transports arrêtés.
Enfin, ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCÈNE IX.

IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE, L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

IRÈNE, *à l'Empereur.*

Qu'ai-je entendu, seigneur? quel bruit, quelles alarmes,
Quel danger imprévu, quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiète, éperdue,
Je vous cherche, je cours : rien ne s'offre à ma vue
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternés,
Des soldats interdits, des gardes étonnés.
Qui cause dans la cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible,
Je les ai détournés. Ne craignez rien pour moi,
Je puis punir un fils qui me manque de foi.

IRÈNE.

Quoi! seigneur...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Andronic, méprisant ma colère,
Couroit insolemment s'armer contre son père;
Et, malgré ma défense, abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les tranports furieux.

Mais le ciel, qui toujours me conduit et me guide,
A trompé les desseins de ce prince perfide,
Et, par ce juste soin qu'il répand sur les rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des lois.
Il est en mon pouvoir, et ce prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable!

IRÈNE.

Ah! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur, et seriez-vous à ce point inhumain?

L'EMPEREUR.

Madame...

IRÈNE, *l'interrompant:*

À cet excès pousser votre colère!
Quelle horreur!... pardonnez à mon discours sincère!
Je crains pour vous, seigneur, l'infaillible retour
Des mouvements du sang, des transports de l'amour,
Qui, blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes;
Je crains pour vous la honte et les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austère justice
Entraînent après eux un éternel supplice.
La haine se répand sur celui qui punit,
L'amour et la pitié sur celui qui périt;
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles
Semble peu mériter qu'ils aient été fidèles...
Peut-être j'en dis trop; mais mon zèle, seigneur,
Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne mémoire!

L'EMPEREUR.

Madame, c'est assez; j'aurai soin de ma gloire.

Je vois ce que prétend le zèle officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux.
Je connois votre cœur, je sais tout ce qu'il pense ;
Allez ; ne doutez point de ma reconnoissance.

(Il sort d'un côté avec les gardes, et Irène sort d'un autre côté avec Eudoxe et Narcée.)

SCÈNE X.

MARCÈNE, *seul.*

Enfin, le prince est près de périr aujourd'hui !
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui ?
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte ?...
Ah ! prenons, sans effroi, l'occasion offerte !
Il nous a menacés : il nous perdroit un jour.
N'attendons point du sort ce funeste retour !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LÉON, ASPAR.

LÉON.

Oui, c'est vous que je cherche, et je viens vous instruire
D'un ordre nécessaire au salut de l'empire.
L'Empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier.
Commandez.

LÉON.

L'Empereur à déja vu la lettre
Qu'entre les mains du prince on a voulu remettre.
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris?
Cependant, l'Empereur veut que son fils la voie.
Il vous donne ce soin, Aspar; il vous l'envoie.
Faites-la rendre au prince, et trompez-le si bien
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.
(Il lui donne une lettre.)

ASPAR, *prenant la lettre.*

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zèle.

LÉON.

Mais, surtout, employez un ministre fidèle.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez.
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu. *(Il sort.)*

SCÈNE II.

ASPAR, *seul.*

Ne craignez rien; je vous ferai connoître
Qu'Aspar, quand il choisit, ne choisit point un traître...
Mais je vois Andronic... Il porte ici ses pas.

SCÈNE III.

ANDRONIC, GARDES, ASPAR.

ANDRONIC, *à Aspar et aux gardes.*
Qu'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.
(Aspar et les gardes s'éloignent.)

SCÈNE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Desseins mal concertés, malheureuse vengeance,
Dont mon cœur abusé goûta trop l'espérance!
Douces illusions de mes esprits charmés,
Projets évanouis aussitôt que formés,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimères,
Et laissez-moi, sans vous, contempler mes misères!...
O ciel, dans quel état me trouvé-je réduit?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste,
A quoi dois-je m'attendre, et quel espoir me reste?
Léonce et Martian, que déja l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur,
De moment en moment, ma garde redoublée,
Le noir pressentiment dont mon âme est troublée,

Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencements doivent se terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi; je meurs, et la rigueur du sort
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse;
Mais aussi qu'il se juge et se fasse justice.
Qu'il songe à nos destins, et lequel de nous deux
Est le plus criminel, ou le plus malheureux...
Emporté par le feu d'un imprudent courage,
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter;
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon père... mais, que dis-je? il refuse de l'être:
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître?
Il m'ôte ma maîtresse et l'empire et le jour.
Voilà tous les présents que m'a faits son amour!...
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse;
Rien ne désarmeroit sa fureur vengeresse,
Et, quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soupir!

(Voyant entrer Gélas.)

Mais, que veut-on de moi?

SCÈNE V.

GÉLAS, ANDRONIC.

GÉLAS, *lui présentant la lettre d'Irène.*

Seigneur, c'est une lettre
Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC, *prenant la lettre.*

N'avez-vous rien à dire et ne puis-je savoir...

GÉLAS, *l'interrompant.*

Non, seigneur. Je vous quitte, et j'ai fait mon devoir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ANDRONIC, *seul.*

Est-il quelque remède au malheur qui m'accable ?
Le ciel me jette-t-il un regard favorable ?
Qui peut être touché de mon sort inhumain ?...
(Ouvrant la lettre et l'examinant.)
Lisons... Je ne saurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vue
Que d'un trouble soudain mon âme s'est émue.
Je ne sais quel présage et quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas...
(Il lit.)
« Par un dernier effort apaisez votre père.
« Ne ménagez plus rien, prince, pour vous sauver.
« Assurez une vie à l'état nécessaire,
« Et songez qu'en mourant... Je ne puis achever. »
(après avoir lu.)
O bonté sans exemple !... Adorable princesse !
Quoi ! pour mes jours encor votre cœur s'intéresse ?
Oui, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.
Je connois votre voix : il me semble l'entendre.
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?
Abandonné de tous... Ah ! prince trop heureux,
Par où mérites-tu des soins si généreux ?

Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un père.
Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colère ?...
Irène, de vos vœux je me fais une loi :
Vous voulez que je vive, et c'est assez pour moi.
A vos moindres désirs je suis prêt à me rendre...
Mais, hélas ! l'Empereur voudra-t-il bien m'entendre ?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hasarder,
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder...
Résous-toi donc, mon cœur, à cette violence ;
Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance...
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi !...
Mais après cet effort craignez d'en faire d'autres !
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres...
Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours...

(Appelant.)

Holà, gardes ! quelqu'un.

SCÈNE VII.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

Seigneur, que faut-il faire ?

ANDRONIC.

Sachez si je pourrois entretenir mon père,
Si, suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment.

(Aspar sort.)

SCÈNE VIII.

ANDRONIC, *seul.*

QUE vais-je faire? ô ciel! quelle triste entrevue!
Que dire à l'Empereur? quelle honte à sa vue!
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un père qui me traite avec indignité;
Qui ne me fit jamais ni caresse, ni grâce;
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace;
Qui, fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel!
Pourrai-je seulement soutenir sa présence?
Il ne me répondra qu'avec un froid silence:
Son front ne m'offrira qu'un sévère dédain;
J'aurai le déplaisir de m'abaisser en vain...
Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice?...
O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur,
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur!

SCÈNE IX.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

PRÉPAREZ-VOUS, seigneur, votre père s'approche.

ANDRONIC.

(*à part.*)

Dites plutôt mon roi... quel combat! quel reproche!...
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter!

SCÈNE X.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR, *à Aspar.*

Qu'on nous laisse...

(Aspar sort.)

SCÈNE XI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC.

L'EMPEREUR, *à part.*

A mes pieds viendra-t-il se jeter?

ANDRONIC, *à part.*

Par où commencerai-je, et qu'est-ce que j'espère?

L'EMPEREUR, *à part.*

Je sens à son aspect redoubler ma colère!

ANDRONIC, *à part.*

Allons, obéissons et ne balançons plus...
(A l'Empereur.)
Vous me voyez, seigneur, interdit et confus...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Qu'attendez-vous de moi, prince? quelle espérance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, seigneur, rassurez-moi!
Mes esprits sont saisis et de trouble et d'effroi.
Mon courage abattu succombe à ma tristesse!

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, seigneur, que je suis votre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, seigneur? Ah! ciel! qu'osez-vous dire?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux et la raison m'inspire!

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel!

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel?
Serez-vous pour un fils inflexible et sévère?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un père?

ANDRONIC.

Eh quoi! c'en est donc fait? il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre fils?
Et cependant, hélas! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
Oui, seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous:
J'ose dans votre cœur avec cette défense
Me promettre toujours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux.
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,
Ingrat! et sans frémir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle et mon fils dans un traître!

ANDRONIC.

Seigneur....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ce ne sont plus maintenant des soupçons;
Nous avons découvert toutes vos trahisons....
Allez, prince, marchez où l'honneur vous convie;
Soulevez contre moi toute la Bulgarie:
Dans ces nobles emplois signalez votre bras.
D'autres crimes encore....

ANDRONIC.

Ah! ne le croyez pas!
Ne me reprochez point un crime imaginaire!

L'EMPEREUR.

Quoi! se rendre le chef d'un peuple téméraire,
Traiter secrètement avec des révoltés,
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventés?...
Que ne puis-je douter de ton ingratitude?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bientôt en ta faveur je saurois m'abuser,
Et je te défendrois, au lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ai vu le seing parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides traités,
Ces asyles offerts, ces secours acceptés,
Ces serments mutuels, cette coupable ligue,
Qu'au trône où, dès long-temps, un père te fatigue?
Réponds-moi, si tu peux. As-tu quelques raisons,
Ou plutôt sont-ce là toutes tes trahisons?
Parle: ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, seigneur; je ne puis ou n'ose vous répondre....
Je suis moins criminel que je ne le parois,
Et vous ne savez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoi !...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite.
Sous le joug importun de leurs sévères lois,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois;
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge.
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous...:
(Se jetant à ses pieds.)
Souffrez que je me jette encore à vos genoux.
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue?
(Voyant l'Empereur détourner la vue de dessus lui.)
Quoi! loin de m'écouter vous détournez la vue?
Votre cœur se refuse aux tendres mouvements
Qui devroient le saisir dans ces tristes moments!
Regardez-moi, seigneur, avec des yeux de père....
Mais, hélas! je ne fais qu'aigrir votre colère.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

ANDRONIC, *se relevant.*

Non: d'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah! ce n'est point l'horreur du coup qui me menace
Qui m'a fait mendier une honteuse grâce,
Et mon cœur, en effet, n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs, un traitement plus doux.
Je sais trop que pour moi vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

C'est assez; je t'entends.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort.
Hâtez le coup fatal d'une lente justice.
La vie est désormais mon plus cruel supplice,
Et je mourrois bientôt, de honte et de regret,
De m'être à vos genoux abaissé sans effet. *(Il sort.)*

SCÈNE XII.

L'EMPEREUR, *seul.*

O CIEL! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence!...
C'est trop en sa faveur me faire violence....
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il... Ah! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclairci, l'impératrice l'aime....
Non, non, ce ne peut être une autre qu'elle-même.
Irène a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hasardé pour ce fils téméraire.
Je n'en puis plus douter; le traître s'est trahi.
A d'autres lois, enfin, auroit-il obéi?
Et, n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même?
De quel air l'insolent s'est-il humilié?
Il excitoit ma haine, au lieu de ma pitié!
J'ai vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage
De ses respects forcés désavouer l'hommage.
Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur.
Dans quel temps? au moment que, malgré ma colère,
Le traître me faisoit sentir que j'étois père,
Que toute ma fureur m'alloit abandonner!
Que sais-je? quand mon cœur eût pu lui pardonner....

Que cette lettre entr'eux marque d'intelligence
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres.... mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir?
Comment ont-ils osé songer à me trahir,
Moi qui par tant de soins et de persévérance
De pénétrer les cœurs possède la science,
Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets,
Qui, par ma politique et mon adresse à feindre,
Force tous mes voisins, tous les rois à me craindre?
Dans mon propre palais, au milieu de ma cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour.
Deux perfides, sans art et sans expérience,
Aveuglant ma raison et trompant ma prudence,
Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'univers publie en ma faveur....
Hélas! ils m'abusoient sans peine et sans étude;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude.
Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu!...
O malheureux époux! ô déplorable père!
Où dois-tu t'arrêter, où porter ta colère?...
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt!
Dans leur perfide sang étouffons cet affront.
Mais, surtout, ménageons leur mort avec prudence;
Par des chemins divers achevons ma vengeance.
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat:
Condamnons Andronic en criminel d'état...
Par un effort secret perdons l'impératrice,
Et cachons, à la fois, son crime et son supplice.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ANDRONIC, *seul.*

Serai-je encor long-temps dans cet état cruel ?
Pourquoi laisse-t-on vivre un prince criminel ?
Cette lenteur funeste et cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude.
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on ? L'Empereur, après notre entrevue,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue ?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte et mon dépit ne l'ont que trop vengé !...
Que je souffre !... Je cède à mon impatience...
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance !
Je ne puis résister à tout ce que je sens...

(Voyant paroître les officiers des gardes.)
Mais, enfin, voici l'ordre et la mort que j'attends.

SCÈNE II.

ASPAR, GÉLAS, CRISPE, ANDRONIC.

CRISPE, *à Andronic.*

Seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je vous entends. On veut que je périsse ?
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice.
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend!
Je le croyois moins tendre et mon crime trop grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grâce,
Et le coup de bien près va suivre la menace.
Qu'on me prépare un bain. Quand il faudra partir
Vous me trouverez prêt : revenez m'avertir.

(Aspar sort.)

SCÈNE III.

ANDRONIC, GÉLAS, CRISPE.

ANDRONIC.

MAIS, hélas! quel transport, quel mouvement me presse?

(Crispe lui donne un fauteuil.)

Que l'on me donne un siège... Il suffit; qu'on me laisse...

(A Gélas et à Crispe, qu'il voit en pleurs.)

Sortez donc. A mes yeux n'offrez point vos douleurs.
Que servent à mes maux les soupirs et les pleurs?

(Gélas et Crispe sortent.)

SCÈNE IV.

ANDRONIC, *seul.*

IL est temps de s'armer d'une noble constance...
Où se termine, hélas! toute mon espérance?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'univers,
Maître, dès le berceau, de cent peuples divers;

Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage
Dont le joug, si long-temps, fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs,
Devoient s'offrir en foule à mes premiers désirs,
Je meurs, et, dans le cours de mes jeunes années,
Je vois d'un coup fatal trancher mes destinées!...
Mais. quoi! toujours en proie à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort!
Il est à mon repos un si puissant obstacle
Qu'en ma faveur le ciel ne peut faire un miracle;
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux!
Furieux sans effet, amant sans espérance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance,
Pénétré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux, ni mes coups...
Ah! le ciel me devoit être un peu moins contraire,
Laisser libre, du moins, ma flamme, ou ma colère,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le sang d'un rival que je pusse immoler!
Enfin dans ces combats je ne saurois plus vivre,
Et je dois rendre grâce au coup qui m'en délivre...
Oui, je suis résolu... mais, que deviendrez-vous,
Irène? De mon père évitez le courroux!
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes,
L'Empereur en prendra de terribles alarmes!
Et que sais-je? peut-être, en ce moment fatal,
Il me condamne moins en père qu'en rival.
Ah! penser accablant où mon cœur s'abandonne!
Quel péril pour Irène, ô ciel! s'il la soupçonne!...
Princesse, que je crains que ses terribles coups,
Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous!....

Voilà ce qui m'étonne, et non pas le supplice!...
Mais je touche au moment du fatal sacrifice!...
Ciel! je t'offre ma mort, apaise ta rigueur!
Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur!...
Contre un barbare époux protège l'innocence!
Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense!

SCÈNE V.

ASPAR, GÉLAS, ANDRONIC.

ANDRONIC, *à Aspar.*

Pourquoi me montrez-vous un visage interdit?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit?

ASPAR.

Oui, seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prêt?

ASPAR.

Je frémis de le dire!

ANDRONIC.

Tout est prêt?... allons donc.

ASPAR, *à part.*

O vertu que j'admire!...

(A Gélas)

Gélas, menez le prince.

(Andronic et Gélas sortent.)

SCÈNE VI.

ASPAR, *seul.*

Ah! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort!...

Sinistre évènement! exemple redoutable!...
O perte pour l'empire à jamais déplorable!...
De quels coups après toi sommes-nous menacés?

SCÈNE VII.

IRÈNE, NARCÉE, ASPAR.

IRÈNE, *à Narcée.*

Non, je ne puis me rendre à tes soins empressés.
Je veux voir Andronic, en ce moment funeste,
Narcée, et lui donner tout le temps qui me reste...
(A Aspar)
Que fait le prince, Aspar? L'apprendrai-je à mon tour?

ASPAR, *hésitant.*

Madame...

IRÈNE.

Expliquez-vous, parlez-moi sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire.
Vous saurez tout.

IRÈNE.

Allez. Prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux, enfin que je l'attends,
Prête à lui révéler des secrets importants.
(Aspar sort.)

SCÈNE VIII.

IRÈNE, NARCÉE.

NARCÉE.

Mais, que prétendez-vous, et qu'est-ce que vous faites?
Madame, songez-vous à l'état où vous êtes?

Hélas, que je vous plains! mon cœur, saisi d'effroi,
Regarde votre sort...

SCÈNE IX.

EUDOXE, IRÈNE, NARCÉE.

EUDOXE, *à Irène.*

Ciel! qu'est-ce que je voi?
Quel est votre dessein? Vous m'avez donc trompée?
Quoi! madame, à mes bras n'êtes-vous échappée
Que pour courir ici, par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs?
Quel succès de mes soins! Ah! l'aurois-je pu croire
Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire?
Que dira l'avenir, tout l'empire, un époux?

IRÈNE.

O ciel! pour ces conseils quel temps choisissez-vous?
Hélas! en ma faveur soyez plus indulgente!
Je vais mourir, Eudoxe, et mourir innocente.
Vous m'avez vu toujours si soumise à vos lois
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois.
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches.
Je commence à sentir les fatales approches!
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consomme l'horreur de mon destin cruel...
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie!
Mais tous leurs soins n'ont pu m'abuser un moment;
Et ma main et ma bouche ont pris avidement
Le vase criminel et la liqueur funeste,
Qui de mes tristes jours va consommer le reste.

EUDOXE.

Ah ! quittez ce dessein, et cherchez du secours.

IRÈNE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours ?
Non, non, qu'à l'Empereur je serve de victime.
Il croit son fils et moi noircis du même crime....
Ah ! courons le chercher : il est près de ces lieux.
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux !
Que les derniers regards de ce prince fidèle
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle ;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irène un seul moment ne vit pas après lui ;
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre toute entière à la sienne affligée ;
Qu'au même instant la mort brisant les mêmes nœuds,
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux....
Que rendue à celui pour qui seul j'étois née,
J'accomplisse, à la fin, toute ma destinée !...

(Elle fait quelques pas pour sortir, et est arrêtée par Gélas, qui survient.)

SCÈNE X.

GÉLAS, IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

GÉLAS, *à Irène.*

MADAME, où courez-vous, et qu'allez-vous chercher ?
Ah ! plutôt de ces lieux il faut vous arracher !
Evitez un objet qui déchire mon ame !

IRÈNE.

Andronic est donc mort ?

GÉLAS.

Il ne vit plus, madame.

Je viens, en ce moment, de le voir expirer,
Dans le bain que lui-même avoit fait préparer.

IRÈNE, *à Eudoxe et à Narcée.*

Soutenez-moi.... Je cède après ce coup funeste....
(A Gélas.)
Et vous, du sort du prince apprenez-moi le reste.

GÉLAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans frémir il entre dans le bain,
Offre ses bras, lui-même, en fait couper les veines;
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang, qui coule à gros ruisseaux,
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant, il pâlit et ses yeux s'obscurcissent.
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent.
Son ame, avec son sang, trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal....

IRÈNE, *l'interrompant.*

Je me sens accabler!...
Donnez un peu de temps à mon ame abattue...
(Après une courte pause.)
C'est assez; achevez un discours qui me tue.

GÉLAS.

Il lève au ciel les yeux pour la dernière fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
« O mort! des malheureux unique et sûr asyle,
« Je verrois ton approche avec un œil tranquille
« Si du courroux vengeur, dont je subis la loi,
« La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi!
« Je crains.... » En cet instant son ame s'est émue.
Il promène partout une inquiète vue :

« Père cruel ! dit-il, d'un fils infortuné,
« Je te rends tout le sang que tu m'avois donné :
« N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage. »
Alors de la parole il perd presque l'usage ;
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus :
Ce ne sont que des mots toujours interrompus ;
Son esprit se confond, le trouble s'en empare ;
En de vagues projets il s'emporte et s'égare ;
Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
Paroît tantôt tranquille et tantôt en fureur.
Enfin, son sang s'épuise et sa force succombe,
Sa tête sur son sein penche, chancelle, tombe.
Il meurt, et tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.
Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persécuteurs je déteste la rage,
Et, craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

IRÈNE, *à part.*

C'en est fait, à ses yeux la lumière est ravie,
Eclatez, mes soupirs ; sa mort vous justifie !

EUDOXE.

Quoi donc !...

IRÈNE, *à part.*

Regrets, transports, jusqu'ici retenus,
Paroissez ; il est temps : je ne vous contrains plus....

Il est mort !... ciel ! quel sang a-t-on osé répandre !...
Reçois, du moins, les pleurs que je donne à ta cendre,
Cher prince ! vois Irène, au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur !...
Mais, hélas ! du poison l'atteinte se redouble....
Je sens croître, à la fois, ma foiblesse et mon trouble ;
Et le mortel venin, par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort !...
Non, non, je me trompois ; ils agissent ensemble :
Tous deux en même temps...L'Empereur vient. Je tremble.
Ma peine à son aspect vient de se redoubler !

SCÈNE XII.

L'EMPEREUR, IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

IRÈNE, *à l'Empereur.*

SEIGNEUR, avant ma mort, j'ai voulu vous parler.
Andronic est puni ; je meurs empoisonnée....
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée.
Une lettre, aujourd'hui tombée en votre main,
A, sans doute, achevé notre sort inhumain.
Elle venoit de moi. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangère.
Sans honte, je l'avoue. Eh ! pourquoi le cacher ?
C'est le seul attentat qu'on peut me reprocher ;
J'en atteste le ciel, ce ciel dont la puissance
Au poids de nos vertus punit ou récompense :
Ni votre fils, ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel désir.
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidèle,
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle.

C'est dans ce même temps qu'un sacrifice affreux
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,
Un exemple d'horreur, qu'ils auront peine à croire.
Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort.
Je passe, sans regret, dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie...
(à Eudoxe.)
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie.
Otez-moi de ces lieux, et que je puisse, au moins,
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins!
(Eudoxe et Narcée emmènent Irène.)

SCÈNE XIII.

L'EMPEREUR, *seul.*

Qu'entends-je? quel effroi, quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante et me gêne!
Etoient-ils innocents ou coupables tous deux?
Je ne sais..... mais, hélas! que je suis malheureux!...

FIN D'ANDRONIC.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE,

PAR LONGEPIERRE,

Représentée, pour la première fois, le 13 février 1694.

NOTICE
SUR LONGEPIERRE.

Hilaire Bernard de Requeleine, baron de Longepierre, naquit à Dijon le 18 octobre 1659. Après y avoir étudié, avec de grands succès, les langues anciennes sous les jésuites, il vint à Paris et y obtint, par son mérite, la place de précepteur du comte de Toulouse.

En 1694 il donna *Médée* tragédie. Cet ouvrage fut d'abord reçu assez froidement, mais s'étant relevé ensuite, il fut fort applaudi et remplaça sur la scène la Médée de Corneille.

Sésostris, tragédie représentée le 21 décembre 1669, ne fut jouée que deux fois et n'a point été imprimée.

La dernière pièce que composa Longepierre fut *Électre.* Il n'avoit pas l'intention de la donner aux comédiens, et ne céda, ni aux sollicitations de ses amis, ni à celles des personnes de distinction qui en avoient entendu la lecture. De ce nombre étoit la princesse de Conti. Elle lui témoigna un vif désir de voir l'effet que cette tragédie produiroit au théâtre. Longepierre consentit alors d'en distribuer les rôles aux acteurs, mais il y mit la

condition qu'elle ne seroit jouée qu'en société. Ce fut en 1702 qu'elle parut pour la première fois à Versailles, sur le théâtre de l'hôtel de Conti. Le succès qu'elle y obtint, pendant trois représentations, ne détermina point l'auteur à la faire représenter à Paris. Ce ne fut que dix-sept ans après qu'il ne put se refuser à l'invitation que lui en fit le Régent. *Baron* et *Roséli*, retirés alors, y remplirent les rôles d'Oreste et d'Égisthe, et contribuèrent à lui obtenir de nombreux applaudissements. Elle n'eut cependant alors que six représentations, et n'a point été reprise.

Les talents de Longepierre lui procurèrent des places fort avantageuses, indépendamment de celle dont nous avons déja parlé. Il fut secrétaire des commandements de madame la duchesse de Berri, et en 1718 M. le régent duc d'Orléans se l'attacha sous le même titre.

Cet auteur mourut à Paris le 31 mars 1721, dans sa soixante-unième année.

PERSONNAGES.

Médée, fille d'Æete, roi de la Colchide, et femme de Jason.

Jason, prince de Thessalie.

Créon, roi de Corinthe.

Créuse, fille de Créon.

Les enfants de Médée.

Rhodope, confidente de Médée.

Iphite, confident de Jason.

Cydippe, confidente de Créuse.

Suite de Créon.

La scène est à Corinthe, dans le palais de Créon.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JASON, IPHITE.

JASON.

Je sais ce que je dois à l'amour de Médée;
Cesse, Iphite, à mes yeux d'en retracer l'idée:
Ce qu'elle a fait pour moi, dans la Grèce, à Colchos,
Ne traverse que trop ma joie et mon repos.
Mais du sort, de l'Amour, la fatale puissance
Fait taire mes remords et ma reconnoissance;
Et de ces deux tyrans les violentes lois,
Ne laissent ni l'amour ni la haine à mon choix.
Oui, de leur joug pressant l'invincible contrainte
Fixe enfin mes destins et mes vœux à Corinthe.
En vain Médée en proie à ses transports jaloux,
Se livre à la douleur, s'abandonne au courroux.
Je la plains; mais, ami, j'adore la princesse,
Du destin de Jason souveraine maîtresse,
Elle asservit mon âme à son pouvoir vainqueur:
L'éclat de ses beaux yeux triomphe de mon cœur;
Et ce cœur embrasé d'une ardeur violente,
Ne sauroit s'affranchir du charme qui l'enchante:

IPHITE.

De ce nouvel amour la trompeuse douceur
Séduit votre raison par son appât flatteur.
Votre ame toute entière avidement s'y livre :
Mais si fuyant, seigneur, le plaisir qui l'enivre,
Vous vouliez repousser un dangereux poison ;
Si vous daigniez encor consulter la raison,
Vous banniriez bientôt Créuse de votre âme,
Et vous étoufferiez une funeste flamme.

JASON.

Non, la raison ici d'accord avec mon cœur,
Autorise ma flamme et soutient mon ardeur.
Exilés, fugitifs, le trépas de Pélie
Soulève contre nous toute la Thessalie.
Ce tyran, de mon trône injuste usurpateur,
De ses crimes enfin a lavé la noirceur.
Tu sais comme Médée ardente à la vengeance,
Sur le flatteur appât d'une vaine espérance,
De ses propres enfants en a fait ses bourreaux.
Ses filles à l'envi le mirent par morceaux ;
Et leur crédule amour armant leur bras timide,
Commit par piété cet affreux parricide.
Son fils Acaste armant pour venger son trépas,
J'obéis au destin, je quittai ses états ;
Et Créon seul osant plaindre notre disgrâce,
Lorsque d'un fier tyran la haine nous menace,
M'a reçu dans son sein, moi, Médée et mes fils,
D'une triste maison infortunés débris.
Seul il pouvoit me tendre une main salutaire,
Et le ciel de mon sort le rend dépositaire.
En vain je chercherois en de nouveaux climats
L'asile et le repos qu'il m'offre en ses états.

Pour moi son amour brille et son estime éclate.
Il me regarde en père; il m'applaudit, me flatte.
Cependant trop instruit par mes malheurs divers,
Toujours du sort jaloux je crains quelque revers.
Mon ennemi demande et Médée, et ma tête :
Irrité d'un refus, à la guerre il s'apprête.
Créon m'aime, il est vrai; Créon est généreux :
Mais on porte à regret le poids des malheureux;
Quelque noble penchant qui pousse à les défendre,
Iphite, on craint de voir ses états mis en cendre,
Ses peuples asservis, et son trône ébranlé.
Souvent même Créon flotte et paroît troublé.
D'ailleurs trop prévenu d'une haine secrette,
A Médée à regret il donne une retraite;
Et contr'elle avec peine il retient un courroux,
Qui pourroit retomber jusque sur son époux.
Je dois donc, profitant d'un rayon favorable,
M'assurer en Créon un appui ferme et stable,
Et l'attachant à moi par le nœud le plus fort,
Prévenir et fixer l'inconstance du sort.
Pour sa fille avec joie il voit briller ma flamme;
Elle règle ses vœux, et peut tout sur son âme :
Créuse seule enfin peut m'assurer Créon.
Hé bien! l'amour, Iphite, aveugle-t-il Jason?

IPHITE.

C'est ainsi que l'amour, trop fertile en excuses,
Aveugle par son charme et séduit par ses ruses.
Même en nous égarant, il feint de nous guider.
De ses piéges flatteurs songez à vous garder.
Eh quoi! d'une autre amour votre âme possédée,
Trahira les bienfaits et l'espoir de Médée?
Ni les droits de l'hymen, ni sa fidèle ardeur....

JASON.

Qu'un tel secours est foible et défend mal un cœur,
Iphite! Ah! quand l'amour règne avec violence,
Que peut la foible voix de la reconnoissance?
Il est vrai que Médée a tout osé pour moi;
Je m'accuse et rougis de ce que je lui doi.
Mais transporté d'amour en voyant ce que j'aime,
J'oublie et mon devoir, et Médée, et moi-même.
Je m'enivre à longs traits d'un aimable poison;
L'amour devient alors ma suprême raison,
Et d'un feu violent l'impérieuse flamme
Etouffe tout le reste et triomphe en mon âme.
Je sens, je sens alors, que mon trépas certain,
Les bontés de Créon, le courroux du Destin,
M'arrêtent moins ici que ne fait la princesse;
Qu'animé du beau feu qui m'échauffe et me presse,
Je mourrois, s'il falloit m'éloigner de ses yeux;
Et qu'enfin leur éclat m'enchante dans ces lieux.
Ces beaux yeux plus puissants que Médée et ses charmes,
Sitôt que je les vis, m'arrachèrent les armes.
Et quel cœur soutiendroit leurs feux éblouissants,
Leur éclat dangereux, leurs regards languissants;
Cette jeune pudeur sur son visage peinte,
Et sur son front serein cette noblesse empreinte;
Cette douce fierté, cette aimable langueur;
Un je ne sais quel charme innocent et flatteur;
Ce souris dont l'appât réveille la tendresse,
Et ce maintien auguste, et cet air de déesse?
Enfin en la voyant, ébloui, transporté,
Je crus voir et je vis une divinité.

IPHITE.

Mais quels sont vos projets? que pouvez-vous prétendre?

JASON.

D'écouter ma tendresse, et de tout entreprendre.
L'amour se flatte, Iphite, et se croit tout permis.
Que n'ose point un cœur à son pouvoir soumis?
Le roi me veut pour gendre, et ma belle princesse
Semble favoriser mes soins et ma tendresse:
Il offre sa couronne et Créuse à mes vœux;
M'opposerois-je au sort qui veut me rendre heureux?
Je ne puis résister à ces douces amorces,
Et n'ai point oublié comme on fait les divorces.
N'abandonnai-je pas Hypsipile à Lemnos,
Pour chercher la toison, et voler à Colchos?
Et cependant, ami, cette grande conquête
Valoit-elle le prix qu'ici l'amour m'apprête?

IPHITE.

Dieux! que fera Médée, et quel affreux courroux
Ne l'enflammera point contre un parjure époux?
Si vous l'abandonnez, redoutez sa vengeance.
Vous savez de son art jusqu'où va la puissance.
La nature est soumise à ses commandements.
Elle trouble le ciel, l'enfer, les éléments;
Elle arrête à son gré les astres dans leur course.
Les torrents les plus fiers remontent vers leur source.
La lune sort du ciel, les mânes des tombeaux.
Elle lance la foudre et change en sang les eaux.
Vous savez....

JASON.

Je le sais. Cesse de me le dire.
Mais de l'amour aussi je sais quel est l'empire.
Plus puissant que son art, plus fort que son courroux,
De Médée en fureur il suspendra les coups.
Elle m'aime, il suffit; et sa tendresse extrême

Parlera puissamment pour un ingrat qu'elle aime.
Je saurai là fléchir ; je saurai l'apaiser.
Mais à tout son courroux dussé-je m'exposer,
Je n'écoute et ne suis que l'ardeur qui me presse.

IPHITE.

De grâce examinez....

JASON.

Ah ! je vois ma princesse.
Considère à loisir, contemple tant d'appas.
Peut-on la voir, Iphite, et ne l'adorer pas ?
Rien n'est à redouter, à fuir, que sa colère.

SCÈNE II.

JASON, CRÉUSE, IPHITE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

Je croyois en ces lieux trouver le roi mon père.
On vient de m'assurer qu'il vous cherche, seigneur.

JASON.

Je n'ai point vu le roi, madame ; mais mon cœur,
Par de profonds respects, par l'amour le plus tendre,
Ne pourra-t-il jamais mériter et prétendre
Que vous daigniez aussi me chercher quelque jour ?
Cet espoir n'est-il pas permis à mon amour ?
Jamais, vous le savez, ardeur si violente
Ne régna dans un cœur et n'en fut triomphante.
Tout le jure à vos yeux ; soins, vœux, empressements,
Mes remords immolés, mes transports, mes serments ;
Et mes tendres respects, et mes ardents hommages,
Vous sont de cet amour d'inviolables gages.
Je sens un feu si vif s'accroître à chaque pas.
Madame, à tant d'amour vous ne répondez pas ?

CRÉUSE.

Hé! le puis-je, seigneur? une jeune princesse
Ne doit qu'à son époux déclarer sa tendresse.
Il est vrai que le roi, qui doit régler mes vœux,
Estime vos vertus, applaudit à vos feux.
Il m'a même ordonné d'écouter votre flamme;
Si j'ose après cela vous découvrir mon âme,
J'estime ainsi que lui cet illustre Jason,
Qui surmonta Neptune et conquit la toison,
De la gloire amoureux, prodigue de sa vie,
L'ornement de la Grèce, et l'effroi de l'Asie,
Le chef de nos guerriers, la fleur de nos héros,
Dont le nom est vanté de Corinthe à Colchos.
Peut-être un doux penchant m'entraîneroit sans peine;
Mais un fatal obstacle et m'arrête et me gêne:
Médée est votre épouse, et des nœuds si puissants
Mettent un frein trop juste à mes vœux innocents.
Pourrois-je à ce penchant abandonner mon âme,
Tandis qu'un autre hymen vous attache?...

JASON.

Ah! madame,
Cessez, cessez de craindre un hymen odieux,
Condamné par les Grecs, réprouvé par les dieux.
Dès demain, dès ce jour faut-il briser ses chaînes?

CRÉUSE.

Mais qui m'assurera qu'insensible à ses peines,
Vous puissiez soutenir sa vue et sa douleur,
Sans lui rendre bientôt vos vœux et votre cœur?
Je crains un long penchant, sa tendresse, ses larmes;
Je redoute ses yeux, je redoute ses charmes:
Son art est au-dessus de tout l'effort humain,
Seigneur, et de votre âme elle sait le chemin.

Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'entendre.
Je crains tout d'un amour et si long et si tendre.
Je crains....

JASON.

Ah! dissipez une indigne frayeur.
Quel outrage! ainsi donc jugez-vous de mon cœur?
Connoissez mieux ce cœur, madame, et ma tendresse.
Rien ne peut m'enlever à ma belle princesse.
Je défie à la fois les mortels et les dieux,
Et tout l'art de Médée, et l'enfer et les cieux.
Si sa présence ici vous alarme et vous blesse,
Il faut vous délivrer du soupçon qui vous presse.
Un véritable amour éclate avec plaisir.
Commandez seulement, je suis prêt à obéir.
Je donnerois mon sang, j'immolerois ma vie :
Trop heureux que pour vous le sort me l'eût ravie!

CRÉUSE.

J'entends le roi, seigneur. Il paroît à vos yeux.

SCÈNE III.

JASON, CRÉUSE, CRÉON, SUITE.

CRÉON.

Je vous cherchois, seigneur. Savez-vous qu'en ces lieux
Un nouvel envoyé du roi de Thessalie,
Vient demander raison du meurtre de Pélie?
De mes refus Acaste offensé justement,
Veut bien suspendre encor son fier ressentiment,
Et jurer avec nous une étroite alliance,
Si je livre en ce jour Médée à sa vengeance,
Ou qu'au moins la chassant du sein de mes états,
Je refuse un asile à ses assassinats.
Il me presse...

JASON.

Ah ! seigneur, votre cœur magnanime
Pourroit-il lui livrer une triste victime ?
Pourroit-il...

CRÉON.

En faveur de vos fils et de vous
Je ne veux point livrer Médée à son courroux.
Mais est-il juste aussi, Jason, que de ses crimes,
Mes sujets innocents deviennent les victimes,
Et que d'une étrangère appuyant les forfaits,
De mes heureux états je trouble ainsi la paix ?
Non, il faut qu'elle parte, et qu'une prompte fuite
Nous délivre des maux qu'elle traîne à sa suite.
Je le veux. Cet exil est nécessaire à tous ;
Pour Acaste, pour moi, pour ma fille, pour vous,
Pour Médée elle-même. Il faut purger Corinthe
De ce funeste objet qui la glace de crainte.
Il faut nous épargner ses cris et sa fureur.
Je hais jusqu'à sa vue ; elle me fait horreur.
Des songes effrayants, des présages sinistres,
Des redoutables dieux les augustes ministres,
M'annoncent de leur part le plus affreux malheur,
Si je ne l'abandonne à leur courroux vengeur.
Rompez avec éclat le charme qui vous lie :
Expiez un hymen qui tache votre vie.
Assez et trop long-temps ses liens mal tissus
Ternissent votre gloire, et souillent vos vertus.
Assez et trop long-temps avec douleur la Grèce
Voit gémir sous le joug de cette enchanteresse
Le plus grand des héros qu'elle conçut jamais.
Séparez vos vertus d'elle et de ses forfaits.

Justifiez ainsi l'appui que je vous donne.
Possédez à ce prix ma fille et ma couronne.
Je veux que dès demain l'astre brillant du jour
Ait vu partir Médée en commençant son tour;
Et que Corinthe ainsi n'étant plus profanée,
Il se prête avec joie à ce doux hyménée.

JASON.

Je cède à vos raisons, j'obéis. Mais, seigneur,
Daignez par vos bontés adoucir son malheur;
Par tout ce qui pourra rendre son sort moins rude,
Consolez ses ennuis, flattez sa solitude.

CRÉON.

Quoiqu'elle ait mérité des maux plus rigoureux,
Je consens à remplir vos désirs généreux;
Et pour mieux adoucir son déplaisir extrême,
Je veux à cet exil la préparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen, ce départ.
Qu'au bonheur de leurs rois nos sujets prennent part.
Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La source de sa joie et la fin de sa crainte.
Que des chants d'hyménée et d'aimables concerts
Commencent cette fête et remplissent les airs.
Que du dieu de l'hymen les feux sacrés s'allument;
Qu'on pare les autels et que les temples fument.
Jason trouve une épouse enfin digne de lui.
Daignent les justes dieux, m'exauçant aujourd'hui,
Marquer de leurs faveurs cette grande journée,
Et la rendre à jamais célèbre et fortunée!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉDÉE, *seule.*

Où suis-je, malheureuse? où porté-je mes pas?
Qu'ai-je vu, qu'ai-je ouï? je ne me connois pas.
Furieuse je cours, et doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?
Corinthe retentit de cris et de concerts.
Ses autels sont parés; ses temples sont ouverts.
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe.
Tout vante ma rivale, et l'ingrat qui me trompe.
Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit!
Jason honteusement me chasse de son lit!
Il m'ôte tout espoir! Épouse infortunée!
Que dis-je, épouse! hélas! pour nous plus d'hyménée;
L'ingrat en rompt les nœuds. Dieux justes, dieux vengeurs,
De la foi conjugale augustes protecteurs,
Garants de ses serments, témoins de ses parjures,
Punissez son forfait et vengez nos injures.
Toi surtout, ô soleil, j'implore ton secours!
Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours;
Tu vois du haut des cieux l'affront qu'on me destine,
Et Corinthe jouit de ta clarté divine!
Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité
Plonge tout l'univers privé de ta clarté.
Ou plutôt, donne-moi tes chevaux à conduire:
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire;

Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant;
J'abîmerai Corinthe et son peuple insolent;
J'écraserai ses rois, et ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare.
Mais où vont mes transports? est-ce donc dans les cieux
Que j'espère trouver du secours et des dieux?
Déités de Médée, affreuses Euménides,
Venez laver ma honte et me servir de guides.
Armons-nous. De notre art déployons la noirceur
Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur;
Que de sang altéré, que de meurtres avide
À l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je! De bien loin surpassons ces forfaits.
De ma tendre jeunesse ils furent les essais;
J'étois et foible et simple, et de plus innocente;
L'amour seul animoit ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
M'embrasent à présent d'une juste fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare?
Le crime nous unit; il faut qu'il nous sépare.

SCÈNE II.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Eh bien! tu vois le prix que me gardoit Jason.
L'ingrat couronne enfin sa noire trahison.
Il épouse Créuse, et la pompe s'apprête;
Tout m'annonce ma mort. Mais quand est cette fête?

RHODOPE.

Madame, cet hymen se célèbre demain.

MÉDÉE.

Demain ! le temps est court et le terme prochain.
Il faut en profiter.

RHODOPE.

Quel funeste hyménée !
Hélas ! à quels malheurs êtes-vous condamnée ?

MÉDÉE.

Ah ! rien n'est comparable aux horreurs de mon sort.
Rhodope, qui l'eût cru ? Jason jure ma mort ;
Au plus honteux destin son mépris me ravale ;
Il m'attache en esclave au char de ma rivale.
J'ai tout osé pour lui ; pour lui j'ai tout quitté,
Pays, trône, parents, gloire, félicité.
Il me coûte, l'ingrat ! jusqu'à mon innocence.
Je n'ai voulu que lui. Cruelle récompense !
Pour prix de cet amour qui n'a voulu que lui,
Il me laisse sans rang, sans honneur, sans appui,
Sous un ciel étranger, criminelle, accablée,
Proscrite, fugitive, odieuse, exilée,
Et seule à la merci d'un monde d'ennemis,
Que m'ont fait les forfaits que pour lui j'ai commis.

RHODOPE.

Trop indigne de vous après sa lâche injure,
Oubliez un ingrat, dédaignez un parjure.
D'un généreux orgueil vous armant en ce jour...

MÉDÉE.

Eh ! puis-je triompher de mon fatal amour ?
Malheureuse ! tout cède à mon art redoutable,
La nature se trouble à ma voix formidable,
Tout tremble, tout fléchit sous mon pouvoir vainqueur :
Et je ne puis bannir un ingrat de mon cœur !

L'amour brave ma force, et méprise mes charmes;
Il rit de ma fureur et m'arrache des larmes.
Pour un perfide encor il trouble ma raison.
J'aime; que dis-je, aimer? j'adore encor Jason.
Pour lui je trahirois encor père et patrie;
Pour lui j'immolerois mon repos et ma vie.
D'un tyrannique amour trop barbare rigueur,
Cesse pour un ingrat de déchirer mon cœur.

RHODOPE.

En ce funeste état que vous êtes à plaindre!

MÉDÉE.

Il est vrai, je le suis; mais plus encore à craindre.
On n'offensa jamais Médée impunément.
Mais, que dit ma rivale, et que fait son amant?

RHODOPE.

Ah! madame, il soupire aux pieds de la princesse,
Et n'est plus occupé que du feu qui le presse.

MÉDÉE.

Ton sang va me venger, lâche et perfide époux!
Tu mourras... quelle horreur vient glacer mon courroux?
Et depuis quand Médée est-elle si timide?
Son cœur n'est-il hardi que pour un parricide?
Après tant d'innocents immolés sans remords,
Je respecte un ingrat digne de mille morts.
Ah! qu'il meure. Où m'emporte une jalouse rage?
Qu'il meure, ce héros, ton amour, ton ouvrage,
Le fruit de tant de soins, de périls, d'attentats,
L'objet de tant de vœux!... non il ne mourra pas.
Quelque juste fureur dont je sois possédée,
Qu'il vive, et, s'il se peut, qu'il vive pour Médée;
Ou, si de mon bonheur le destin est jaloux,
Qu'il vive, s'il le faut, pour d'autres que pour nous.

C'est Créon qui le force à l'hymen qui m'accable ;
Créon mérite seul mon courroux implacable,
Lui qui de son pouvoir enivré follement,
Me ravit mon époux, m'arrache mon amant,
Fait régner en tyran le crime et le divorce,
Et ne connoît de droits que l'injure et la force.
Qu'il périsse et sa race. Accablons son orgueil ;
Mettons son insolence et sa gloire au cercueil.

RHODOPE.

Ah ! modérez, de grâce, une douleur si forte ;
Étouffez ou cachez l'ardeur qui vous emporte.
J'entends du bruit. On vient. Domtez ce fier courroux,
Madame ; c'est Créon qui s'avance vers vous.

SCÈNE III.

MÉDÉE, CRÉON, RHODOPE, SUITE.

CRÉON.

JASON avec ma fille unit sa destinée.
Vous entendez déja chanter leur hyménée,
Madame ; à ce divorce il faut vous préparer.
De Jason et de nous il faut vous séparer.
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir votre infortune ;
Fuyez ces lieux, fuyez une pompe importune ;
Obéissez au sort, et quittant mes états,
Cherchez un sûr asile en de nouveaux climats.
Acaste le demande, et Corinthe m'en presse :
A ce prix entre nous la guerre affreuse cesse.
Votre exil est le sceau d'une éternelle paix.
En vain m'opposerois-je aux vœux de mes sujets :
Leur haine contre vous chaque jour s'envenime ;
Malgré tout mon pouvoir vous seriez leur victime.

Quel joug ne brise point un peuple audacieux?
Quel frein arrêteroit ce monstre furieux?
A ses cruels transports dérobez votre tête,
Et par un prompt exil prévenez la tempête.
Le sort, la paix, vos jours, tout semble y conspirer.
J'ai voulu vous l'apprendre et vous y préparer.

MÉDÉE.

Qu'à ces rares bontés j'ai de grâces à rendre!
Vous m'ôtez mon époux, vous le prenez pour gendre;
Vous me chassez enfin. Dites-moi seulement
Quel attentat m'attire un si doux traitement?

CRÉON.

Quoi, Médée est surprise et demande ses crimes!

MÉDÉE.

A-t-on pour m'opprimer quelques droits légitimes?
Un tyran par la force agit dans ses états;
Un roi juste au coupable apprend ses attentats.
Parlez donc; ou du moins forcez-vous à m'entendre,
Si jusqu'à m'accuser vous ne daignez descendre.
J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir:
Voici les miens, Créon; vous n'avez qu'à choisir.
J'ai sauvé ces héros que vous vantez sans cesse,
Le plus pur sang des dieux, et la fleur de la Grèce.
Sans moi, pour conquérir la superbe toison,
Qu'auroient pu ces héros, et ce fameux Jason?
Leur bouche a-t-elle osé m'en dérober la gloire?
S'ils vous l'ont déguisée, apprenez-en l'histoire.
Dans une forêt sombre un dragon furieux
Conservoit du dieu Mars le dépôt précieux.
Ses yeux étinceloient d'une affreuse lumière;
Jamais le doux sommeil ne charma leur paupière;

Et veillant nuit et jour, ses terribles regards
Portoient l'effroi, l'horreur, la mort de toutes parts.
Farouches défenseurs de la forêt sacrée,
Deux taureaux menaçants en occupoient l'entrée.
Il falloit mettre au joug ces taureaux indomtés.
Des fureurs de Vulcain ministres redoutés,
Ils vomissoient au loin une brûlante haleine,
Et de torrents de flamme ils inondoient la plaine.
Il falloit à leur aide ouvrir d'affreux sillons,
Voir des dents d'un serpent naître des bataillons,
Et vaincre ces soldats enfantés par la terre,
Qui tous ne respiroient que le sang et la guerre.
Parmi tant de périls, quel dieu, sans mon secours,
De vos tristes héros eût conservé les jours?
Sur le destin jaloux j'emportai la victoire :
J'empêchai leur trépas; je les couvris de gloire;
Et leur sacrifiai remords, crainte, pudeur,
Mon père, mon pays, ma gloire, mon bonheur.
Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompense.
Vous jouissez du reste, et par mon assistance.
Pour les avoir sauvés, je ne demande rien.
Je vous les laisse tous : mais laissez-moi mon bien.

CRÉON.

Ainsi donc, à l'ouïr, Médée est innocente.
On devroit consacrer sa vertu bienfaisante.
La Grèce...

MÉDÉE.

Me doit tout, et ne sauroit jamais
D'un assez digne prix couronner mes bienfaits.
Toutefois que sert-il d'affecter un faux zèle?
J'ai tout fait pour Jason, et n'ai rien fait pour elle.

Il me coûte assez cher, l'ingrat! pour être à moi.
Si l'on veut m'exiler et me manquer de foi,
De quel droit osez-vous séparer nos fortunes?
Même sort nous est dû; nos causes sont communes.

CRÉON.

Ah! de grâce avec vous ne le confondez pas,
Jason est innocent de tous vos attentats.

MÉDÉE.

Non, il est criminel, ce héros magnanime.
En tirer tout le fruit, c'est commettre le crime.
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offenser...

CRÉON.

Ma patience enfin commence à se lasser,
Et pourroit...

MÉDÉE.

Ah! tyran, la mienne est déja lasse.
Va, je ne veux de toi ni clémence ni grâce.
Ordonne mon exil, ravis-moi mon époux:
Tu le peux; mais, tyran, redoute mon courroux.
Crains...

CRÉON.

Ah! c'est trop long-temps contraindre ma colère.
Va, sors de mes états, sors, barbare étrangère.
Abandonne Corinthe, et cours en d'autres lieux,
Porter tes attentats et le courroux des dieux.
D'un monstre tel que toi délivre mon empire,
Cesse d'infecter l'air qu'en ces lieux on respire;
De ton horrible aspect ne souille plus mes yeux;
Et n'empoisonne plus la lumière des cieux.
Va semer à Colchos l'horreur et l'épouvante:
Vas y hâter des dieux la justice trop lente.

Demain dès que l'aurore allumera le jour,
Précipite tes pas, fuis loin, fuis sans retour;
Ou contentant les dieux las de tes injustices,
Tu périras, barbare, au milieu des supplices.
Tu peux choisir. Adieu.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, RHODOPE

MÉDÉE.

Tyran, n'en doute pas;
Mon choix est fait. Demain je sors de tes états.
Mais, malgré ton orgueil, je veux fuir avec gloire;
Et forçant l'avenir d'en garder la mémoire,
Je veux lancer la foudre avant que de partir,
Et voir Corinthe en cendre avant que d'en sortir.
Mais, Rhodope, l'ingrat que j'aime et qui m'offense,
A-t-il pu consentir...

RHODOPE.

Je le vois qui s'avance.

MÉDÉE.

O toi, qui vois mon trouble et causes ma douleur,
Amour, daigne amollir l'ingrat en ma faveur;
Remets-le dans mes fers; efface son injure;
Rends-moi, dieu tout puissant, le cœur de ce parjure.
Tout mon art n'y peut rien : seul tu peux le fléchir.
Prête un charme à mes pleurs qui puisse l'attendrir.

SCÈNE V.

MEDÉE, JASON, RHODOPE.

MÉDÉE.

Enfin, c'en est donc fait; mon époux m'abandonne.
Il consent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.
L'exil, vous le savez, n'est pas nouveau pour moi;
J'ai su pour vous, Jason, m'en imposer la loi.
Sa cause est ce qui fait ma peine et ma disgrâce;
Je fuyois pour Jason, et c'est lui qui me chasse.
N'importe; obéissons aux lois de mon époux.
Partons, puisqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? irai-je en Thessalie,
Implorer les bontés des filles de Pélie?
Irai-je sur le Phase, où mon père irrité
Réserve un juste prix à mon impiété?
Hélas! du monde entier pour Jason seul bannie,
Ai-je encor quelque asile en Europe, en Asie?
Et pour vous les ouvrir me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?
Fille d'un roi fameux qui règne sur le Phase,
Dont l'empire s'étend du Bosphore au Caucase,
Dans ces riches climats, où ses heureux sujets
De l'or le plus brillant parent jusqu'aux forêts;
Trésors, sceptre, parents, j'ai tout quitté sans peine,
Pour suivre d'un banni la fortune incertaine.
Vous le savez, Jason, pour vous j'ai tout quitté.
Est-ce donc là le prix que j'avois mérité?

JASON.

Ne me reprochez point un malheur nécessaire,
Où des dieux contre nous me réduit la colère.

Je partage vos maux, je ressens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos malheurs.
Votre perte autrement devient inévitable.
Vos périls, nos enfants, le destin qui m'accable,
Les bontés de Créuse et les bienfaits du roi
Me font...

MÉDÉE.

Oses-tu bien en parler devant moi,
Ingrat? quel vain détour, quelle odieuse excuse!
Les bienfaits de Créon, les bontés de Créuse!
Que sont-il près des miens, et quel prix doit jamais
Balancer dans ton cœur le prix de mes bienfaits?
J'ai conservé cent fois et ta vie et ta gloire.
Ressouviens-t-en, ingrat, rappelle en ta mémoire
Ces temps où vil rebut du destin et des flots,
Tu vins chercher ta perte et la mort à Colchos.
En vain de la toison tu tentois la conquête.
Songe à tous les périls qui menaçoient ta tête.
Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars,
Sous cent formes la mort offerte à tes regards,
Ces enfants de la terre affamés de carnage,
Ces tourbillons de feux, ces monstres pleins de rage.
Alors, ingrat, alors, qu'eût fait Créon pour toi?
En butte à tant de morts qu'aurois-tu fais sans moi?
Pour toi je déployai tout l'effort de mes charmes.
J'immolai les guerriers, et par leurs propres armes.
Je domtai les taureaux; j'assoupis le dragon;
Enfin, je te livrai la fatale toison.
Je fis plus; je quittai ma patrie et mon père;
J'étouffai la nature, et déchirai mon frère;
J'affrontai le naufrage et la mort pour Jason.
J'immolai ton tyran, je rajeunis Éson.

Ta vie est un tissu des bienfaits de Médée
Créuse, ingrat, peut-elle en effacer l'idée ?

JASON.

Jusque dans le tombeau rempli de vos bienfaits,
Jason en gardera la mémoire à jamais.
Dans le fond de mon cœur si vos yeux pouvoient lire,
Hélas ! vous plaindriez l'horreur qui le déchire.
Mais, quand le sort conspire à vous faire périr,
Que pouvois-je pour vous en ce péril ?

MÉDÉE.

Mourir.

Pour toi n'étoit-ce pas une gloire assez ample ?
Je t'en aurois donné le courage et l'exemple ;
Et me perçant le flanc pour enhardir ta main,
Je t'eusse encore ouvert ce glorieux chemin.
Je ne te parle plus du prix que tu me coûtes,
Pour attendrir ton cœur n'est-il point d'autres routes ?
Oublie, oublie, ingrat, mes bienfaits en ce jour ;
Mais souviens-toi du moins de mon fidèle amour.
Vois Médée à tes pieds gémir, verser des larmes.
Au nom de notre amour jadis si plein de charmes,
Au nom de notre hymen et de ses sacrés nœuds,
Au nom des tendres fruits d'un hymen malheureux ;
Si tes fils te sont chers, ne trahis point leur mère.
Dans ces portraits vivants on reconnoît leur père.
Prends pitié, non de moi, mais de ces innocents ;
Et te laisse toucher à des traits si puissants.
Hélas ! dans les malheurs dont le sort les menace,
Plus que jamais sensible à leur âge, à leur grâce,
Croyant te voir, de pleurs je sens baigner mes yeux ;
Et ton amour encor m'en est plus précieux.

Sauve-moi, sauve-les, et plains leur destinée.
Suivant dans son exil leur mère infortunée,
Quels maux...

JASON.

Cessez pour eux de craindre un tel malheur.
Moi, bannir mes enfants! j'en mourrois de douleur.
Ah! d'un trésor si cher mon cœur est trop avare,
Pour craindre que jamais le destin m'en sépare.
Rien ne peut les ravir à mes embrassements.

MÉDÉE.

Quoi! tu prétends aussi m'arracher mes enfants?
Tu prétends me ravir le seul bien qui me reste?
Je ne jouirai pas de la douceur funeste
De voir leur innocence apaiser mes fureurs?
Et de si chères mains n'essuieront point mes pleurs?
Tu m'ôtes les objets que mon cœur idolâtre.
Veux-tu les immoler, cruel, à leur marâtre?

JASON.

Je veux leur faire un sort, leur assurer un rang,
Qui les comble de gloire et réponde à leur sang.
Près du trône élevés à l'ombre de leur père,
Ils trouveront ici plus d'un dieu tutélaire.
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,
Et les confondra même avec ses petits-fils.

MÉDÉE.

Périr plutôt cent fois qu'essuyer cet outrage!
Lâche, souiller mon sang par un vil assemblage!
Voir les fils du soleil, sous le joug abattus,
Avec ceux de Sisyphe unis et confondus!

JASON.

Enfin telle est pour eux ma tendresse infinie,

Que vouloir m'en priver, c'est m'arracher la vie.
Je ne puis les quitter, et l'amour paternel....

MÉDÉE.

Hé bien! n'en parlons plus; ôte-les moi, cruel.
Mais crains mon désespoir, crains mon courroux funeste.
Tu perds, me les ôtant, tout l'appui qui te reste.
Leur vue et leurs soupirs suspendoient ma fureur;
Rien ne me parle plus, perfide, en ta faveur.

JASON.

Je croyois modérer la douleur qui vous presse.
Cependant je l'aigris; ma présence vous blesse.
Le temps et la raison ouvrant enfin vos yeux,
Vous me rendrez justice, en me connoissant mieux.

SCÈNE VI.

MÉDEE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Oui, je te la rendrai, cruel; je m'y prépare.
Tu m'ôtes mes enfants; tu me ravis, barbare,
Le seul bien qui pouvoit adoucir mon malheur.
Ah! je t'en punirai; j'en jure ma douleur.
Tremble, ingrat, c'en est fait. Ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon sort déplorable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JASON, CRÉUSE, IPHITE.

JASON.

MADAME, c'en est fait. Médée, après ce jour,
Abandonne Corinthe et quitte cette cour.
En menaces en vain elle ose se répandre.
Dans un terme si court que peut-elle entreprendre?
Et d'ailleurs pour ses fils tremblante dans son cœur,
Des otages si chers retiennent sa fureur.
Je fais même observer ses pas et sa colère;
Ainsi rien ne s'oppose à l'hymen que j'espère.
Tout m'annonce un bonheur infaillible et prochain,
Et les dieux de mon sort seront jaloux demain.
Que ce cruel délai me fait de violence,
Et que ce jour est long à mon impatience!
J'accuse sa lenteur de moment en moment.
Elle irrite ma flamme et mon empressement.
L'heureux Jason languit. Mais, ma belle princesse,
Partagez-vous du moins ma joie et ma tendresse?
Aimez-vous des transports dont vous causez l'ardeur?
Sentez-vous du plaisir à faire mon bonheur?
Vous ne me dites rien. Quelle raison secrette,
Dans ces heureux moments, peut vous rendre muette?
Une sombre langueur, que vous cachez en vain,
De votre front troublé ternit l'éclat serein.

Que vois-je ! à vos yeux même il échappe des larmes.
D'où viennent vos frayeurs ? d'où naissent vos alarmes ?
Ai-je pu, ma princesse, offenser vos beaux yeux ?
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? et vous suis-je odieux ?

CRÉUSE.

Moi, vous haïr, seigneur ! quelle injustice extrême !
Et ma bouche et mes yeux ont avoué que j'aime.
Mon cœur suit mon devoir. Tous mes soins, tous mes vœux
N'aspirent qu'à vous plaire et qu'à vous rendre heureux.
Mais dans notre bonheur je ne sais quelle crainte
M'alarme malgré moi, tient ma joie en contrainte.
N'a-t-on pas vu cent fois les dieux mêmes jaloux
Traverser un bonheur pour des mortels trop doux ?
Je plains même, je plains le destin de Médée,
Et ce funeste amour dont elle est possédée.
Daignent les justes dieux, soulageant sa douleur,
Ne pas faire sur nous retomber son malheur !
Hélas ! si quelque jour leur fatale colère
Empoisonnoit le cours d'un destin si prospère ?

JASON.

Ah ! calmez ces frayeurs. Les dieux justes toujours
De vos prospérités feront durer le cours.

CRÉUSE.

Mais, quand des dieux, seigneur, je n'aurois rien à craindre,
De vous n'aurai-je pas quelque jour à me plaindre ?
Vous me répondez d'eux ; répondez-moi de vous.
Hélas ! si vous brisiez un jour des nœuds si doux,
Et si vous m'immoliez à quelque ardeur nouvelle,
Que deviendrois-je, ô ciel ! dans ma douleur mortelle ?

JASON.

Vous pleurez, ma princesse, et vous pouvez penser
Que jamais votre amant puisse vous offenser.

Quel outrage cruel vous faites à ma flamme?
Lisez-vous donc si mal dans mes yeux, dans mon âme?
Ah! rien ne peut jamais éteindre un feu si beau.
On verra son ardeur durer jusqu'au tombeau.
Que n'en puis-je exprimer toute la violence!
Vos yeux ne sont-ils pas garants de ma constance?

CRÉUSE.

Hypsipile et Médée, objets de vos amours,
Se laissèrent surprendre à de pareils discours,
Et de nouveaux objets votre âme possédée,
A laissé cependant Hypsipile et Médée.

JASON.

Leur exemple inégal vous trouble sans raison,
Madame; bannissez un injuste soupçon.
Hypsipile et Médée, en prévenant mon âme,
Avoient su m'engager à répondre à leur flamme.
Touché de leurs bienfaits, sensible à leur amour,
Mon cœur crut leur devoir quelques soins à son tour;
Et d'y répondre au moins ne pouvant me défendre,
La crainte d'être ingrat me força de me rendre.
Mais, dès que je vous vis, un trouble impérieux
Asservit tout mon cœur au pouvoir de vos yeux.
D'une pressante ardeur l'extrême violence
Surmonta ma raison, força ma résistance,
Et je sentis enfin que jusques à ce jour
Je n'avois pas connu le pouvoir de l'amour.
Un si parfait amour bravera la mort même.
J'en atteste des dieux la puissance suprême.
Puissent ces dieux vengeurs, si je trahis ma foi,
Épuiser leur courroux et leurs foudres sur moi!
Si votre cœur m'aimoit, il prendroit ma défense.
Un véritable amour bannit la défiance.

CRÉUSE.

Un véritable amour est-il jamais sans soins?
Je ne craindrois pas tant, hélas! si j'aimois moins.

JASON.

Si vous sentez mes feux, ah! sentez donc ma joie;
Et que dans vos transports votre amour se déploie.
Si près de rendre heureux votre fidèle amant,
Prenez part, s'il se peut, à son ravissement.

CRÉUSE.

Vous le voulez; je cède et ma tristesse change;
Je ressens votre joie et pure et sans mélange.
Oui, Jason, je me rends, et l'amour est vainqueur.
Il comble tous mes vœux, m'assurant votre cœur.
Adieu. Je vais aux pieds des autels de sa mère,
Implorer ardemment son secours tutélaire,
La presser d'augmenter nos fidèles ardeurs,
Et de verser sur nous ses plus douces faveurs.

SCÈNE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

Avec quel air charmant cette aimable princesse
Répond à vos transports et sent votre tendresse!
Tout flatte votre espoir, tout conspire à vos vœux,
Et vous semblez toucher au sort le plus heureux.

JASON.

Que je serois heureux, je le confesse, Iphite,
Si je pouvois calmer un trouble qui m'irrite,
Et si goûtant en paix un si parfait bonheur,
J'étouffois à mon gré tout remords en mon cœur!

Mais je ne puis bannir une importune idée.
A mes yeux malgré moi partout s'offre Médée.
Ce souvenir cruel m'afflige et me poursuit.
Jusqu'aux pieds de Créuse il me trouble et me suit.
Grands dieux! quel sort fatal, quelle loi trop sévère
Des plaisirs les plus grands rend la douceur amère?
Quel noir poison se mêle au sort le plus charmant?
Et ne sauroit-on être heureux impunément?
Votre bonté jalouse avec caprice enchaîne
Les biens et les tourments, les plaisirs et la peine.
Au faîte du bonheur on pousse des soupirs,
Et l'amertume naît dans le sein des plaisirs.
Ah, c'est trop! De mon sort soyons enfin le maître.
Déja je sens le calme en mon âme renaître.
Déja.... Je vois Médée! ô dieux! trop justes dieux!
Ne peut-on un moment se soustraire à vos yeux!
Quand je crois être heureux, soudain votre justice
Confond tous mes projets et m'offre mon supplice.
Que lui dire? fuyons.

SCÈNE III.

JASON, MÉDÉE, IPHITE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Seigneur, où fuyez-vous?
Je ne viens point, brûlant d'un injuste courroux,
Vous accabler sans fruit de cris et de reproches.
Cessez de redouter ma vue et mes approches.
Mes yeux s'ouvrent enfin; je connois mon erreur.
L'amour et la raison ont vaincu ma fureur.
Oui, je sens que mon cœur dans ses vives alarmes,
Vous excuse, vous plaint, et vous prête des armes.

Je vois que le destin vous force à me bannir,
Que le ciel rompt les nœuds dont il sut nous unir;
Et cédant sans murmure au revers qui m'accable,
Je n'impute qu'au sort un coup inévitable.
Je viens donc réparer par un prompt repentir
Des fureurs où mon cœur ne pouvoit consentir,
Effacer mes transports, expier mes menaces,
Par votre vue encore adoucir mes disgraces,
Et condamnant l'éclat d'un mouvement jaloux,
Pour la dernière fois pleurer auprès de vous.
Oubliez mes transports, oubliez ma colère.
Pardonnez à l'amour un crime involontaire,
Et ne vous souvenant que d'un si tendre amour,
Recevez mes adieux en ce funeste jour.

JASON.

C'en est trop. Ah! de grâce, épargnez-moi, madame.
Aimez-moins un ingrat qui trahit votre flamme;
N'offrez point à ses yeux cette tendre douleur.
C'est augmenter mon trouble et déchirer mon cœur;
C'est redoubler l'horreur du destin qui m'accable;
Pour moi votre fureur étoit moins redoutable.
Reprenez votre haine et vos transports jaloux.
Ah! je crains votre amour, plus que votre courroux.

MÉDÉE.

Ah! laissez-moi l'amour dont je suis possédée.
C'est lui seul qui m'anime; et la triste Médée
Ne peut, tel est son sort, cesser de vous chérir;
Elle vous aimera jusqu'au dernier soupir.
Vivez; régnez heureux. Mais pour grâce dernière
Ne me refusez pas une juste prière:
Souffrez que j'ose encor vous presser en ce jour
De m'accorder les fruits de uotre tendre amour.

Ils suffiront, seigneur, pour consoler leur mère.
Je croirai, les voyant, revoir encor leur père,
Et par ces doux objets mon amour affermi,
Vous possédant en eux, ne vous perd qu'à demi.
Ce n'est pas pour long-temps que je vous les demande;
Et je jouirai peu d'une faveur si grande.
Vous reverrez bientôt ces gages précieux;
Bientôt, au lieu de vous, m'ayant fermé les yeux,
Ils reviendront, seigneur, jouir de votre gloire,
Et vous conter la fin de ma funeste histoire.

JASON.

Hélas! qu'exigez-vous? pourquoi me demander
Le seul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder?
Demandez-moi plutôt et mon sang et ma vie,
Que la parque sans eux m'auroit bientôt ravie;
Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.

MÉDÉE.

Eh bien! jouissez-en; possédez-les toujours.
Oui, l'amour maternel se faisant violence
Cède enfin à vos vœux, et s'impose silence.
Conservez chèrement un si précieux bien;
Témoins de vos grandeurs, qu'ils en soient le soutien;
Jouissez de leur vue et goûtez leurs caresses.
Sans jalousie entr'eux partagez vos tendresses.
Faites-leur un destin illustre et glorieux.
Rendez-les, s'il se peut, dignes de leurs aïeux.
Enfin, qu'en les voyant la tendresse de père
Vous fasse quelquefois souvenir de leur mère;
Et que pour adoucir les maux que je prévoi,
Le bruit dans mon exil en vienne jusqu'à moi.

JASON.

Qu'avec joie à vos vœux j'accorde cette grâce!

Est-il rien que pour eux ma tendresse ne fasse ?
Les grandeurs, les plaisirs, vont les environner;
Et je ne me fais roi, que pour les couronner.

MÉDÉE.

Seigneur, je pars contente après cette assurance.
Mais de Créon tantôt j'ai bravé la clémence;
Je tremble avec raison que ses ressentiments
Ne punissent mes fils de mes emportements;
Et que pour m'accabler, sa trop juste colère
Ne se venge sur eux du crime de leur mère.
A Créuse bientôt je vais les envoyer.
Pour eux, au nom des dieux, allez vous employer.
Adoucissez Créon, attendrissez Créuse.
L'amour a fait mon crime, il fera mon excuse :
C'est lui, c'est la douleur, qui m'a fait égarer;
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

JASON.

Que vous connoissez mal Créon et sa clémence!
Un si prompt repentir désarmant sa vengeance,
Sensible à vos malheurs, ses soins et ses bienfaits
Adouciront vos maux, combleront mes souhaits.
Je vais remplir vos vœux et calmer sa colère.

MÉDÉE.

Peignez-lui bien, seigneur, mon repentir sincère.
Je veux dès ce soir même abandonner ces lieux.
Pour la dernière fois recevez mes adieux.

JASON.

Puisse le juste ciel, à mes vœux favorable,
Vous accorder, madame, un repos désirable!
Jason à son destin cédant avec regret,
Nourrissant loin de vous un déplaisir secret,

Gardera chèrement dans le fond de son âme
Le tendre souvenir d'une si belle flamme.
L'absence ni le temps n'effaceront jamais
De son cœur affligé le prix de vos bienfaits.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

VA, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire;
Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire.
Je sais, quand il me plaît, dans l'ame des ingrats
Graver des souvenirs qui ne s'effacent pas.
Que j'ai souffert, Rhodope, à cacher ma colère!
Quelle horrible contrainte il a fallu me faire!
Ma rage s'est accrue, et ce torrent fougueux
Va plus rapidement se déborder contr'eux.
Il ne me reste plus que d'évoquer Hécate,
Et tous ces dieux cruels dont la fureur me flatte.
Mes plus mortels poisons, mes charmes sont tous prêts.
Hâtons-nous de lancer nos redoutables traits.
Rhodope, tu connois cette robe éclatante,
De rubis lumineuse et d'or étincelante,
Parure inestimable, ornement précieux
Où l'art et la richesse éblouissent les yeux.
Le soleil mon aïeul, favorisant mon père,
Pour présent nuptial en fit don à ma mère,
Et semble avoir mêlé, pour enrichir ses dons,
Le feu de sa lumière à l'or de ses rayons.
C'est de tous les trésors, où je pouvois prétendre,
L'unique qu'en fuyant Médée ait daigné prendre.

Tu sais qu'en arrivant en ces funestes lieux,
De Créuse éblouie elle enchanta les yeux.
Admirant son éclat et vantant sa richesse,
Elle a tout employé, prières, dons, promesse,
Pour pouvoir posséder ce superbe ornement.
Il faut qu'à ma vengeance il serve d'instrument.
Je vais l'empoisonner, et par mon art funeste
Mêler un prompt venin à son éclat céleste,
Mille sucs empestés, mille charmes divers,
Et la rage, et la mort, et l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfants, pour cacher ma vengeance,
Et feignant d'implorer ses soins et sa clémence,
Ministres non suspects de mon courroux affreux,
Portent à leur marâtre un don si dangereux.
Mais allons engager mes dieux dans ma querelle;
J'entends déja leur voix qui m'anime et m'appelle.
Terribles dieux du Styx, je marche sur vos pas;
Dans ce pressant besoin ne m'abandonnez pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Il est temps d'achever le charme et ma vengeance.
Hécate, viens pour moi signaler ta puissance.
Hécate, triple Hécate, exauce enfin mes vœux.
Viens, je vais consommer mes mystères affreux.
J'ai mis mon art en œuvre ; et ma robe empestée
A bu les sucs mortels dont elle est infectée.
Aux poisons j'ai mêlé mes charmes les plus forts.
Mais que pourroient sans toi mes impuissants efforts ?
Grande divinité, tu rends mon art terrible.
Irrite les poisons et la flamme invisible,
Que j'ai su confier à ce don précieux.
Surtout cache-la bien aux regards curieux,
Et qu'au gré de mes vœux impuissante ou fatale,
Elle dévore seuls Créon et ma rivale.
Qu'elle épargne tout autre et ne consume qu'eux.
Hécate, entends ma voix, et viens remplir mes vœux.
Elle vient. Je la sens qui m'échauffe et m'entraîne.
Tout mon cœur en frémit et je respire à peine.
Une soudaine horreur fait dresser mes cheveux.
Mes yeux percent la nuit du séjour ténébreux.
Je vais me faire ouïr dans l'empire des mânes.
Je vais les évoquer. Loin d'ici, loin profanes !

SCÈNE II.

MÉDÉE, *seule.*

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables tyrans de l'empire infernal,
Dieux, ô terribles dieux du trépas et des ombres,
Et vous, peuple cruel de ces royaumes sombres,
Noirs enfants de la nuit, mânes infortunés,
Criminels sans relâche à souffrir condamnés;
Barbare Tisiphone, implacable Mégère,
Nuit, discorde, fureur, parques, monstres, Cerbère,
Reconnoissez ma voix et servez mon courroux.
Dieux cruels, dieux vengeurs, je vous évoque tous.
Venez semer ici l'horreur et les alarmes.
Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes.
Rassemblez, déchaînez tous vos tourments divers;
Et, s'il se peut, ici transportez les enfers.
On m'exauce. Le ciel se couvre de ténèbres.
L'air au loin retentit de hurlements funèbres.
Tout redouble en ces lieux le silence et l'horreur.
Tout répand dans mon âme une affreuse terreur.
Ce palais va tomber. La terre mugit, s'ouvre,
Son sein vomit des feux, et l'enfer se découvre.
Quel est ce criminel qui cherche à se cacher?
Je reconnois Sisyphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,
Il se cache de honte et pleure sa disgrâce.
Son désespoir commence à soulager le mien.
Le crime de ta race est plus noir que le tien,
Audacieux Sisyphe, et le roi du Tartare
Ne sauroit vous trouver de peine assez barbare.

Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts ?
Que de spectres affreux s'offrent à mes regards !
Quelle ombre vient à moi ? Que vois-je? c'est mon père !
Quel coup a pu sitôt lui ravir la lumière ?
Chère ombre, apprends-le moi. Ma fuite et ma fureur,
Hélas ! t'ont fait sans doute expirer de douleur.
Tends-moi les bras du moins. Mais quelle ombre sanglante
Se jette entre nous deux, terrible et menaçante ?
De blessures, de sang, couvert, défiguré,
Ce spectre furieux paroît tout déchiré.
C'est mon frère. Oui, c'est lui ; je le connois à peine.
Ah ! pardonne, chère ombre, à ma rage inhumaine,
Pardonne. L'amour seul a causé ma fureur.
Il fut ton assassin, il sera ton vengeur,
Et saura t'immoler de si grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.
Le sang... Tout disparoît ; tout fuit devant mes yeux.
Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux.
Noire fille du Styx, furie impitoyable,
Ah ! cesse d'attiser mon courroux effroyable ;
Calme de tes serpents les affreux sifflements.
Tu ne peux ajouter à mes ressentiments,
Ne songe qu'à servir une fureur si grande.
Hécate le désire, et je te le commande.
Nuit, Styx, Hécate, enfers, terribles déités,
J'ordonne. Obéissez, sourdes divinités.
Le charme réussit. Poursuivons ma vengeance.

SCÈNE III.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

VIENS, Rhodope; mon art ne craint plus ta présence.
Le charme est consommé. C'en est fait et jamais
Un espoir plus certain ne flatta mes souhaits.
Apporte promptement ma robe précieuse;
Pour mes ennemis seuls elle est contagieuse;
Ne crains pas de toucher ce don pernicieux.
Puis cherche mes enfants, conduis-les en ces lieux.
Je veux les préparer à servir ma vengeance,
Et feignant d'obéir au tyran qui m'offense
Leur cacher mes desseins, afin qu'ils trompent mieux
De leurs maux et des miens les auteurs odieux.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, *seule.*

ENFIN de mes tyrans je vais punir les crimes.
Il ne me reste plus qu'à parer mes victimes.
Le sacrifice est prêt. L'heure approche, et mon cœur
Triomphe et s'applaudit déja de son bonheur.
(Rhodope apporte la robe de Médée, et sort pour amener ses enfants.)
Cours chercher mes enfants. O superbe parure,
Présent qui vas servir à venger mon injure,
Cache bien les trésors que mon art t'a commis:
Mes plus chers intérêts à toi seul sont remis.
Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'environne!
Ah! seul tu me tiens lieu d'empire et de couronne.

SCÈNE V.

MÉDÉE, SES ENFANTS, RHODOPE.

MÉDÉE.

Approchez, approchez, jeunes infortunés,
Qu'aux maux presqu'en naissant le ciel a condamnés.
On va nous séparer par une loi sévère.
C'en est fait, mes enfants; vous n'avez plus de mère.
Je ne jouirai plus de vos transports charmants.
Le sort cruel m'arrache à vos embrassements.
Votre vue est un bien que sa rigueur m'envie.
Vous n'adoucirez point les malheurs de ma vie;
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoutumés,
Par vos mains en mourant ne seront point fermés.
Il vous est interdit d'accompagner ma fuite.
Sous un joug étranger le ciel vous précipite;
Et vous asservissant à de cruelles lois,
Il vous donne des fers dont je sens tout le poids.
Soumettons-nous, mes fils; cédons à la fortune.
Quittez cette fierté près des rois importune;
Votre sort a changé, changez aussi de vœux :
L'abaissement, mes fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre sang, oubliez vos ancêtres.
Esclaves, apprenez à ménager vos maîtres;
Et leur immolant tout, ainsi qu'à vos vrais dieux,
Essayez à trouver grâce devant leurs yeux.
Portez, pour commencer, ma robe à la princesse.
Offrez-la de ma part; peignez-lui ma tristesse;
Qu'un juste repentir surmonte ma fureur;
Que j'implore pour vous ses bontés, sa faveur.

Allez, de vos destins à présent souveraine,
Mes fils, c'est votre mère, et de plus votre reine.
Sans rougir, à ses pieds, d'abord prosternez-vous.
Baisez avec respect sa robe et ses genoux;
Et par vos soins flatteurs, par vos tendres caresses,
Appuyez vivement la foi de mes promesses.
Qui vous peut retenir? Mes fils, vous soupirez;
Et vous n'osez lever vos yeux mal assurés.
Je le vois. Votre sang répugne à ces foiblesses.
Les neveux du soleil ont horreur des bassesses.
Mais c'est l'arrêt du sort. Vous pouvez, sans rougir,
Imiter mon exemple, à mes lois obéir.
(A Rhodope.)
Tu pourras au besoin leur servir d'interprète,
Rhodope; conduis-les; fais ce que je souhaite,
Et reviens avec eux m'informer promptement
Comme on aura reçu ce fatal vêtement.

SCÈNE VI.

MÉDÉE, *seule.*

TOUT succède à mes vœux, et mon destin s'avance.
Ne m'abandonnez pas, remplissez ma vengeance,
Dieux, redoutables dieux, qu'avec ardeur je sers,
Qui venez de m'ouïr du plus creux des enfers.
Dans le piège fatal faites tomber ma proie.
Aveuglez mes tyrans enivrés de leur joie.
Que Médée, asservie à tant d'abaissement,
N'ait pas été réduite à feindre impunément.
Montrez qu'on vous offense au moment qu'on m'outrage.
Déja je crois vous voir remplir toute ma rage;

Déja je vois tomber et Créuse et Créon.
Mais comment nous venger du perfide Jason?
Comment punir assez son crime détestable?
De tous mes ennemis il est le plus coupable.
Enfantons quelque monstre, inventons quelque horreur,
Qui de tous mes forfaits surpasse la noirceur.
Dieux! que m'inspirez-vous? quelle barbare image,
Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage?
Moi-même je frémis à cet objet affreux.
Ce crime m'épouvante et surpasse mes vœux.

SCÈNE VII.

MÉDÉE, SES ENFANTS, RHODOPE.

RHODOPE.

Votre présent, madame, a charmé la princesse,
Ne pouvant se lasser d'en vanter la richesse.
Dès ce soir sans soupçon elle veut s'en parer.
Créon même, Créon s'empresse à l'admirer.
Jason et vos présents les assurent, madame,
Que la raison éteint la colère en votre âme;
Que pour vous, pour vos fils, vous faisant un effort,
Vous cédez par devoir à la rigueur du sort.
Enfin tous deux comblant vos enfants de caresses,
Ont témoigné pour eux les dernières tendresses.
Que vois-je! vous pleurez. Si près de vous venger,
Quel trouble vous saisit et vient vous affliger?

MÉDÉE.

Hélas!

RHODOPE.

Vous gémissez; d'où naissent ces alarmes?
Attachant sur vos fils vos yeux baignés de larmes,

Vous frémissez, madame, et changeant de couleur,
Vous détournez soudain la vue avec horreur.

MÉDÉE.

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en secret la balance.
Je pleure avec raison ces enfants malheureux.
Quel crime les condamne, et qu'ont-ils fait aux dieux?
Dans un âge si tendre ils vont perdre leur mère,
Et les infortunés n'ont déja plus de père.
Esclaves, étrangers, sans appui, sans secours,
Quelle suite de maux va marquer tous leurs jours!
C'est en vain que je vais leur ravir leur marâtre,
De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre,
Les remettra bientôt sous un joug odieux,
Et les accablera d'un poids injurieux.
Quel astre empoisonnant votre triste naissance,
Mes fils, versa sur vous sa cruelle influence?
Languissant sous le joug, gémissant dans les fers,
Le destin vous condamne à cent malheurs divers.
Vous vous consumerez dans un vil esclavage,
Essuyant chaque jour quelque nouvel outrage.
Quel sort!... Ah! cette idée irrite ma douleur,
Et l'amour maternel redouble ma fureur!
Pour les fils du Soleil quel indigne partage!
Quel coup!... mon amour meurt et se transforme en rage;
C'en est fait. Innocents, vous me tendez les bras.
Ces regards caressants, ce souris plein d'appas,
Réveillant la nature, augmentant ma foiblesse,
Jusqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendresse.
Hélas! en souriant, vous répandez des pleurs.
Infortunés! déja sentez-vous vos malheurs?

Que voulez-vous de moi par ces douces caresses ?
Il nous faut renoncer à toutes ces tendresses.
De votre triste mère il faut vous détacher ;
A de si doux plaisirs il faut nous arracher.
En vain j'avois sur vous fondé mon espérance.
En vain je me flattois d'élever votre enfance.
Il nous est interdit de nous voir désormais ;
O mes fils ! il nous faut séparer pour jamais.

RHODOPE.

Épuisez vos transports, madame. La princesse
Pour un temps assez court s'en prive et vous les laisse.
Elle leur a prescrit de venir en ces lieux,
Recevoir promptement vos pleurs et vos adieux.

MÉDÉE.

L'orgueilleuse déja leur commande et m'outrage !
O ma lente douleur ! ô mon foible courage !
A quels affronts cruels, à quel sort odieux
Livres-tu lâchement le plus beau sang des dieux !
Ma fureur se réveille, et l'amour la ranime.
Osons les affranchir du joug qui les opprime.
Couronnons ma vengeance et bornons leur malheur.
Que dis-tu, misérable, et que veut ta fureur ?
Non, pour finir leurs maux, il n'est plus d'autre voie.
Un moment de douleur va me combler de joie.
Frappons... frappons...

UN DES ENFANTS.

Ah ! Dieux. Ma mère ! qu'avez-vous ?

L'AUTRE ENFANT.

Pourquoi nous menacer, et d'où vient ce courroux ?
Je tremble.

MÉDÉE.

Je frémis. Leurs regards et leurs larmes

Me troublent, et des mains me font tomber les armes.
O mon sang! ô mes fils, si chers à mes désirs!
Objets de ma tendresse et de mes déplaisirs,
Infortunés auteurs de ma douleur amère,
Approchez, mes enfants; embrassez votre mère.
Empressez-vous encor d'obéir à mes lois,
Et baisez-moi du moins pour la dernière fois.
Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine.
Leur vue accroît mon trouble et redouble ma peine.
Qu'ils me coûtent de pleurs! qu'ils me sont chers, hélas!
Mon lâche amour, mes pleurs ne les soulagent pas.

SCÈNE VIII.

MÉDÉE, *seule.*

Tu les aimes, cruelle, et tu les laisses vivre;
Aux malheurs les plus grands ta foiblesse les livre;
Et ta pitié barbare, en respectant leurs jours,
Du plus affreux destin leur prépare le cours.
Ah! lâche! suis-tu donc un foible amour pour guide?
Sauve-les; tu fais bien. Leur père moins timide,
Pour venger tes tyrans, leur percera le flanc.
Quoi! leur père à Créuse immoleroit mon sang!
Non, mes enfants jamais ne seront sa victime:
Ils mourront de ma main. Tout me force à ce crime.
Qu'ils meurent ces enfants d'un infidèle époux:
Adoptés par Créuse, ils ne sont plus à nous.
Ah! s'ils sont innocents, aussi l'étoit mon frère.
J'immolerois mes fils! ô trop barbare mère!
Ah! plutôt... l'heure approche; un exil rigoureux,
Un divorce cruel va me séparer d'eux.

Ils n'adouciront point ma fuite et mes alarmes.
S'attachant à leur mère, et tout baignés de larmes,
De mes bras, de mon sein, on va les détacher :
A l'amour maternel on va les arracher.
Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour leur père;
Qu'ils meurent. Aussi-bien ils sont morts pour leur mère.
O Jason! ô mes fils! amour, haine, fureur,
Cessez par vos combats de déchirer mon cœur!
Pour le percer ce cœur, trop de rigueur s'assemble.
Le temps fuit; le mal presse. Accordez-vous ensemble.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MÉDÉE, RHODOPE.

RHODOPE.

Ah! madame, fuyez un peuple furieux.
Fuyez, sans différer, de ces funestes lieux,
Tandis qu'avec le trouble y règne l'épouvante.
Votre présent fatal a passé votre attente;
Et vos fiers ennemis mourants, désespérés,
Succombent au poison dont ils sont dévorés.
A peine, à peine encor votre aveugle rivale
Portoit avec plaisir cette robe fatale,
Qu'un feu sombre et cruel, une invisible ardeur,
Embrase tout son corps, et consume son cœur.
Un funeste poison, courant de veine en veine,
Allume dans son sang une flamme inhumaine,
Qui pénètre avec force et s'attache à ses os.
C'est en vain qu'on s'empresse à soulager ses maux.
La robe dévorante, à son corps attachée,
Y nourrit le venin de sa flamme cachée;
Et du charme cruel l'impitoyable ardeur
Triomphe sans obstacle et règne avec fureur.
Qui veut la secourir, de sa perte complice,
Loin de la soulager, redouble son supplice.
On ne peut de ce feu calmer l'embrasement;
On ne peut arracher le fatal vêtement.

Créon, saisi d'horreur, à l'arracher s'empresse ;
Mais du charme aussitôt la flamme vengeresse,
Dans son sein embrasé porte les mêmes feux :
Il se sent consumer d'un poison rigoureux.
Chacun s'occupe encor du péril qui les presse ;
Servez-vous des moments que ce trouble vous laisse ;
Profitez de l'horreur qui règne dans ces lieux,
Et fuyez pour jamais leur aspect odieux.

MÉDÉE.

Que je fuie ! ah ! Rhodope, au comble de la gloire,
Quand sur mes ennemis j'emporte la victoire !
Que je fuie ! ah ! le sort m'eût-il réduite à fuir,
D'un spectacle si beau je reviendrois jouir ;
Je viendrois assister à ce grand hyménée.
Laisse-moi contempler sa pompe fortunée,
Et d'un objet si doux, d'un coup si glorieux,
Repaître avidement mes regards curieux.
Mes odieux tyrans deviennent mes victimes :
Ah ! je cueille en ce jour le fruit de tous mes crimes.
Mon courroux triomphant ne peut trop s'applaudir,
Et mon nom désormais ne sauroit plus périr.
Ce n'est pas tout. Rentrons ; et perdant l'innocence,
Couronnons ce grand jour et comblons ma vengeance.

SCÈNE II.

JASON, *en entrant.*

En vain, pour la trouver, je cours de toutes parts.
Ah ! sans doute son art la cache à mes regards.
Elle croit éviter le courroux qui m'enflamme.
Mais qui l'en peut sauver ?

SCÈNE III.

JASON, CRÉUSE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

Ah! seigneur.

JASON.

Ah! madame.
Quel est mon désespoir! où portez-vous vos pas?

CRÉUSE.

Ah! seigneur, le roi vient de mourir dans mes bras.
Ce dernier coup manquoit au tourment qui m'accable:
Jouet infortuné du sort impitoyable,
Prête enfin d'assouvir son rigoureux courroux,
Je viens du moins, je viens mourir auprès de vous.
Vous fermerez mes yeux.

JASON.

Dieux! qu'entends-je? ah! madame;
On peut éteindre encore une cruelle flamme.
Les dieux, les justes dieux pour vous s'intéressants
Prendront soin par pitié de vos jours innocents,
Et vous verrez Médée à vos pieds expirante,
Y servir de victime à ma fureur sanglante.
J'en atteste ces dieux, j'en jure mon amour.

CRÉUSE.

En vain vous prétendez me rappeler au jour;
Médée à se venger est trop ingénieuse.
Mon sang doit assouvir sa rage furieuse;
Et vos soins, votre amour, loin de me secourir,
Irritent le poison dont je me sens mourir.
Envieux du plaisir que m'offre votre vue,
Son art hâte l'effet du charme qui me tue;

Et l'amour seul, plus fort que ses enchantements,
M'anime et me soutient encor quelques moments.
Écoutez-moi, seigneur. Mes maux ni ma foiblesse
Ne sauroient ralentir l'ardeur de ma tendresse;
La mort même ne peut éteindre un feu si beau.
Je l'emporte avec moi dans l'horreur du tombeau;
Mon amour y vivra. La fortune jalouse
N'a pu souffrir, Jason, de me voir votre épouse;
Mais la cruelle au moins me laisse la douceur
De mourir près de vous, possédant votre cœur.
Je goûte en mes tourments cette douceur secrète.
La vie et les grandeurs n'ont rien que je regrette.
Unique et tendre objet de mes vœux les plus doux,
Je ne plains en mourant, ne regrette que vous.
Trop heureuse en effet si comblant mon attente
Les dieux... ah! quel tourment! quelle ardeur dévorante!
Mon supplice s'accroît; je me sens déchirer :
Je brûle. Adieu, Jason; il faut nous séparer.

JASON.

Nous séparer! ô dieux! ah! rigueur qui me tue.
Nous séparer! quel coup pour mon ame éperdue!
Ah! je souffre à la fois mille horribles tourments.
Quoi! tous les dieux sont sourds à mes gémissements!
Je vous perds pour jamais; en vain je les implore.
Et j'ai seul allumé ce feu qui vous dévore!
Non, je ne verrai point un si cruel malheur,
Et par un prompt trépas j'en préviendrai l'horreur.

CRÉUSE.

A trop de désespoir votre âme s'abandonne.
Vivez, Jason, vivez. C'est moi qui vous l'ordonne.
Ne me refusez pas, dans mon sort rigoureux,
L'unique et dernier bien qui flatte encor mes vœux.

Gardez le souvenir d'une triste princesse.
Conservez-lui, Jason, toute votre tendresse.
Elle meurt votre épouse. À la face des dieux
Recevez donc ma main et mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains restes de vie
À vous prouver l'amour dont mon âme est remplie?
Hélas! on n'a jamais aimé si tendrement,
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment.
J'en atteste les dieux. Mes forces s'affoiblissent:
Ma voix, mon sang se glace, et mes yeux s'obscurcissent.
Malgré le sort cruel, qui va nous désunir,
Mon cœur vous aime encore à son dernier soupir.

CYDIPPE.

Elle expire, seigneur.

JASON.

Destin impitoyable!
Elle est morte, et je vis! ô tourment effroyable!
Ah! mon bras, au défaut de ma lente douleur,
De ce supplice affreux doit m'épargner l'horreur.
Meurs, lâche; meurs enfin. Mais ma douleur m'abuse:
Je dois un sacrifice aux mânes de Créuse.
Pour apaiser son ombre et ses ressentiments,
Je veux livrer Médée aux plus cruels tourments;
Et mon âme aussitôt sur le rivage sombre
De ce sang assouvie ira trouver son ombre.
La soif de te venger, seule arrête mon bras,
Belle ombre, attends, j'y cours, et vais suivre tes pas.
Médée en vain me fuit, en vain son art la cache;
À ma juste fureur il n'est rien qui l'arrache.
Je suivrai la barbare au bout de l'univers,
Et je la trouverai même au fond des enfers:
Mon amour furieux me servira de guide.

SCÈNE IV.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Tu n'iras pas si loin pour me trouver, perfide;
C'est Médée. Oui, c'est elle.

JASON.

Ah! crains mon désespoir,
Barbare....

MÉDÉE, *le frappant de sa baguette.*

Arrête, ingrat, et connois mon pouvoir.

JASON.

Quel prodige étonnant! dieux, ma fureur est vaine!
Je me sens retenu par une étroite chaîne.
Je demeure immobile, et malgré mes efforts
Le pouvoir de son art s'oppose à mes transports.

MÉDÉE.

Juge, si c'est à moi de craindre ta vengeance.
Un sort comme le mien n'est pas en ta puissance;
Magnanime héros, ne songe plus à moi;
Trop indigne aussi-bien d'un époux tel que toi,
Laisse une infortunée, oublie une étrangère,
Sans appui, sans couronne, errante et solitaire.
Un hymen plein d'appas, un trône glorieux
T'attendent en ce jour dans ces superbes lieux.
Est-il temps de rester auprès d'une jalouse?
Va soupirer aux pieds de ta nouvelle épouse.
Vante-lui ton ardeur, assure-lui ta foi:
Tu lui voles le temps que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à son sort unir ta destinée?
Hâte-toi de conclure un si doux hyménée,

Le sacrifice est prêt, et le temple est orné;
On n'attend plus que toi. Cours, époux fortuné.

JASON.

Quoi! la barbare encore et m'insulte et m'outrage!
Faut-il que par son art elle brave ma rage?
Je ne puis l'immoler à ma juste fureur!
Son sang apaiseroit Créuse et ma douleur!

MÉDÉE.

Oui, Jason, à Créuse il faut quelque victime,
Et mon sang répandu doit effacer mon crime.
Sois content. J'ai versé le plus pur de ce sang.

JASON.

Comment!

MÉDÉE.

A tes deux fils j'ai su percer le flanc,
Regarde ce poignard et cette main sanglante;
C'est de mon sang, du tien, qu'elle est teinte et fumante.
Mon bras pour dernier coup vient de les égorger.
Crois-moi, sans t'occuper du soin de te venger,
Si déja ton ardeur languit pour la princesse;
Si tu fuis, inconstant, ta nouvelle maîtresse;
Cours du moins, père heureux, à tes fils expirants,
Rends-leur les derniers soins, embrasse-les mourants.

JASON.

Barbare!

MÉDÉE.

En est-ce assez et connois-tu Médée?
De son affreux pouvoir garderas-tu l'idée?
Oublieras-tu sa haine, ainsi que son amour?

JASON.

Monstre, à tes propres fils avoir ravi le jour!
Pourquoi sacrifier d'innocentes victimes?

MÉDÉE.

Ils étoient nés de toi, demandes-tu leurs crimes ?
Ma trop juste fureur a dû les en punir ;
J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir ;
Te délivrer d'un joug que ton esprit abhorre ;
Rompre ces derniers nœuds qui nous serroient encore ;
Et, pour mieux t'oublier, effacer sans retour
Jusqu'aux traces, ingrat, de notre affreux amour.
Ce n'est pas sans remords que je m'y suis forcée.
Tu m'en as inspiré l'audace et la pensée ;
Tu m'as seul enhardie à ce cruel dessein,
Infidèle, et c'est toi qui leur perces le sein.

JASON.

Quoi ! les dieux irrités, pour te réduire en poudre,
Sur ta tête à mes yeux ne lancent point la foudre ?

MÉDÉE.

Vengeurs des trahisons, ennemis des ingrats,
Les dieux pour t'accabler ont employé mon bras ;
La foudre étoit trop peu pour punir ton offense.
J'ai servi leur justice et rempli leur vengeance ;
(Médée monte dans un char, traîné par des dragons.)
C'en est fait. Pour repaître et mes yeux et mon cœur,
Moi-même j'ai voulu jouir de ta douleur.
Un spectacle si doux met le comble à ma gloire :
Je savoure à longs traits ta peine et ma victoire,
Et je recouvre enfin ma gloire, mon repos,
Mon sceptre, mes parents, la toison et Colchos.
Je pars puisque ma fuite a pour toi tant de charmes.
Lève encor jusqu'à moi tes yeux chargés de larmes,
Ingrat. Vois ces dragons qui soumis a ma loi,
Et plus reconnoissants, plus fidèles que toi,

Par des chemins nouveaux vont guider leur maîtresse,
Tes vœux sont satisfaits, pour jamais je te laisse.
Adieu; je t'abandonne aux horreurs de ton sort.
Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort.

(Le char s'envole.)

SCÈNE V.

JASON, IPHITE.

JASON.

Elle fuit, et ce char l'enlevant dans les nues,
Ouvre à sa cruauté des routes inconnues.
La barbare à mes yeux disparoît pour jamais:
Elle brave ma haine après tant de forfaits;
Et m'enlève en fuyant, malgré ma rage extrême,
Beau-père, enfants, maîtresse, et ma vengeance même.
Je ne puis la punir de tant de cruauté,
Le ciel offre un asile à son impiété.
C'en est trop. Terminons ma vie et mon supplice.
Je ne puis me venger; il faut que je périsse.
Trop malheureux objets de l'amour de Jason,
Déplorable Créuse! infortuné Créon!
O mes fils! jouissez de la seule vengeance
Que les dieux inhumains laissent en ma puissance.

(Il se tue.)

IPHITE.

Ah! seigneur... il n'est plus. Quels horribles malheurs,
O trop funeste amour, produisent tes fureurs!

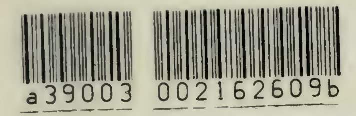
FIN DE MÉDÉE.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.


a39003 002162609b



